

DIX ANNÉES DE MISSION

Daire, Jean

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE

Dix Années

DE

MISSION

AU

Grand Nord-Ouest Canadien



LILLE

IMPRIMERIE DE L'ORPHELINAT DE DON BOSCO

288, Rue Notre-Dame, 288

1898



A Monseigneur L.-P.-A. Langevin,

Archevêque de Saint-Boniface (MANITOBA)

A la veille de publier ce livre, à qui mieux qu'à vous, vénérable Archevêque, pourrai-je le dédier ? Cet ouvrage n'est-il pas d'une certaine façon le vôtre ? N'en êtes-vous pas l'inspirateur ? N'est-ce pas vous qui m'avez dit d'écrire ces annales ? Sans vous, je n'aurais probablement jamais eu l'idée de composer ce livre, bien imparfait sans doute pour la forme, mais où j'ai tâché de toutes mes forces de faire mieux connaître à la France ce beau Canada catholique français, à la gloire duquel je consacre mes faibles mais sincères efforts. En publiant ce livre, j'ai surtout en vue le triomphe de la noble cause de nos écoles nationales dont vous vous montrez l'invincible défenseur. Ma joie sera grande, si vous daignez avoir pour agréable cette étude. Daigne Dieu la faire servir, en quelque chose, à la glorification de la sainte Eglise et de nos deux patries bien-aimées : la Vieille et la Nouvelle France.

DIX ANNÉES DE MISSION

AU

GRAND NORD-OUEST CANADIEN

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Avant d'aborder le détail des péripéties nombreuses qui ont rempli une partie de ma vie de missionnaire colonisateur au Nord-Ouest Canadien, je dois procurer au lecteur, je crois, certains renseignements préliminaires qui lui permettront de me suivre plus facilement dans l'exposé des événements et des choses, dont je dois l'entretenir.

Et tout d'abord un mot de géographie. Tout le monde sait que la puissance du Canada comprend les immenses régions situées entre les Etats-Unis au sud et l'océan Glacial au nord d'une part, et l'océan Atlantique à l'est et l'océan Pacifique à l'ouest d'autre part. La superficie totale du pays égale à peu près celle de l'Europe entière; mais tandis que l'Europe subit le poids d'une population de 300.000.000 d'âmes, le Canada n'a à nourrir que

5.000.000 d'hommes environ. On le voit facilement, il y a dans ce dernier pays place, pour longtemps encore, pour le trop plein de l'Europe.

Cette immense étendue, on le comprend, ne peut être propre partout à la culture : les céréales viennent à merveille dans la zone méridionale; mais la saison chaude est trop courte, dans les districts du nord, pour permettre à n'importe quelle denrée de parvenir à maturité : un tiers seulement de la surface totale du pays paraît colonisable; les deux autres tiers, trop exposés à des froids rigoureux, resteront la grande réserve de bois des habitants des plaines cultivées.

Dans le sens de l'est à l'ouest, tout ce pays se partage en trois zones bien distinctes : la première comprend les régions situées entre les rivages de l'Atlantique à l'est et ceux du lac Winnipeg et de la Rivière-Rouge à l'ouest. Un réseau inextricable de montagnes de troisième grandeur, de collines et de coteaux sillonne en tous sens cet immense territoire sur une longueur de près de 3.000 km. et sur une largeur du nord au sud presque égale. La forêt vierge s'y étend presque partout encore. La valeur du sol y est très variable : fertile le long des grandes vallées du Saint-Laurent, de l'Ottawa et de plusieurs autres rivières, ainsi que dans la vaste presqu'île Érié à l'est des grands lacs; il l'est très peu ailleurs; mais c'est surtout au nord du lac Supérieur, que le pays revêt toutes les apparences de la dernière sauvagerie; le sol y est formé presque partout d'un dur granit, aride et pelé, où la forêt parvient pourtant à se maintenir quand même.

La deuxième zone comprend l'immense plaine qui s'étend du lac Winnipeg, à l'est, aux montagnes rocheuses à l'ouest. La largeur de cette plaine n'est pas de moins

de 1.300 km., sa longueur du sud au nord est presque incommensurable : des rivages de l'océan Glacial, elle court au sud jusqu'à la mer des Antilles. Là se rencontre un pays de prairies sans fin ; le sol, presque toujours uni, offre à peine quelques sinuosités et quelques bosquets clair semés. Autant la première zone est rocailleuse et boisée, autant la deuxième offre partout un sol profond, sédimentaire et fertile, Cette dernière est la région agricole par excellence : là aucune roche à extraire, aucune forêt à défricher ; le colon nouveau, presque sans ressources, avec sa seule charrue et sa paire de bœufs, peut, en quelques années, mettre en culture d'immenses étendues, qui feraient en Europe l'orgueil des plus grands propriétaires.

La troisième zone commence avec les montagnes Rocheuses, extrêmement élevées, pour continuer ensuite vers l'ouest, par d'autres montagnes très imposantes aussi, jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique. Là se rencontrent des rochers formidables et des paysages grandioses. La culture y est presque partout impossible; par contre, les forêts, les mines et l'industrie peuvent s'y promettre un avenir superbe.

Un aussi vaste pays doit offrir une grande variété de climats : en général l'hiver y est plus rigoureux qu'en France et l'été plus chaud ; sibérienne en hiver dans les régions du nord, la température reste très supportable dans la zone méridionale. Les froidures commencent en novembre, augmentent insensiblement jusqu'aux premiers jours de février pour décroître ensuite, et finir vers la fin de mars. Le thermomètre indique très rarement —40° cent. ; habituellement il varie, en hiver, entre 0° et —20°. Dans les plaines centrales spécialement, le caractère propre de l'hiver est la fixité : les neiges n'y fondent

jamais, le froid y est parfois vif, mais presque toujours sec, et par le fait très supportable. La couche neigeuse y est variable suivant les régions: elle atteint trois à quatre pieds dans les districts de l'est, un pied à peine dans les plaines du centre; plus loin, à l'ouest, la neige ne se maintient jamais longtemps sur les rivages du Pacifique: là se rencontre le climat le plus doux et le plus humide de tout le Canada; tandis que celui des vastes plaines du centre est un des plus secs et des plus purs du monde : le ciel y est presque constamment cristallin, et l'air très vivifiant.

Les origines du Canada se perdent dans la nuit des temps. Avant le XVI[e] siècle, ce pays n'était connu que de ses sauvages habitants. D'où venaient leurs ancêtres? Venaient-ils d'Asie, venaient-ils d'Europe? L'histoire ne le dit pas: ils venaient probablement d'Asie par le détroit de Behring.

Le premier civilisé connu qui ait visité les rives du Saint-Laurent, c'est le Français Jacques Cartier: il le remonta jusqu'à Stadoua (Québec) et Hocheloga (Montréal), en 1534.

En 1608, Champlain fonde Québec. Dans le même temps, d'autres Français s'établissent à l'entrée sud du golfe Saint-Laurent, dans les cantons appelés depuis Acadie. En 1614, Champlain pénètre jusqu'au lac Ontario; plus tard, en 1657, Québec devient le siège d'un vicaire apostolique, puis évêché en 1674, avec Mgr Laval pour premier pasteur; et pendant un siècle et demi, l'unique évêque de Québec préside aux destinées religieuses du Canada tout entier.

Quand les premiers établissements du fleuve Saint-Laurent eurent été solidement constitués, d'autres furent fondés plus avant dans l'intérieur du pays. Les profondes

solitudes paraissent avoir exercé un attrait irrésistible sur l'imagination de nos audacieux pionniers, et l'appât de gros gains à faire dans le commerce avec les sauvages n'a pas été sans aiguiser encore cet attrait.

C'est vers 1660, que nos intrépides trafiquants allèrent reconnaître les rivages orientaux du grand lac Supérieur. Les missionnaires suivirent de près les coureurs des bois. Dès 1668, le Père Marquette, jésuite, fondait la mission du Sault Sainte-Marie; en 1673, il poussait vers le sud-ouest des grands lacs jusqu'au fleuve Mississipi, pendant que Lassalle fondait Saint-Louis et les premiers établissements de la Louisiane.

Dès ce moment nos postes se multiplièrent tout le long du grand fleuve; mais pendant que se faisait cette poussée dans la direction du sud-ouest, le nord-ouest lui-même ne restait pas oublié: dès 1657, Jean Bourdon poussait jusqu'aux rivages de la baie d'Hudson; et dès lors commençaient avec les Anglais ces glorieuses rivalités qui devaient illustrer le fameux d'Yberville, notre Jean Bart canadien.

Dès la fin du XVII[e] siècle, nos voyageurs avaient atteint les dernières limites de l'immense forêt vierge; ils s'élancèrent alors dans les vastes prairies des plaines du centre: en 1748, de la Verandrye, après des efforts héroïques, découvrait les plaines de la Saskatchewan et toute la région autour des lacs Manitoba, Dauphin, Bourbon et Travers; en même temps il couvrait le pays de forts dont les noms, restés français jusqu'à ce jour, publient l'origine glorieuse. Citons entre autres les forts du Pas et de la Corne.

A cette époque, Français et Anglais se faisaient une guerre acharnée: les premiers, abandonnés par la mère-patrie, se soutinrent longtemps par eux-mêmes, au prix

d'efforts héroïques. Ils remportèrent de glorieuses victoires; mais, écrasés à la fin par le nombre, ils durent céder le pays aux Anglais. Par le traité de Paris, 1763, nous cédions à l'Angleterre tout le bassin du Saint-Laurent, celui des grands lacs avec les immenses plaines de l'Amérique centrale : un territoire grand comme l'Europe tout entière. Voltaire appela cela une perte de quelques arpents de neige, et la France le crut sur parole. Et maintenant le grenier du monde se trouve dans ces régions si malheureusement abandonnées.

Quand ces immenses plaines eurent été perdues pour la France, nos voyageurs canadiens n'en continuèrent pas moins leur marche en avant : ils traversèrent peu à peu l'immense prairie, arrivèrent au pied des montagnes Rocheuses. Ces barrières géantes ne les arrêtèrent pas; ils les traversèrent de part en part et ne s'arrêtèrent que devant les flots inconnus jusqu'alors de l'océan Pacifique, sur les bords duquel ils posèrent les fondations de Vancouver.

CHAPITRE PREMIER

Une vocation de Missionnaire

C'était un matin de l'été 1885, je rentrais chez moi après la messe, mon courrier venait d'arriver. Au milieu de prospectus, de lettres et de journaux, j'aperçois une brochure in-8° peu épaisse, dont la couverture bleue tranche sur tout le reste. Saisir le livre, en déchirer la bande, est pour moi l'affaire d'une seconde. Le livre a pour titre : « Guide du colon français au Canada », et il finit par la signature d'un prêtre canadien français. Ma curiosité est piquée. Je saisis une chaise et m'y assieds ; je lis attentivement la première page du livre, dévore la deuxième, puis la troisième ; trois quarts d'heure plus tard, l'ouvrage tout entier y avait passé. La brochure exposait les avantages offerts aux colons canadiens, elle parlait de ces immences lots gratuits que le gouvernement accorde à tout colon, qui veut bien les recevoir. Je comprenais facilement cela ; mais il me semblait, en outre, lire entre les lignes comme un appel désespéré ; il me semblait entendre comme le son de la trompette d'alarme, appelant des frères au secours d'autres frères. Je voulus relire la brochure mystérieuse ; je la relus ensuite bien des fois encore, et toutes ces lectures ne

firent que confirmer mes premières impressions. Les catholiques français du Canada ont là-bas de redoutables ennemis, me dis-je; eh bien, je serai de la bataille!

Toutefois, craignant d'être en cela le jouet de sentiments enthousiastes, si naturels à trente ans, je ne voulus rien précipiter; je soumis ma vocation à l'épreuve du temps, j'accordai deux grandes années à la réflexion. Entre temps, je fis part de mes projets aux parents et amis; et, comme bien l'on pense, un sarcasme absolu et général fut la réponse de tous à mes ouvertures. Cela ne me contraria pas le moins du monde. Je m'y attendais; mais très philosophiquement je laissai les amis se moquer de mes desseins, et débiter leurs éloquents discours à l'encontre. Je continuai de sonder devant Dieu la réalité d'une vocation qui devenait tous les jours plus ardente et plus décidée.

Et pourquoi ne pas le dire? Les attentats contre la religion, que je voyais se perpétuer en France, étaient bien faits pour me confirmer dans ma décision. J'aurais encore compris que des impies votassent pour des représentants impies; mais l'aveuglement de tant de catholiques, votant pour des sectaires ennemis, me paraissait insupportable; assurément mes paroissiens de Loisy et de Bezaumont ne m'avaient pas donné cet affligeant spectacle; mais si eux-mêmes votaient bien, trop souvent ailleurs l'on votait mal.

Toutefois si je partais indigné contre les hommes, je restais cependant profondément attaché à mon pays; le Canada était pour moi comme un prolongement de la patrie française; j'y allais pour y combattre comme Catholique et Français; ces deux mots résument tout mon plan de campagne en Canada.

Quand tout fut prêt, et que j'eus mis la dernière main

à mes œuvres paroissiales inachevées, je songeai à régler, avec mon évêque, l'affaire du départ. J'y allais si bonnement, que l'idée ne m'était pas même venue que de ce côté-là des obstacles pourraient surgir. Convaincu que Dieu m'appelait au Canada, et que beaucoup de bien y était à faire, je ne prévoyais pas comment mon évêque pourrait me refuser son assentiment. Je le lui demandai donc dans une lettre courte, franche, presque ingénue. La réponse tarda longtemps ; je compris alors que les choses n'iraient pas toutes seules ; mais malgré ma vive ardeur, je ne bougeai pas davantage ; je sentais que m'agiter alors serait maladroit. Enfin la lettre arriva. Cette lettre du Vicaire général, supposant sans doute une détermination chancelante de ma part, me disait comme conclusion : « Monseigneur vous engage donc à continuer dans son diocèse le bien que vous y avez déjà commencé. » Le mot « son diocèse » me parut étroit : quelque chose me disait, que ni Jésus-Christ, ni les apôtres ne l'avaient connu. J'avais là une base formidable de réplique : ma réponse fut longue et vive, mais soumise et respectueuse. En terminant, je disais : « Monseigneur, je le vois, vous avez voulu éprouver la solidité de ma vocation ; vous pouvez continuer l'épreuve ; mais dans un an, dans vingt ans, vous me trouverez toujours animé des mêmes intentions. » Et plus haut j'avais dit : « Ce n'est ni l'or, ni la gloire, ni le bien-être, qui m'attirent là-bas ; c'est donc Dieu qui m'y appelle. » Ma victoire fut complète. Quarante-huit heures plus tard, je tenais mon *exeat* dans mes mains ; j'étais libre de partir.

Dans un combat loyal, j'avais vaincu parents, amis, supérieurs ; il restait à me vaincre moi-même ; la lutte fut d'autant plus terrible, que je ne l'avais nullement

prévue. J'avais toujours cru, que pour aller retrouver des frères au Canada, il me serait facile de dire adieu à tous ces êtres bien-aimés, à tous ces chers paroissiens que j'allais quitter : terrible illusion ! Je sentis alors que j'aimais ces braves gens et les choses de France, plus que cela ne m'avait paru ; et j'éprouvai au jour du départ des déchirements de cœur que je ne pourrai jamais oublier.

J'étais broyé, quand, le 25 avril 1888, je m'embarquai au Havre. La traversée fut longue, je souffris beaucoup du mal de mer ; mais le capitaine Petiteville me combla de bontés. Notre vapeur, après avoir traversé l'océan Atlantique de l'est à l'ouest, remonta ensuite lentement le majestueux fleuve Saint-Laurent, vrai bras de mer jusqu'à Québec et Montréal, plus de 500 kilomètres dans l'intérieur des terres. Je saluai en passant la ville de Champlain, le vieux Québec, bâti en amphithéâtre tout autour et au-dessus de son rocher formidable. Le seize mai, j'étais à Montréal, la grande ville française de l'Amérique du Nord. J'y passai deux jours bien employés à étudier la ville et ses habitants Je vis là une vitalité catholique et française débordante ; et j'étais tout fier d'être français ; quand, le 18 mai, à la tombée de la nuit, j'entrai dans mon wagon pour continuer ma route, vers les régions du Grand Ouest, pour moi encore le grand, le mystérieux inconnu.

Je ne puis entrer ici dans tous les détails de ce voyage fantastique, si émouvant, surtout pour celui qui le fait pour la première fois. L'Européen fraîchement débarqué s'y trouve comme dans un rêve. Est-il possible, se demande-t-il, que l'Europe soit si loin ? Et cette terre, ces arbres, ces rochers, qu'il voit autour de lui, sont-ils bien ceux d'Amérique ?

Il est 8 heures du soir quand notre train s'ébranle ; bientôt il est lancé à toute vitesse. Le ciel est cristallin, et dans ce ciel pur, une lune pleine brille dans tout son éclat. En bas, sur la terre, les lumières et les ombres se succèdent vivement dans une vague mais grandiose confusion ; de temps en temps, j'entends nommer quelque station, dont le nom fait penser aux premiers jours de la colonie. Là régnait le sauvage, il n'y a guère plus d'un siècle, au milieu de ces insondables forêts : et, maintenant, de grandes villes surgissent de toutes parts, sur les rives du grand fleuve !

A minuit nous sommes à Ottawa, la capitale fédérale de l'immense pays. De la cité je ne puis distinguer que ses milliers de lumières électriques qui se réflètent dans les eaux larges et profondes de l'Ottawa, énorme affluent du Saint-Laurent. Puis le train reprend sa course folle. Il est une heure du matin ; mes yeux s'apesantissent ; mais avant de m'endormir à ma place, dans mon wagon, je puis déjà constater que nous commençons à voyager en pleine forêt ; et, à mon réveil, la forêt vierge étale à mes yeux surpris le spectacle étrange très complexe de ses beautés grandioses, et de ses mystérieuses horreurs. La vie et la mort sont là pêle-mêle. Ici des arbres géants pleins de vie portent leur frais rameau bien haut dans les airs ; à côté, d'autres géants secs pelés et démembrés, mais encore debout, n'attendent plus qu'une tempête prochaine, pour rouler dans leur tombeau. Au pied de ces géants debout sont couchés une infinité d'autres, entrecroisés, superposés, dans une confusion inextricable. Les uns simplement ses cet blanchis viennent de tomber ; les autres, en pleine décomposition, et laissant se détacher de toutes parts des lambeaux de ce qui fut leur tronc autrefois, sont à la veille de disparaître pour toujours.

Cependant notre train continue sa course vertigineuse : nous longeons, à distance, les rives nord des grands lacs ; déjà nous sommes parvenus à la hauteur du lac Supérieur. Quelle sauvagerie ! La nature devient de plus en plus désolée ; la terre n'est plus qu'un granit compact ; et pourtant la forêt vierge tient toujours bon, elle est moins vigoureuse et c'est tout. Nous passons des abîmes formidables et des ponts audacieux. Quelques poutres debout, quelques autres placées obliquement en travers et par-dessus, puis des rails sur le tout. Voilà les ponts américains sur lesquels roulent de lourds convois. Devant ces abîmes, notre courageux train ne recule pas épouvanté. Il roule toujours ; nous voici à Port-Arthur, à l'extrémité occidentale du lac Supérieur. Là s'élèvent des élévateurs géants où viennent s'accumuler en hiver les millions et les millions de minots de blé des fertiles champs de l'Ouest. Au printemps ces montagnes de blé s'écoulent dans les vastes flancs des vapeurs qui naviguent le long des grands lacs. Une partie du blé vient nourrir les habitants des provinces orientales, l'excédent part pour les ports d'Europe, principalement ceux d'Angleterre.

Port-Arthur est une ville toute nouvelle. N'allez pas croire qu'elle est située sur des rivages doucement inclinés et gazonneux ; elle est construite au plus fort de la forêt vierge, au milieu des rochers et des arbres ; ceux qui gênaient absolument ont été enlevés ; les autres sont encore là ; le nettoyage se fera avec le temps.

Nous avons à peine une heure d'arrêt, puis nous reprenons notre course. Voilà deux fois vingt-quatre heures déjà que cela dure : il est midi, vingt mai ; à la même heure de main, nous atteindrons Winnipeg, la capitale du Manitoba, la reine des prairies, comme l'ap-

pellent avec orgueil ses diligents habitants. Là, cesse subitement l'empire des forêts et des roches ; là commencent les plaines fertiles qui vont s'étendant ensuite presque à l'infini, près de 1300 km. de large.

Entre ces deux régions si distinctes, qu'y a-t-il? rien, si ce n'est le lit de la Rivière-Rouge, qui coule directement du sud au nord, et va se décharger dans le grand lac Winnipeg. La largeur du fleuve dépasse sensiblement celle de la Seine à Paris. A l'est de la rivière jusqu'à l'océan, c'est la forêt vierge avec les granits ; à l'ouest, c'est la plaine sans fin, sans même un rocher, jusqu'au pied des Rocheuses. Les choses sont tranchées à ce point dans ces régions : la nature sur terre n'y va pas petitement, et le ciel se met pleinement à l'unisson ; les tempêtes y sont épouvantables à leurs heures, mais cela ne dure pas; le soleil revient vite briller dans un ciel tout de limpidité et de paix.

Déjà Port-Arthur et Fort-William, sa rivale voisine, sont loin derrière nous. Le ciel pur jusqu'alors s'assombrit par degrés, et la pluie commence à tomber. La forêt, qui s'attriste, me rend moi-même mélancolique. La nuit vient. Je m'endors abattu devant cette forêt qui paraît pleurer, et devant ces rochers pelés, qui se succèdent dans une monotonie fatigante. Le lendemain au réveil, un épais brouillard cache l'horizon de tous côtés ; mais bientôt il se dissipe par degrés, puis un soleil éclatant vient le chasser du fond des vallons où il paraissait vouloir se cantonner, et me voilà de nouveau interrogeant l'horizon. Assis à une fenêtre, je vois défiler les arbres et les rochers; la nature se maintient sauvage à l'extrême : cela finit par m'inquiéter très fort ; je m'attendais, moins pour ce matin, à un changement de décor. Winnipeg n'est plus loin pourtant. Où est donc la ferti-

lité tant vantée de ces parages ? Ai-je été odieusement trompé ? Les fertiles plaines de l'Ouest ne seraient-elles qu'un mythe colossal, que l'intérêt d'agents d'immigration aurait inventé ? Mon découragement est alors si grand, que je regarde, sans plus le voir, le paysage qui est là sous mes yeux. Puis, vaguement, il me semble que les choses changent; je regarde plus fixe, et je vois la forêt se transformer ; elle alterne maintenant avec la prairie; les rochers pelés jusqu'alors s'atténuent, ils deviennent de plus en plus rares, puis disparaissent complètement. Le long des clairières j'aperçois des chevaux traînant des charrues. et derrière ces charrues, je vois des sillons, et une terre noire, toute d'humus, semblable à du riche terreau, apparaît à mes yeux ravis. La Rivière-Rouge se montre presque aussitôt ; c'est donc bien la grande plaine fertile qui commence.

Puis voilà un grand mouvement dans le train : on vient d'annoncer Winnipeg ; déjà nous en longeons les premières maisons. Les voyageurs rangent fièvreusement leurs paquets : nous voilà sur le pont de la Rivière-Rouge ; puis au milieu d'un pêle-mêle de maisons construites à la hâte, et le plus souvent jetées là en désordre : tant l'activité fiévreuse des débuts de la cité a été grande. Notre train s'arrête : tous descendent : je descends moi-même très perplexe. Je ne sais de quel côté me diriger. Me voilà devant une gare immense, devant moi grouille un peuple énorme de curieux, qui sont là uniquement pour voir passer le train. Quelques-uns cependant viennent au devant d'amis qu'ils attendaient, de tous côtés l'anglais résonne, sourd, nasillard : Winnipeg est presque tout entière anglaise; la ville est d'hier et elle compte déjà 30.000 âmes. Je sais que Saint-Boniface, la

ville française et catholique, la cité archiépiscopale est toute proche. Mais à qui pourrais-je demander ma direction. Je dois à mon rabbat mon salut ; un brave Canadien français reconnaît à ce signe un prêtre de France : il m'aborde, m'offre son concours charitable. Nous traversons Winnipeg. Cette ville qui date de 1870, est déjà très opulente, ses magasins regorgent de tout le luxe et le confort américain, je suis absolument ébahi.

Me voilà à l'extrémité sud de la ville. Devant moi, coule la Rivière-Rouge. Sur l'autre rive, je vois surgir un clocher élancé, et, autour de ce clocher, j'aperçois plusieurs édifices imposants. Ce clocher est la cathédrale de Saint-Boniface ; ces édifices que je vois autour sont : à gauche l'archevêché, à droite le pensionnat des filles, en arrière, le très important collège des Jésuites. Je remercie mon guide, et me voilà arpentant vivement l'interminable pont de la rivière. Enfin je suis à l'autre bout : sur la première maison à droite, je lis « bureau de poste », en bon français ; un peu plus loin à gauche, un marchand s'est donné pour enseigne le vrai drapeau français. Je tourne le bureau de poste et me voilà dans la rue qui conduit à l'archevêché. Un jardin planté d'érables s'étend devant l'édifice, auquel il donne un aspect riant ; déjà je suis à la hauteur de la clôture peinte en blanc de ce jardin, quand, à trois pas devant moi, j'aperçois un bon vieux ; je remarque en même temps qu'il me sourit. Pour la seconde fois mon rabat me trahissait. Ce bon vieux qui me sourit est le Frère Jean, l'inséparable compagnon de l'illustre missionnaire Taché. Et le bon Frère, tout bonnement, me prenant presque par le bras, me conduit tout droit au réfectoire de l'arche-

vêché, me tient compagnie, pendant qu'on m'apporte des plats variés auxquels je touche à peine ; mais, dévoré par une fièvre brûlante depuis plusieurs jours, je bois en trois rasades puissantes tout le contenu d'une grande cruche pleine de lait. Le Frère Jean, rempli d'effroi pour mon estomac, commence à s'agiter ; mais d'un geste je le rassure ; il rit de bon cœur et moi j'en fais autant.

Un instant après, le vieil archevêque Taché me recevait avec toutes les effusions de son noble cœur. Toujours je me rappellerai cette inoubliable entrevue. Pourtant, en me voyant pour la première fois, à la fin d'un long voyage, épuisé des suites d'une traversée pénible, ayant juste assez mangé pour ne pas mourir de faim pendant près d'un mois, il dut se dire : Que pourra faire ici ce moribond ? Puisse Dieu lui donner des forces !

C'est ainsi que mon premier jour au Manitoba fut un beau jour. J'étais écrasé, le 25 avril, en quittant la France ; j'étais superbe de bonheur et d'entrain le 21 mai suivant.

CHAPITRE II

Mon premier été dans la prairie

Nous sommes au soir du 10 juillet ; j'ai quitté Saint-Boniface le matin ; j'ai traversé le Manitoba d'un bout à l'autre, de l'est à l'ouest, sur une distance de 300 kilomètres environ ; et maintenant me voilà installé au presbytère du lac des Chênes, situé à 11 kilomètres au sud de la station d'Oak-Lake ; mes yeux contemplent la belle nappe liquide du beau lac, dont les eaux tranquilles reflètent les derniers rayons du soleil, qui se couche. Déjà cinquante jours se sont écoulés, depuis celui de mon arrivée en ce pays. Je n'ai point perdu mon temps ; j'ai étudié mon nouveau rôle ; pendant un mois j'ai été l'hôte de l'excellent curé de Saint-Pierre (Jolys) ; le caractère calme de ce prêtre a tempéré les ardeurs peut-être un peu trop téméraires du mien. La paroisse Saint-Pierre est située à 50 kilomètres au sud de Winnipeg, sur la rive orientale de la Rivière-Rouge, et quoique de fondation récente, elle est déjà florissante. De là j'ai pu visiter une autre paroisse, non moins prospère, celle de Sainte-Agathe, située à 20 kilomètres à l'ouest de Saint-Pierre, sur l'autre rive de la Rivière-Rouge ; j'ai pu m'entretenir longuement avec le bon curé

de l'endroit, qu'une mort prématurée devait nous ravir bientôt après. J'ai voulu voir à l'œuvre bien d'autres prêtres encore. Je sais maintenant jusqu'à quel point est assuré l'avenir de la fertile vallée, depuis Winnipeg au nord jusqu'au États-Unis au sud. Là se trouve le boulevard de la race franco-canadienne du Manitoba ; les 3/4 de la population de ce district y sont Français de race, et s'y trouvent si savamment groupés qu'aucune autre race ne pourra plus en éliminer la nôtre. Comme le Saint-Laurent, la Rivière-Rouge doit rester un fleuve français. Un instant je suis tenté de dresser ma tente dans cet admirable district; mais ce serait gaspiller mes forces; ici, en effet, l'élément français se suffit largement ; plus loin vers le centre, il y a aussi quelques citadelles très fortes : Saint-Charles, Saint-François-Xavier, Saint-Eustache, avec Fannystèle, forment un certain quadrilatère imposant. Plus au centre nous trouvons, entre autres localités solidement retranchées, Saint-Léon et Saint-Alphonse. Mais l'ouest de la province est en danger d'être perdu à tout jamais : les gens de sang français ne s'y rencontrent un peu que dans la paroisse du lac des Chênes, et tout autour d'eux se pressent les Anglais protestants. Il y a là une position importante qu'il faut conquérir et assurer à tout prix.

Mon plan de campagne est vite conçu : je dois fonder au sud de la paroisse en danger d'abord une, puis plusieurs autres paroisses qui deviendront les citadelles françaises de l'ouest.

C'est pour réaliser ce beau plan, que j'ai fait aujourd'hui 300 kilomètres plus avant vers l'ouest; dès demain je me mets à l'œuvre. Je suis ici aux limites du désert, les dernières fermes sont là à côté ; plus loin c'est la solitude sans fin, jusqu'aux montagnes Rocheuses, et

l'océan Pacifique. C'est à l'entrée de cette solitude que j'irai demain fixer l'emplacement de ma première mission. Le bon curé d'Oak-Lake veut être de la partie ; et ce sont ses chevaux et sa voiture qui doivent nous transporter.

La nuit s'avance ; nous allons dormir ; il nous faut de la vigueur pour le lendemain. Mon sommeil est profond ; je me réveille au grand jour. Un soleil d'Orient inonde la plaine de ses feux ; le lac paraît incandescent, tandis que l'île des Chênes épanouit, au milieu, son feuillage frais et sombre. Je demande à Dieu de bénir une journée que tout annonce devoir être heureuse, les chevaux sont attelés ; nous partons dans la direction du S.-O. ; nous rencontrons, en chemin, un Canadien, grand connaisseur de la prairie ; bien volontiers il consent à se joindre à nous.

Les fermes se raréfient : nous faisons un repas à l'avant-dernière cabane, le maître de cette maison est un Français de France, de la Haute-Loire ; nous prenons là nos dernières provisions de voyage, puis nous partons : nous atteignons bientôt la dernière ferme habitée. Une femme en sort pendant que ses enfants timides se cachent derrière les jalousies. Cette femme est l'épouse d'un ministre protestant, passé ensuite agent d'affaires. Notre homme voyage en ce moment, et sa femme garde patiemment la maison : les apparences sont loin d'être riches. Nous continuons notre course ; à partir de là, tout tracé humain disparaît. C'est le désert qui commence.

La plaine que nous traversons fut jadis un rivage de la mer : les dunes qui nous environnent sont là pour l'attester ; ces dunes sont généralement groupées en certaines lignes dont la direction est celle des grands

vents dominants : elles vont invariablement du N.-O. au S.-E. De larges espaces de plaines fertiles séparent ces chaînes de petits monticules de 5 à 10 mètres de haut. Les pentes de ces dunes sont un sable d'une finesse incomparable mais aride; l'herbe et la forêt y sont rares, mais à leur pied la végétation est parfois vigoureuse, des herbes sauvages grimpantes et droites s'y disputent la place avec les saules et les broussailles : quand des bosquets de hauts trembles ne sont pas venus les mettre d'accord. Le pays est véritablement pittoresque avec sa belle variété de dunes et de plaines.

Nous marchons sans chemin, et ce n'est pas toujours facile : à chaque pas la marche est entravée par des obstacles imprévus ; tantôt c'est un vieux chêne renversé qui dort de son sommeil éternel ; plus loin c'est un tremble, dont les branches sèches, s'élevant au-dessus du sol, décèlent la présence ; puis ce sont des broussailles de saules, des bas-fonds, des marais, et des petits lacs qui reposent doucement leurs eaux à l'ombre des hauts roseaux. Nous marchions depuis longtemps, quand soudain nous venons frapper un tracé humain ; notre guide reconnaît ce sentier ; c'est celui qui conduit à la ferme inhabitée d'un métis français : nous suivons ce chemin, et bientôt nous débouchons dans une immense clairière superbe de fraîcheur ; mes yeux ravis contemplent longuement ce beau et gras paysage, entouré au loin de sa couronne de bosquets.

Mais le soir avance, le soleil va se coucher, nous pressons le pas : nous voyons la maison solitaire adossée à un petit bosquet. Nous longeons quelque temps un marais, cherchant un passage, que nous trouvons bientôt, l'herbe y est démesurément haute,

elle atteint la tête de nos chevaux; à droite et à gauche s'étendent à perte de vue des eaux limpides où s'agitent des myriades de canards sauvages, que notre passage ne paraît pas effrayer : un peu partout nous voyons de tendres nichées auxquelles des mères inquiètes apprennent à nager. Nous nous arrachons à ces délicieux spectacles et nous voilà à la porte de la chaumière tant cherchée. Jean Léveillé n'occupe pas sa maison pour le moment, il travaille sur son ancienne ferme d'Oak-Lake. La porte étant fermée, nous entrons par la fenêtre; et du dedans nous ouvrons la porte et établissons la ventilation ; mais l'air confiné et surchauffé tarde à se rafraîchir. Nous cherchons le puits; nous y trouvons une eau croupissante ; nous en puisons quand même un bidon, que nous faisons bouillir ; nous faisons alors notre thé : il est détestable. Notre pain est sec comme de la roche et notre beurre liquide; tant le soleil l'a maltraité. Nous sortons en outre un morceau de saucisson cru : voilà tout notre souper. Il est bien pauvre ; et pourtant nous serions heureux comme des princes, si des millions de maringouins (cousins) n'étaient là pour nous tourmenter. La température orageuse et chaude, qui règne en ce moment, stimule ces tribus ailées, dont nous ne parvenons à nous débarrasser qu'en faisant force fumée. Voici venir la nuit, et avec elle sa douce fraîcheur. Nous allons nous reposer. Une simple couverture étendue sur le plancher constitue tout notre lit, tandis que nos pardessus se transforment en oreillers. Tout cela est peu confortable, mais dans la prairie on apprend vite à savoir se gêner.

Je m'étends dans mon coin et je tâche, mais en vain, de m'endormir. J'assiste inerte aux courses folles de lé-

gionsde papillons nocturnes, qui, calculant mal leur élan, vont se meurtrir étourdiment, contre les murailles et les fenêtres ; parfois ils ne craignent pas de me prendre moi-même pour objectif de leurs sauts insensés. Fort heureusement les nuits de juillet sont courtes : l'aurore apparaît traînant le soleil à sa suite. Nous voilà debout pour le grand jour : c'est aujourd'hui que je dois choisir l'emplacement de ma paroisse projetée.

J'ai vu sur la carte l'emplacement d'un beau lac, connu sous le nom de Lac-aux-Erables. Que je serais heureux d'y asseoir le centre de ma paroisse ! Mon guide et moi nous essayons de nous y diriger à pied. L'herbe ruisselante de rosée nous inonde les pieds et les jambes, le sol s'abaisse par degrés et l'herbe devient de plus en plus haute ; nous en avons jusqu'aux genoux, puis la ceinture, puis les épaules ; il devient évident que les bords du lac ne sont que d'immenses marécages. N'ayant pas réussi du côté de l'ouest, nous poussons vers l'est ; après trois milles faits en voiture, nous découvrons des terres superbes. Avec elles il m'est facile de fixer mon choix. C'est là que nous allons fonder Grande-Clairière. Un peu plus loin habitent trois pauvres familles de métis. Nous allons saluer la plus voisine et lui annoncer la bonne nouvelle de l'arrivée prochaine d'un prêtre parmi eux. Grande est la joie de ces braves gens, mais rien n'en paraît ! devant l'étranger, le métis reste longtemps fermé, comme s'il ne sentait pas. Mon lot était choisi, restait la formalité de prise de possession officielle. Je me rendis dans ce but, le lendemain, à 80 km. de là, au bureau régional de Brandon. Je fis ma demande d'*homestaed;* j'indiquai la terre que je désirais ; répondis aux questions légales qui me furent posées ;

attestai le tout sous la foi du serment. Et aussitôt je recevais mon titre provisoire. Moyennant 50 fr. pour frais d'arpentage et de bureau, je recevais gratuitement 65 hectares de terres magnifiques.

Jusque-là tout était allé à merveille. Bien reçu partout, choyé de tout le monde, n'ayant pas encore eu à me sustenter moi-même; je n'avais cessé en quelque sorte d'éprouver les continuelles douceurs d'un enthousiasme débordant. Tout cela va changer; l'heure des dures réalités va sonner pour moi : tout le monde le comprend, mais personne n'ose me le dire. Pour tous une chose est certaine, c'est que j'ai tenté l'impossible.

Quand on a sous la main des flots de peuple et avec cela beaucoup d'argent, il est facile de faire de grandes choses. Mais le jour que je me fis conduire sur mon lot pour m'y fixer, il me restait juste assez d'argent pour payer les frais de construction d'un pauvre abri, 500 fr. étaient toute ma fortune. Alors seulement je sentis le poids de ma difficile entreprise et éprouvai toute l'amertume de l'écrasement moral. Une lutte horrible se fit en moi. J'entendais une voix intérieure qui me disait : Insensé, pourquoi as-tu quitté la tranquillité de ton presbytère de France! Retourne là-bas, ou du moins choisis ici une paroisse toute faite, il y en a tant de prospères sur la Rivière-Rouge. — Non, ne recule pas, me disait une voix supérieure; coûte que coûte, sauve l'Ouest. Et ma fierté ou peut-être une certaine logique me disait : Oseras-tu reculer et te couvrir de ridicule? Non, non! Malgré tout, tu l'as voulu; eh bien, reste, meurs à l'œuvre, s'il le faut!

Dire tout ce que j'éprouvai de torture, quand la

voiture qui m'avait amené reprit, sans moi, le chemin du retour : c'est impossible. Debout, le regard sec, mais souffrant mille fois plus que si j'avais pleuré, je regardai longtemps cette voiture qui s'éloignait, rentrant dans la société des hommes. Quand elle disparut, mes yeux s'abaissèrent sur mes malles qui étaient là à terre, j'examinai la cabane devant laquelle j'étais debout ; elle n'avait qu'une chambre pour tout logement d'une famille composée du père, de la mère et de trois enfants en bas âge. Mes regards se portèrent alors sur la forêt vierge voisine : Sera-ce là, me dis-je, où comme une fauve j'irai cette nuit chercher un abri.

J'essaie alors d'engager une conversation avec la maîtresse de la maison ; mais la pauvre femme, moitié par respect, moitié par timidité, ne répond que par oui et non ; et ses petits enfants se tiennent à distance. Le maître du logis n'est pas là ; il aide un voisin, à 1 km. plus loin, dans la construction de sa chaumière, il rentrera un peu avant la nuit, alors seulement il sera décidé de mon sort.

Devant moi se dresse à distance des dunes imposantes ; je me dirige vers la plus haute ; arrivé au sommet, je contemple dans la direction de l'orient la stérilité sauvage dans toute son horreur : je vois des dunes se dressant à l'infini ; une herbe maigre essaye vainement de cacher un sable aride ; je m'enfonce dans mes sombres pensées. Soudain j'aperçois une voiture dans la plaine ; l'homme qui la monte paraît venir de la maison où sont mes bagages, et se diriger vers moi. Que peut vouloir cet étranger? Est-il perdu, cherche-t-il son chemin dans cette solitude? Je descends de ma butte et vais à lui. Notre voyageur est Canadien Français ; il vient de

60 km. de là. On lui a dit qu'un prêtre de France venait fonder une nouvelle paroisse ici ; et il se hâte d'y venir prendre une terre à côté : d'autres vont venir après lui !!!

Il faut parfois un rien pour nous relever le moral. L'arrivée de cet inconnu accourant le premier à moi, au plus fort de mon abattement, au moment même où je me disais tristement qui pourra me suivre ici ? Cet événement, dis-je, est pour moi toute une révélation.

Mon accablement se dissipe, et me voilà me dirigeant vers l'endroit où travaillent mes deux métis; je les aborde, nous échangeons des poignées de main et des paroles : eux continuent leur ouvrage. Ils paraissent très pressés, je les regarde s'agiter et les entend se parler entre eux en langage cry, la langue des sauvages, que je prends tout d'abord pour de l'anglais ; puis leur parlant d'autorité, je les décide sur le champ à partir dès le lendemain pour la station lointaine d'Oak-Lake : là il trouveront les matériaux nécessaires pour la construction de mon premier abri. Le voyage n'est pas une petite affaire : il y a deux jours de route.

Me voilà de retour près de mes bagages, devant la maison de Thomas Breland, qui ne tarde pas de rentrer lui-même. Il dit un mot à sa femme en cry, que je ne comprends pas, puis des allées et venues suivent que je ne saisis pas tout d'abord davantage.

Le soleil va se coucher, je m'enhardis à questionner Breland, je lui demande un coin quelconque de sa chaumière. Tout est « correct », me répond Thomas, cette maison est à vous; ma famille et moi nous allons « camper » sous cette tente, que je vais dresser dans un instant. Je me récrie, je réclame la tente pour moi; Thomas m'arrête d'un geste : évidemment sa détermi-

tion est bien prise. La tente se dresse; Mme Breland y entasse sa literie et en même temps prépare mon lit dans l'unique chambre de la chaumière, où j'introduis enfin mes bagages en maître.

La nuit est arrivée : Mme Breland se retire sous la tente avec ses trois enfants; et chasse les cousins, ferme hermétiquement l'ouverture, allume une lampe, puis je l'entends qui fait prier ses enfants. De son côté Thomas allume un brasier fumeux devant la maison, puis apporte deux chaises, sur lesquels nous prenons place en face l'un de l'autre à côté du feu. La fumée du brasier chasse les maringouins (cousins), alors Thomas et moi nous pouvons respirer tranquillement l'air pur d'une nuit fraîche et douce. Et voilà que mon pauvre métis commence à disserter en vrai philosophe chrétien. Il me parle de ces « blancs », qui trompent dans les marchés et ne réparent jamais leurs injustices. Il cause du mariage chrétien; s'élève contre certains crimes qui le profanent; puis tout d'un coup se lance dans la narration des grandes chasses d'autrefois.

Pour moi, je suis ravi de tout ce que je vois; je sens, qu'il va faire bon vivre au milieu de si bonnes gens : il ne reste plus rien de mes appréhensions du jour. Thomas a fini de causer, nous allons alors nous reposer.

Je ne suis pas douillet, pourtant je ne puis m'empêcher de trouver dur mon lit; on y regardera demain. D'autre part, je commence à éprouver les premiers feux d'abcès qui vont bientôt me couvrir une partie du cou et de la figure. J'attribuai ces misères aux piqûres des maringouins; mais quand je donnai cette explication au bon père Jean, il m'arrêta en souriant; d'après lui je payais ainsi mon tribut aux privations de toutes sortes par lesquelles j'étais obligé de passer. Et maintenant

je crois de plus en plus que Frère Jean avait raison.

Cependant le soleil du 22 juillet s'est levé : c'est dimanche; je vais dire aujourd'hui ma première messe dans la solitude qui désormais s'appellera Grande-Clairière; j'ai choisi un nom bien topique et bien français, capable de résister à tout essai d'anglicisation.

Nous rangeons parfaitement la chaumière de Breland; une table est mise à la belle place et transformée en autel. A neuf heures, mes trois familles de métis sont là, six adultes et dix enfants. Je n'ai ni chantres ni enfants de chœur; je dis une messe basse et je me sers moi-même : entre temps je puis admirer la piété simple et franche de ces braves gens.

Ainsi fut célébrée ma première messe à Grande-Clairière. Humbles mais délicieux débuts, je ne vous oublierai jamais!

Le lendemain deux ouvriers constructeurs m'arrivent. Je les conduis à l'endroit où je veux élever mon « chantier » : nous nous mettons à l'œuvre aussitôt, le carré de la maison est établi, ce jour même; le lendemain les murs en planches sont élevés; le surlendemain les planches de la toiture sont fixées. Mon chantier est dressé, mais il est loin d'être fini : le deuxième rang de planches manque aux murs, et les bardeaux à la toiture; il n'y a encore ni portes ni fenêtres, le plancher de l'intérieur manque totalement. Tel quel, mon chantier mesure 5 mètres sur 4. Mais mon porte-monnaie est vide : pour le moment, je dois m'en tenir là.

Pourtant j'attends de l'argent; je profite de la voiture de mes ouvriers qui s'en retournent chez eux et me rends ainsi au bureau d'Oak-Lake. Une lettre m'apprend que les mandats attendus sont arrivés; mais je dois aller les toucher à Winnipeg. J'y vais, je reçois mon argent, je

passe ensuite à Saint-Boniface, où je suis les exercices de la retraite, tout en soignant mes abcès.

Je me repose ainsi du 27 juillet au 9 août. Ce dernier jour, deux Alsaciens viennent me rejoindre ; je pars avec eux le lendemain pour Grande-Clairière, où nous arrivons dans la nuit du 11 accompagnés de tout un attirail de ménage et de ferme. Nous venons frapper tard dans la nuit chez Breland ; nous nous « campons » au milieu de la chambre sur des couvertures, et nous dormons comme nous pouvons. Le lendemain, je dis ma deuxième messe dans la solitude ; mon assistance s'est accrue des deux Alsaciens de la veille. Après dîner, ces deux hommes vont faire une partie de chasse ; ils reviennent, sur le soir, tout fiers de montrer les canards sauvages qu'ils ont tués. Oh le bon pays que le Canada ! Ce n'est pas l'Europe qui offre ces libertés : le gibier y est introuvable, et là n'est pas chasseur qui veut ! Ainsi s'exaltent nos deux nouveaux venus. Je ne sais encore ce que je ferai de ces deux hommes ; en attendant mieux, je les prends à mon service. Le lundi, de bonne heure, nous partons pour le chantier inachevé, situé à 500 mètres de là ; nous travaillons dur, qui à la toiture, qui au plancher, qui à la muraille, qui au puits : le métis Breland nous donne un coup de main.

A Grande-Clairière, le sous-sol est exclusivement le sable d'une ancienne grève de la mer, très facile à creuser, et le niveau de l'eau n'est pas bien profond. On le trouve partout à deux ou trois mètres de profondeur. L'Alsacien, qui travaille au puits, s'en donne à plaisir : il n'a jamais fait de terrassement si commode ; il travaille à peine depuis deux heures et il ne comprend pas pourquoi la couche de sable devient comme humide ; il donne un coup de pelle de plus et voilà l'eau qui

coule de tous côtés. Il pousse un long cri d'admiration, qui attire nos regards : le puits était creusé. Toutefois, plus loin dans la prairie, la chose n'est pas toujours aussi facile

Les travaux de mon chantier, eux aussi, étaient allés si rondement, que, dès le soir du même jour, nous pouvions nous installer : c'était tant bien que mal; mais enfin nous étions chez nous.

La saison s'avançait, il était temps de faire le foin; ce genre d'ouvrage est assurément facile ici. J'empruntai une faucheuse et un râteau mécanique ; le travail dura deux jours ; le matin nous fauchions, le soir nous mettions en tas. Là-bas le fanage est inconnu : le foin, coupé le matin et laissé à lui-même, est sec le soir ; deux jours plus tard 30 charges de foin étaient faites, prises à volonté dans la libre prairie.

Il fallut ensuite songer aux étables. Dans la forêt voisine des arbres sont abattus, autant qu'il en faut; nous les transportons sur place, les équarrissons grossièrement, les superposons en forme de muraille primitive. Pour rendre ce mur plus chaud pour l'hiver, nous élevons contre une deuxième muraille de gazon; sur les murs nous posons des perches en travers, et sur ces perches nous jetons un peu de foin; avant l'hiver nous en accumulerons des masses plus considérables. C'est ainsi que se font ici les étables, surtout au début. Entre temps, je me procurai quelques vaches, des poules et quelques porcs. J'étais bien obligé de vivre pour le moment des produits de la ferme.

Le restant de l'automne fut employé à terminer, autant que possible, les travaux simplement ébauchés, un peu partout. Je rendis peu à peu plus habitable mon chantier : ce fut mon ouvrage à moi. J'appris alors à

manier facilement le marteau, la scie et le rabot. Mon pauvre chantier ne comportait qu'une chambre : c'était bien petit pour tant d'usages auxquels il devait servir. Il était, à la fois, cuisine, salle à manger, salon, chambre à coucher et église. Dès avant l'hiver, je songeai à un agrandissement notable. Ce nouvel agrandissement me procura, pour le premier hiver suivant, une belle salle pour y dire assez convenablement la messe.

Il ne faudrait pas croire que les choses allaient toujours d'elles-mêmes et que mes jours s'écoulaient dans les doux transports d'un ardent enthousiasme. Ce premier été eut sans doute ses beaux jours, ses jours d'énergie et de courage ; mais il eut aussi ses jours terribles. L'imagination est parfois pour nous une grande force, elle peut centupler notre énergie ; mais souvent, comme elle est terrible et cruelle ! Elle abat, elle écrase cette énergie qu'elle devrait exciter ; elle vient nous trahir parfois au plus fort de l'épreuve. Je m'appliquais bien à raisonner mes impressions ; mais l'imagination profitant de ces tristes jours où l'âme alourdie, par je ne sais quelle obsession de l'extérieur, paraît vouloir se décourager sans retour. Que de fois, ce premier été de mon établissemsnt, j'éprouvai ces sombres impressions, quand dans mes courses longues et solitaires, la fatigue, la chaleur, le froid, les intempéries de toutes sortes venaient fondre sur moi ; quand surpris par la nuit, parfois bien épaisse, au milieu des brouissailles, je me demandais, accablé, si je pourrais encore arriver à mon but, ou si plutôt, je n'allais pas mourir, épuisé de fatigue et de faim ; quand encore, taciturne, dans mon sombre chantier, solitaire séquestré de la société, je considérais le passé, regardais le présent, et questionnais l'avenir. Je faisais alors de vains appels à ma raison ; pendant des

heures, des journées entières, l'imagination cruelle, et les pensées sombres me torturaient, me broyaient l'âme sans merci ; et moi, ne voulant pas me rendre pourtant, j'attendais inerte, écrasé, l'heure de la raison, l'heure de l'énergie et du courage. Je n'oublierai jamais ces mémorables alternatives de faiblesse et de force, de lassitude et d'ardeur. Tout d'abord, je ne démêlai qu'imparfaitement ces choses ; plus tard je compris à merveille ces états psychologiques contradictoires. Lancé dans l'inconnu, me fatiguant à la recherche de bases d'opération fuyant toujours devant moi, je me trouvais, pour cette raison, dans un état de surexcitation éminemment propre à me faire ressentir le choc des influences du dehors.

Cela une fois bien compris, je pris stoïquement mon parti : les sombres imaginations purent bien encore opérer leurs douloureux retours; accablé un moment, mais sûr du lendemain, tranquillement je laissais passer l'orage.

On dira, peut-être, que j'assombris à plaisir le tableau : qu'on lise plutôt cette page de mon journal du 21 au 27 octobre.

« Nous sommes à la porte de l'hiver ; mille choses restent à faire. Je suis un peu comme Job : le 23, un de mes chevaux, trop fatigué et sans doute trop vieux, est trouvé mort dans le bois voisin. Le 24 au soir mes deux vaches avec leurs veaux ne paraissent pas. Sont-elles perdues pour toujours ? C'est possible. Et pourtant je dois partir pour Oak-Lake, d'où je dois voiturer la quantité de planches nécessaires avant l'hiver. Cet hiver que je ne connais pas encore est bien un peu mon cauchemar ! Un de mes chevaux est mort, l'autre va périr : je dois en louer d'autres. La chose n'est pas facile. A cette

saison avancée, chaque fermier a besoin de ses bêtes pour terminer les derniers travaux ; enfin je trouve mon affaire. Je pars, me traînant de ci de là pendant 4 jours. Que se passe-t-il chez moi ? Mon autre cheval est-il péri ? mes vaches sont-elles retrouvées ? les incendies de prairie n'ont-ils pas dévoré ma maison ? Voilà cinq jours que je me démène à voiturer des planches à mi-chemin. Nous sommes au samedi soir, je dois rentrer chez moi pour le lendemain. Je laisse à leur maître les chevaux dont je me suis servi tous ces derniers jours ; j'en trouve d'autres dans une ferme lointaine ; je charge une masse de planches et je pars pour Grande-Clairière. La nuit me surprend à moitié chemin, nuit ténébreuse de fin d'octobre. Mon sentier disparaît complètement; il n'est du reste qu'un faible tracé visible à peine le jour. Malheur à moi si je le perds ! je passerais dehors une nuit sombre, âcre et peut-être pluvieuse. Il me faut des précautions extrêmes. Je descends de voiture et marche à côté de mes chevaux ; je les arrête à chaque pas pour tâtonner de la main si le sentier est bien toujours là : cela dure des heures. Grande-Clairière paraît se sauver devant moi. Enfin j'aperçois une lumière libératrice : c'est celle de Breland ; deux kilomètres restent à faire ; n'importe ! je sais où je suis ; je n'ai plus qu'à marcher à la lumière. Je respire. Trois minutes se passent; je regarde, plus de lumière; je tâte le sol, plus de sentier. Où suis-je ? ai-je une fausse direction ? Je fais un énorme effort de raisonnement ; je tâche de marcher au mieux. Longtemps je désespère. Enfin la malheureuse lumière disparue réapparaît. J'en suis tout près, je retrouve mon chemin près de la maison ; dix minutes plus tard, je suis chez moi. Il est neuf heures du soir ; depuis six heures du matin, je n'ai plus rien mangé,

si ce n'est un morceau de pain sec que j'ai trouvé dans ma poche ! En rentrant, j'apprends d'assez bonnes nouvelles, j'oublie toutes mes misères, j'espère des jours meilleurs pour la semaine suivante! » Hélas! elle devait être tout aussi terrible. Voilà dans quelles angoisses et au milieu de quelles fatigues se termina mon premier été à Grande-Clairière. Depuis le mois de juillet, les choses étaient allées bon train; d'autres familles étaient venues rejoindre les trois premières; elles étaient là maintenant au nombre de dix et toutes très nombreuses. J'avais beau être ingénieux, mon petit chantier, qui servait d'église le dimanche, devenait absolument trop petit. Un agrandissement s'imposait; j'étudiai la question, et il fut résolu qu'un bâtiment de 8 mètres sur 5 serait construit, accolé au chantier primitif, avec lequel il ne ferait qu'un.

Cette construction devait se faire vers la Toussaint. Je m'étais assuré les services d'un menuisier canadien français. Celui-ci sans même prendre la peine de m'en avertir, ne vint pas. Heureusement mes bons métis étaient là, ils s'offrent spontanément. Le 31 octobre, six d'entre eux, tous bons constructeurs, viennent au rendez-vous chargés de leurs outils. Les voilà à l'œuvre, je suis avec eux : nous y allons à grands coups; le tas de planches est rudement mis à contribution, et le soir du premier jour, le gros des murs est en partie debout. Nous soupons heureux tous ensemble; après souper nous causons, et la chose prend si bien qu'à la fin l'on se met à chanter. Thomas Breland se surpasse : il nous chante avec esprit « la dispute d'un ivrogne avec sa femme », puis un chant de victoire des métis sur les stipendiés. On le voit la poésie se rencontre partout.

Nous laissons passer la Toussaint, et les planches man-

quant, nous ne reprenons nos travaux que le 6 novembre. Après bien des contre-temps, le bâtiment était assez achevé pour me permettre d'y chanter la messe dès le dimanche 25 novembre. Ce fut grande fête, et si je ne me trompe, ce fut ma première messe chantée à Grande-Clairière devant mes paroissiens réunis au grand complet; mes bons métis reçurent de moi des remerciements mérités.

A ce moment 8 familles de métis et 2 familles françaises composaient toute ma paroisse; ce chiffre était modeste sans doute, mais ma population n'en avait pas moins triplé en quatre mois. Il y avait là un beau succès qui en faisait présager de plus grands encore.

Les chiffres suivants donneront une idée de mon activité, ce premier été pendant 5 mois.

J'y ai fait 3 fois le voyage aller et retour de Winnipeg, St-Boniface	3×600=	1.800 km.
4 fois le voyage de Brandon	4×200=	800
25 fois » d'Oak-Lake	25× 64=	1.600
2 fois » St-Pierre	2×175=	350
voyages de St-Eustache, Ste-Agathe, Piguis, etc.		400
	Total.	4.950 km.

dont 900 km. au moins à pied.

CHAPITRE III

Mon premier hiver au Manitoba

Dans les pays chauds ou simplement tempérés, l'on s'imagine facilement que les pays réputés froids sont des régions horribles, inhabitables; passe encore d'y passer l'été, mais l'hiver, jamais!

J'étais si rempli de ce préjugé, qu'en débarquant au Canada, je voulais constater sur le visage de ceux que je rencontrais les traces des souffrances endurées en hiver : mais plus je regardais, moins je voyais. Pourtant mon préjugé restait; il ne devait tomber totalement que devant ma propre expérience.

Aussi, ce ne fut pas sans une vague terreur, que je vis venir mon mystérieux inconnu, l'hiver du Nord-Ouest Canadien.

J'avais voulu être prudent : toutefois, les premières neiges me surprirent avant les derniers apprêts. Vers la fin de novembre seulement, je pus faire mes derniers voyages d'affaires à Brandon et à Winnipeg. Maintenant je suis prêt. Rien en somme ne me manque des choses strictement nécessaires à la vie; un fourneau-cuisine chauffe l'unique pièce de mon logis, et cette pièce, longue de 5 mètres et large de 4, comprend deux divisions : la

première me sert de cuisine, de salle à manger, la deuxième fait l'office de chambre à coucher; une sorte d'armoire fixée fait la séparation des deux pièces. Deux lits remplissent l'arrière-chambre; celui de mon domestique et le mien. Une latte clouée au plafond, ou plutôt sous la toiture, supporte une large couverture qui en descend déployée; cette couverture est toute la cloison entre les deux lits. Nos pieds foulent un plancher, mais en haut nous avons la toiture pour plafond. Cette toiture est faite de planches avec des bardeaux cloués dessus; en France, on appellerait cela vivre sous la tuile. Mais que le lecteur de France ne tremble pas trop fort pour nous : notre toiture est parfaitement étanche et impénétrable à l'eau, au vent et à la neige. A la cave, se trouve une petite réserve de « patates », pommes de terre; dans le placard sont rangés des paquets de denrées coloniales; un gros quartier de bœuf pend au hangar, et quoique maigre et osseux, il donne cependant une certaine confiance, que complète la présence d'un porc fraîchement tué. Ces viandes sont gelées dur, et elles resteront dans cet état jusqu'à la fin de mars; c'est près d'elles, que, la scie à la main, j'irai chercher le morceau quotidien. Le pain ne nous manquera pas non plus : quelques sacs de farine sont mis en réserve. La vaisselle rudimentaire est là à côté de l'élémentaire batterie de cuisine; fourchettes, couteaux, tout est prêt pour faire les honneurs de ma table. Les chaises, les fauteuils, et les mille merveilles du confort contemporain, manquent totalement. Mais des tabourets grossiers, des bouts de banc branlants, des petites caisses à marchandises, qui portent encore leurs étiquettes rutilantes, remplacent pittoresquement le luxe de la civilisation. Ces sièges peu moelleux fatiguent vite; mais quand je suis las d'être assis, je me tiens debout, ou je vais marcher et m'agiter dehors.

Je ne puis raconter en détail ici les différentes péripéties de ce premier hiver; comment je vécus dans la société de mes bons métis; comment ils me régalèrent des récits de leurs chasses d'autrefois, et de leurs rudes combats avec les sauvages, avec les terribles Sioux notamment.

L'origine de la nation métisse remonte à un siècle environ. De hardis traiteurs canadiens, au service de deux compagnies, celle de la baie d'Hudson et celle du Nord-Ouest, arrivèrent dans ces plaines pour y trafiquer avec les sauvages; ils établirent des forts un peu partout, soit pour s'y défendre à l'occasion contre les sauvages, toujours portés à quelque retour offensif, soit pour acheter les produits de chasse de ces indigènes. Plusieurs trouvant le pays de leur goût s'y établirent : ils épousèrent des sauvagesses, et fondèrent ainsi les premières familles métisses. Ces familles, d'abord peu nombreuses, se multiplièrent dans la suite. Ce peuple compte maintenant environ 30,000 âmes répandues un peu partout dans les immenses plaines sur les frontières du Canada et des États-Unis. Mais c'est surtout au Manitoba, autour de Saint-Boniface, qu'ils se sont fortement concentrés. Les premiers métis, nés en quelque sorte au milieu des sauvages, en adoptèrent le genre de vie; ils devinrent tous chasseurs. La chasse au buffalo devint leur unique industrie : mais cette chasse n'était pas une simple tournée autour des habitations. Le buffalo n'avait pas la simplicité confiante du lièvre; il vivait loin de la société de l'homme, son mortel ennemi. Pour atteindre le buffalo, il fallait organiser de véritables expéditions. On s'organisait par bandes nombreuses : hommes, femmes, enfants, tout le monde en était; les hommes à cheval, les femmes et

les enfants sur de grossiers chariots à deux roues. Ces partis de chasse reconnaissaient une discipline ; ils avaient des capitaines qui décidaient des marches et des haltes. Des éclaireurs précédaient la colonne soit pour découvrir les buffalos, soit pour signaler la présence de quelque parti de sauvages hostiles. Le soir venu, les voitures se disposaient en cercle ; l'intérieur du cercle devenait ainsi une sorte de camp retranché. Des sentinelles veillaient tout autour en avant du camp, prêts à donner l'alarme en cas d'attaque. Les métis ont dû soutenir parfois de rudes combats. Se tenant habituellement sur une sage défensive, ils ont pu infliger de grosses pertes à l'ennemi, et éviter pour eux-mêmes de graves désastres ; et en cela aussi les conseils de leurs missionnaires les ont grandement aidés.

Lors des beaux temps de chasse, les buffalos étaient innombrables ; il n'était pas rare d'en rencontrer des bandes de plus de mille individus. Les chasseurs tâchaient d'envelopper le malheureux troupeau signalé ; puis le massacre commençait, les coups partaient de tous côtés les balles sifflaient, les animaux blessés roulaient sur le sol : c'était un vrai carnage.

Ces chasses offraient bien leurs palpitantes émotions : parfois une bête affolée se précipitait tête baissée sur le cavalier qui l'avait blessée ; d'un coup de corne le cheval pouvait être éventré et son cavalier renversé, puis écrasé. Le chasseur prudent savait se garder dans ces circonstances redoutables, il luttait d'habileté et d'adresse. Habituellement, les buffalos attaqués hâtaient leur fuite dans toute les directions, laissant leurs morts et mourants aux mains des vainqueurs. Le dépouillement des bêtes commençait alors ; les hommes éventraient et

pelaient les victimes, les femmes les dépeçaient. Quand le carnage était grand, on ne prenait de la bête que la peau, les meilleurs morceaux et les graisses de choix plus faciles à conserver : le reste devenait la proie des corbeaux et des loups de prairie. Des malheureux buffalos il ne restait bientôt plus que les os qui allaient ensuite blanchissant de plus en plus avec le temps.

Maintenant il ne reste plus de buffalos : pourchassés, massacrés partout, ils sont tous disparus, c'est à peine s'il en reste quelques-uns dans les solitudes inexplorées.

Pourtant leurs os sont partout épars dans la plaine. Près des coulées profondes, l'on distingue encore les traces qu'ils suivaient en allant se désaltérer. Les squelettes de buffalos sont devenus l'objet d'une nouvelle industrie : les fils des vieux chasseurs vont ramasser ces os, qu'ils transportent ensuite aux stations lointaines, les accumulant en immenses ossuaires, énigme et surprise pour le touriste du Nord-Ouest. Voilà seulement quinze ans que les buffalos ont disparu : avec eux s'est évanoui le siècle d'or des métis.

Questionnez le premier venu d'entre eux sur les chasses d'autrefois, et il vous répondra par un soupir. Parmi les métis, certains se sont assez bien pliés au genre de vie sédentaire ; les autres continuent leurs courses à travers la prairie, campant par-ci par-là un jour, un mois, une année ; puis s'envolant sous d'autres cieux qu'ils quitteront encore pour continuer la vie errante du désert : ils paraissent inconsolables d'un passé à jamais fini.

Une paroisse nouvelle se fonde-t-elle : l'amour du changement y conduit ces braves gens. Ils vinrent à moi de tous les points de l'horizon. Foncièrement brouillés avec les lois de l'économie, ils accoururent naturellement sans argent, chassant devant eux un troupeau fort restreint,

composé bien plus de poneys coureurs peu utiles que de vaches nourricières, et riches toujours au moins du fusil sur lequel ils comptent sans souci, pour trouver la nourriture de chaque jour.

Ils n'étaient donc pas fortunés ces enfants du désert, quand ils accoururent à moi : je ne pouvais compter sur leur bourse, je puisai uniquement dans la mienne que remplissait sans compter, au premier signe de détresse, ma pauvre vieille mère laissée là-bas au fond d'une vallée d'Alsace, le doux pays de mon enfance ! Pourtant je ne voulus pas abuser du dévouement maternel. J'aimais mieux me priver beaucoup que d'exposer ma mère à se dépouiller plus qu'elle ne pouvait. Elle eût fait cela, si elle avait tout su ; mais soigneusement, je lui cachais le côté le plus violent de mes privations peu communes. Bien volontiers, tout d'abord, je me contentai d'un de ces pauvres réduits qu'on appelle ici « chantiers ». Le rudimentaire appartement ne laissait voir aucun ornement ni même aucun meuble digne de ce nom ; je m'en tenais au strict nécessaire. Le jour, avec le feu de mon foyer, j'étais trop heureux de pouvoir contrebalancer, tout juste assez, les froidures du dehors, et la nuit, enfoncé sous mes couvertures épaisses, je défiais assez bien les froids hyperboréens des plus rigoureuses nuits, que des cloisons mal jointes laissaient entrer facilement. L'impression était vive, quand certains matins, à mon réveil, je lisais 20 à 25 degrés centigrades à glace au thermomètre qui pendait au chevet de mon lit, mais n'exagérons rien : ces froids énormes, dans ma chambre à coucher, se sont vus quelquefois seulement. Assez souvent la température de nuit, dans ma chambre, variait entre 10 et 20 à glace. Avec quelle rapidité j'allumais alors le feu, on le comprendra facilement, et ce feu peu ordinaire mettait

une heure de grands efforts pour vaincre les froidures accumulées de la nuit. Les choses allaient ainsi, du moins en temps ordinaire ; mais il en était tout autrement les jours de grandes « poudreries ». Je n'oublierai jamais que, certaines matinées, mon malheureux thermomètre ne put indiquer mieux que 5 degrés à glace dans ma chambre ; mais je dois l'avouer, dehors la « poudrerie » était alors formidable.

Mais ne créons pas d'impressions fâcheuses et fausses. J'ajouterai donc que toutes les maisons du Nord-Ouest Canadien n'en sont pas là : loin de moi cette pensée. Pendant que ma maison restait une vraie glacière, celles de mes bons voisins les métis maintenaient une douce et vivifiante température. Quant à moi, l'argent et l'expérience m'avaient manqué en face de mon premier hiver, et je tâchais de ne pas payer trop cher mon apprentissage du pays.

Toutefois ma santé se maintint excellente ; le froid très réel mais sec, relativement combattu, comme je l'ai dit, parut me procurer une nouvelle énergie. Chose incroyable, cet hiver, où tout sembla me manquer, fut pour moi un des plus agréables, et certainement le plus pittoresque de ma vie.

Tous les dimanches, mon petit peuple avait soin de se rendre chez moi : une petite chambre séparée, et bien imparfaite, nous servait d'église. Il y eût fait un froid énorme, sans la présence d'un gros fourneau, où un superbe feu ne cessait de flamber pendant tout l'office. L'autel était tout ce qu'il y a de pauvre, il était formé d'une table à peine dégrossie, avec deux ou trois planches par-dessus en forme de gradins. Une tenture fort simple, jetée sur ces planches, essayait d'en cacher l'extrême pauvreté ; mon vieux missel, mon antique

chasuble et l'aube : tout était à l'avenant. Deux simples bougies éclairaient seules le divin sacrifice. Il serait bien difficile, n'est-il pas vrai, d'imaginer quelque chose de plus pauvre !

D'autre part, ce dénûment avait bien aussi ses charmes : quand on est pauvre, mais en même temps qu'on a l'espérance, on jouit en quelque sorte de sa pauvreté, on en est fier, on se sent conquérant, on voit d'avance les succès et les joies du triomphe. Et puis comme il parlait délicieusement à mon âme, ce spectacle de mes dix pauvres familles groupées pieusement autour de cet autel ! j'avais là l'image vivante de l'étable de Bethléem ; que dis-je ? j'en avais la réalité complète. Nous avions le divin Enfant dans l'Eucharistie. Marie et Joseph étaient là en esprit ; les anges s'y trouvaient aussi planant au-dessus du sacrifice et chantant silencieusement leur cantique éternel ; et nous avions la troupe des bergers agrandie dans la personne de mes chers métis, ces ineffables nomades.

Je ne laissais passer aucun dimanche sans leur adresser la parole. Mes instructions étaient éminemment simples. Autant que je le pouvais, je voulais me mettre à la portée de mes auditeurs : j'étais heureux de leur parler ainsi, et eux m'écoutaient avec respect et bonheur.

La messe finie, mes gens n'étaient pas pressés de s'en aller. Pour moi, je déposais les ornements sacerdotaux, et j'éteignais les deux luminaires. Nous faisions alors un grand cercle autour du foyer, puis la conversation commençait. Elle roulait tout d'abord sur les quelques nouvelles locales, puis nous abordions nos deux grands sujets favoris. Moi je parlais des choses de France, et eux ne tarissaient pas dans les récits de leurs chasses d'autrefois.

„ Le métis aime la France, il sait parfaitement, que son aïeul blanc vient de là. Il a appris cela sur les genoux de sa mère, les missionnaires français sont venus le lui répéter, et vous pouvez y compter, jamais il ne l'oubliera. La France et la prairie voilà bien les deux patries du métis ; il voit la première dans un mystérieux vague, qu'il ne peut démêler ; mais il connaît à merveille tous les secrets de la seconde ; et c'est celle-ci qui procure au métis des pensées à son esprit, et des sentiments à son cœur. Abordez un métis. Vous le trouverez tout d'abord d'une grande réserve : une certaine timidité, une certaine conscience de son infériorité l'arrête ; mais enhardissez-le, et alors vous lui verrez beaucoup d'expression et de volubilité. Volontiers, il vous posera quelques questions sur les choses de France, et pour peu que vous vous y prêtiez, il se lancera à fond de train dans les récits des chasses d'autrefois. En général la narration du métis est loin d'être ennuyeuse. Elle charme par la simplicité et le bon sens. Dans les pays civilisés, on s'imagine facilement que l'homme, qui tient de si près du sauvage, doit être excessivement borné : c'est une erreur absolue. Croyez-le : la civilisation matérielle gâte bien des gens ; et nos métis, en une foule de choses, raisonnent autrement juste que bien des paysans d'Europe, que bien des ouvriers des grandes villes. Mais ce qui frappe surtout chez eux, c'est la rapidité du coup d'œil : déjà ils ont tout vu, tout jugé, lorsque vous, à leur côté, vous commencez seulement à voir.

Ce peuple métis si remarquable, si plein de foi, si moral, si solide, si sain de corps et d'esprit, remarquons-le en passant, c'est la religion qui l'a fait ainsi :

tels les Jésuites avaient formé leurs sauvages du Paraguay, tels les Pères Oblats ont élevé nos métis dans les plaines du Nord-Ouest. Ces derniers, jusqu'en 1870, ont vécu séparés, en quelque sorte, du reste de l'humanité : ç'a été leur salut. Maintenant ils sont pleinement en contact avec les blancs, et déjà l'on voit clairement les conséquences fâcheuses de cet état de choses. Comment cela finira-t-il? Je n'en sais rien, toujours est-il que les vingt dernières années sont loin de marquer un progrès moral et matériel du peuple métis. Il conserve toujours sa croyance simple; mais sa vertu, sa sobriété et sa bonne simplicité d'autrefois sont en baisse.

Nous voilà aux confins de la sauvagerie. Un mot sur les pauvres tribus indiennes ne sera donc pas ici, je le crois, déplacé.

Il reste quelques sauvages dans les vieilles provinces orientales du Canada; mais c'est surtout dans les vastes plaines du Nord-Ouest qu'on les rencontre plus nombreux. Innombrables dans les siècles précédents, ils n'ont plus cessé de diminuer jusqu'à nos jours. Maintenant toutes les tribus sauvages réunies ne donnent pas plus de 100.000 individus, plus ou moins groupés dans les différentes provinces canadiennes. Ces tribus sont loin de former une seule langue; elles paraissent venir au contraire de races très différentes. Citons parmi beaucoup d'autres les Hurons et les Iroquois dans les provinces orientales; les Crys, les Assiniboines, les Sauteux et les Sioux dans les plaines du centre; et plus loin, vers le pied des Rocheuses : les Gros-Ventres, les Pieds-Noirs et les Montagnais. Là encore, la terre s'est peuplée par des migrations successives de peuples : les derniers refoulant les premiers. Les sauvages ne

sont pas les esclaves des blancs, ils continuent de vivre d'une vie à part. Leur genre de vie n'a pas changé; ils continuent de courir la prairie dans tous les sens, pour le plaisir de courir, chassant ou pêchant, suivant les circonstances. Outre cette liberté de courir la prairie, le gouvernement leur a octroyé certaines étendues de terrains, un peu partout. Ces terres s'appellent réserves. On en compte une centaine environ dans l'immense région du Nord-Ouest, elles sont de toute étendue, depuis 12 jusqu'à 2.000 kilomètres carrés. Dans ces réserves les sauvages vivent soumis comme autrefois à leurs chefs naturels; mais ceci, c'est pour la forme seulement; car en réalité la loi des blancs pèse sur ces indigènes. Le chef sauvage est simplement chargé de la faire observer, sous le regard vigilant d'un agent du gouvernement, qui est là pour surveiller et le chef et ses sujets, et les faire marcher tout juste comme le veut le gouvernement des blancs. En cas de complication, la police montée n'est pas loin, toujours prête à faire usage de ses bonnes carabines. Le sauvage le sait bien, et se le tient pour dit; les quelques mouvements qu'il a essayés ne lui ayant pas réussi, il a renoncé facilement à sa fierté d'autrefois. Du reste, le gouvernement central, à la place de grouper tout ce monde sauvage en quelques réserves énormes, l'a éparpillé sur une multitude de petites, généralement très distantes les unes des autres. De cette façon les soulèvements généraux sont devenus matériellement impossibles, or tout est là pour le gouvernement central.

Du reste les sauvages jouissent de la plus grande liberté. Nous l'avons vu; ils peuvent courir la prairie, comme bon leur semble; ils peuvent chasser et pêcher partout, tout comme les blancs; ils ont en outre la

jouissance exclusive de leurs réserves; ils en peuvent cultiver la terre, ou la laisser en friche; s'ils se décident à cultiver, ils disposent de leurs récoltes comme ils l'entendent, absolument comme peut le faire tout autre fermier. Toutefois cette terre dont ils disposent, ils n'en ont que la jouissance, ils peuvent en tirer tous les fruits possibles, qu'ils peuvent consommer vendre ou détruire; mais la terre reste inaliénable. Si le sauvage pouvait vendre ses terres, il y a longtemps qu'il ne resterait plus une seule réserve : tout serait vendu depuis des années! Ajoutons, afin d'être complet, que le gouvernemeut a institué un grand nombre d'écoles primaires pour les sauvages; il a fait plus encore ; il a établi plusieurs écoles dites industrielles. Là on procure aux enfants des sauvages une culture intellectuelle plus grande, et en même temps on leur apprend un métier. Mais le sauvage n'a pas encore l'ambition des blancs; il ne voit guère les avantages de l'instruction; la connaissance d'un métier le laisse d'ordinaire très indifférent. Aussi est-il rare qu'il laisse ses enfants profiter des avantages de l'école. Pour lui rien ne vaut les plaisirs de la vie nomade.

On se figurera peut-être que le petit du sauvage est trop grossier pour saisir les choses de la culture intellectuelle : gardez-vous de le croire; l'intelligence d'un petit sauvage vaut l'intelligence d'un petit blanc; et il est aussi apte à apprendre un métier que n'importe quel adolescent blanc que l'on voudra. Toutefois, une chose essentielle manque au sauvage, comme elle manque aussi au métis : c'est la fixité, c'est l'esprit de suite. Ce sauvage qui apprend un métier, vous pouvez croire qu'il n'en fera rien ou à peu près. Ces gens n'entendent absolument rien dans l'art de l'éco-

nomie; jamais on n'en a vu devenir riches; ils sont tout au présent comme l'oiseau des champs. Le passé ne compte plus pour eux, ils ne se le raisonnent jamais, ils n'en tireront jamais de déductions pratiques pour la conduite de la vie. Quant à l'avenir, ils ne s'en inquiètent pas davantage; s'ils ont beaucoup un jour, ils mangeront beaucoup, ils feront joyeusement de grands gaspillages, sans se demander jamais si peut-être ils ne mourront pas de faim le lendemain. Combien de temps faudra-t-il pour transformer ces idées des Indiens? Des siècles probablement. Voilà plus de deux cents ans que les Iroquois sont en contact continuel avec les Canadiens français dans les provinces orientales, et pourtant, c'est à peine s'ils ont modifié légèrement leurs idées primitives. La civilisation est comme une seconde nature; et il lui faut des siècles pour naître et se développer.

Chez le sauvage le sort de la femme paraît dégradant, elle n'est guère que l'esclave de l'homme; elle travaille et porte les fardeaux plus qu'à son tour : l'homme ne paraît guère comprendre qu'elle est la plus faible, que pour lui faire sentir que lui est le plus fort, qu'il est son maître, et qu'elle est sa servante. La taille du sauvage est au-dessus de la moyenne, son visage n'a rien de repoussant, il respire le calme, sa tête est large, ses traits n'ont rien de fin et sont fortement accusés; l'homme paraît généralement solide et bien bâti; l'obésité est inconnue dans cette race, le teint n'est ni jaune ni noir; il est une sorte de brun jaunâtre qu'on a bien voulu appeler rouge cuivré. Et pourtant ce sauvage, qui paraît maintenant si calme, était terrible il n'y a pas encore bien longtemps, le Siou, surtout, s'était acquis entre tous une triste

renommée, pour ses cruautés et son humeur belliqueuse indomptable à l'égard de tout le monde. Ses excès devinrent sa perte : métis et sauvages s'unirent pour l'écraser et réussirent assez bien.

Depuis 30 ans, ces horribles carnages ont cessé : la civilisation a si bien percé la prairie de part en part, dans tous les sens, que les sauvages, se voyant bien enlacés, ne se sentent plus la moindre velléité d'égorger personne. Le blanc peut voyager partout, en sécurité, dans l'immense prairie; s'il lui arrive malheur, ce ne sera pas la main d'un sauvage qui l'aura frappé, ce sera celle d'un autre blanc. Mais, en cela spécialement, le Canada est encore très heureux : les assassinats y sont rares, surtout dans les régions peu habitées de l'Ouest.

Outre leurs réserves, nos sauvages reçoivent de de l'Etat une pension annuelle de quelques piastres, faible dédommagement pour ces immenses étendues que le gouvernement s'est adjugées, comme étant inoccupées ! Le jour de la paye est le jour ardemment désiré des sauvages. Ils n'oublient jamais d'en faire un grand jour de fête. Les marchands des villes voisines ne se le font guère dire : ils savent bien trouver ce jour-là les sauvages au chef-lieu de leur district; ils peuvent apporter sans crainte toutes leurs réserves de vains bibelots et parures; tout sera acheté, sans compter, du moment que les couleurs seront d'un rouge bien voyant. Et le soir arrivé, il ne restera plus rien de la paye : l'argent venu le matin dans la sacoche des agents, s'en retournera 12 heures plus tard, soigneusement enfoncé dans les poches des marchands. Et le lendemain, le sauvage pauvre comme l'avant-veille, n'aura aucun regret, il aura passé une fois encore un beau jour; ça lui suffit, il n'y pensera

plus; il se réservera tout entier à l'espérance de la paye suivante. A cela, peut-être, y a-t-il quelques exceptions, c'est possible; mais elles doivent être très rares, assurément.

Quand on a dit du sauvage qu'il est chasseur et pêcheur, mais surtout voyageur et flâneur, on en a résumé toute la vie. Une législation spéciale le régit. Entre autre chose, l'usage des boissons enivrantes lui est strictement interdit. La sévérité de la loi poursuit surtout celui qui procure ces boissons aux sauvages. Plus encore que le blanc, le sauvage a la passion innée de l'alcool, à tel point que la nation entière périrait en quelques années, si l'usage lui en était concédé.

Pour voir et étudier nos sauvages, point n'est besoin de se rendre à leurs réserves. L'amour des voyages et l'attrait du spectacle de la civilisation des blancs les font sortir sans cesse de leurs campements. Ils aiment venir planter leurs tentes aux bords des stations et des villes ; et là, nonchalamment assis ou couchés pêle-mêle, ils regardent circuler le monde et paraissent goûter un plaisir extrême à voir les blancs s'agiter si fort. Quand la faim devient pressante, les femmes quittent leurs marmots pour quelque temps, vont chercher une heure ou deux d'ouvrage aux maisons voisines, puis s'en reviennent avec quelques restes d'une nourriture parfois déjà décomposée et presque toujours rebutante. Comment se fait le partage ? Je n'en sais trop rien. Mais il y a apparence que le plus fort s'adjuge la part du lion. Si la faim augmente et que le travail manque, on n'hésite pas : la tente est enlevée, on attelle les poneys, et déjà l'on est en route. Les apprêts du départ ont pris tout juste cinq minutes. Et voilà qu'on chemine dans la plaine. Si le nombre des poneys le comporte, les

hommes montent des chevaux, tandis que les femmes et les enfants se laissent traîner sur le grossier chariot à deux roues, tout en bois à peine dégrossi; si les chevaux ne sont pas en nombre, tout le monde s'entasse dans l'étroit véhicule. Le plus souvent, on marche au petit bonheur, tuant par-ci, par-là, soit un faisan, soit un lièvre, soit plus rarement un chevreuil ou un cerf. Des buffalos incomparables il ne faut plus parler, il n'y en a plus. Le soir on tâchera d'arriver à un endroit où l'on pourra trouver un peu d'eau, avec un peu de bois; on s'arrêtera là. Si une sécheresse trop persistante a tari l'eau de la coulée ou celle du lac éphémère, hommes et bêtes se passeront de boire ce soir-là et le lendemain matin encore. On dressera la tente, on allumera un feu, et pendant que les hommes mangeront le gibier tué dans la journée, les chevaux, laissés à eux-mêmes, pâtureront en liberté autour du campement; c'est leur affaire habituelle chaque soir; ils ne se sauveront pas. Le lendemain le voyage continuera comme la veille, et ainsi de suite jusqu'au moment où un heureux hasard aura conduit la petite bande à quelque endroit fortuné où le gibier se rencontrera abondant, ainsi que le bois et l'eau. On campera là, plus ou moins longtemps, jusqu'au moment qu'une sorte de nostalgie s'emparant de nos sauvages, il leur prendra l'idée d'aller revoir soit leurs connaissances de la réserve, soit quelque ville ou village, pour y flâner au milieu des blancs, aussi longtemps que la chose leur sourira. Et cette ardeur des voyages, rien ne pourra l'arrêter, ni les chaleurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver.

Il n'est donc pas rare de rencontrer le sauvage à travers la prairie. Parfois la chasse ne lui a pas réussi, alors il va frapper aux fermes qu'il rencontre sur son

chemin; il entre sans plus de façon, s'assied sur un siège, sans en avoir demandé la permission. Il ne dira pas un mot, restera immobile, paraissant comme plongé dans des méditations philosophiques profondes. Il se tiendra ainsi pendant une heure, une journée, s'il le faut. Il n'est pas pressé et il est patient. Le jeter à la porte, il sait bien qu'on ne le fera pas; il sait que de guerre lasse on finira bien par lui donner quelque chose, sans compter le dîner que parfois il trouve en attendant. Et le voilà regagnant sa charrette et les siens, qui l'ont attendu sans broncher aucunement. Alors naturellement, il partage, et s'il a bien dîné, facilement il se montre généreux. La marche reprend, elle continuera le lendemain, et ainsi de suite, pour chacun, jusqu'à son dernier jour!

Ce pauvre sauvage a-t-il quelque religion? Certainement; et l'idée qu'il se fait de la divinité est remarquable. Il n'adore pas une infinité de dieux, comme le faisaient autrefois ces princes tant vantés de la civilisation: les Grecs et les Romains; il n'admet qu'un Dieu qu'il appelle « Manitou », c'est-à-dire « Grand Esprit »; il admet en outre un mauvais Esprit en opposition et inférieur à Manitou. Notre sauvage a ses prêtres qu'il appelle sorciers, et son culte consiste surtout en danses sacrées, en musique et en chant, ou mieux en certains cris tantôt gutturaux, tantôt aigus. Le tambour est l'instrument sacré préféré, il joue le rôle principal dans les cérémonies du culte, soit quand quelqu'un est malade pour le rappeler à la santé, soit aux jours de de fêtes traditionnelles.

Disons immédiatement que « Manitou » est en baisse parmi nos sauvages. Comme nous l'avons dit plus haut, ces gens sont au nombre de 100.000 individus, habitant le Canada, soit exactement 99.717.

Sur ce nombre 31.349 sont catholiques,
25.275 » protestants,
21.112 » païens.

Ainsi donc près des trois quarts des sauvages sont passés au christianisme, et parmi ces chrétiens sauvages ce sont les catholiques qui en comptent le plus. Certains sauvages deviennent de bons chrétiens; quelquefois même des chrétiens admirables; mais un grand nombre se relâchent facilement, quand ils restent longtemps sans voir le missionnaire. Les ministres protestants avilissent un peu trop facilement les motifs de conversion, en accordant leurs dons généreux aux sauvages qu'ils convertissent. Cela se faisant sur un large pied, il est hors de doute que l'argent et d'autres choses ont trop de part à la conversion des sauvages au protestantisme.

Au point de vue moral, les sauvages païens voient assez clairement tout ce qu'il y a de différence entre le missionnaire catholique et le ministre protestant. Toutefois, presque invariablement, ils font observer au missionnaire catholique qu'il ne donne ni argent ni habits comme le ministre protestant. La « robe noire » est toujours plus respectée; mais assez souvent les pièces sonnantes sont plus aimées.

Une autre misère entrave le mouvement des conversions : ce sont les vices de beaucoup de blancs. Cela démoralise les nouveaux convertis et détourne les païens de la conversion; leur raison peu formée ne leur permettant pas de bien distinguer la religion et les vices des hommes, ils méprisent une religion qui paraît produire de tels hommes.

Dès l'été précédent déjà, j'avais pu étudier sur le vif nos bons sauvages : je les avais vus innombrables à Piguis, sur les bords du lac Winnipeg, au grand jour de

la paye; je les avais vus, ensuite, bien des fois encore, et de très près, dans les magasins d'Oak-Lake, où mes affaires m'appelaient souvent. Le 2 décembre, j'eus plus de bonheur encore : ce jour-là, deux sauvages me firent le plaisir d'entrer chez moi, tout à fait à l'improviste. C'était un dimanche matin, vers onze heures, ma messe était dite et tout mon monde retiré; mon domestique ouvrait la porte pour se mettre en voyage pour un jour, quand mes deux Sioux entrèrent. Mon domestique, qui put les voir encore, eut sans doute peur pour moi; car passant devant la maison de Thomas Breland, il le pria d'aller voir ce qui se passait chez moi.

Voici donc mes deux sauvages entrés; ils procèdent à leur façon; ils oublient de saluer, naturellement. Une demi-seconde leur suffit pour se rendre compte de l'état des choses chez moi. La présence de la « robe noire » dans une si pauvre maison et aux confins de la solitude a dû les surprendre; rien pourtant ne paraît sur leur visage calme : un sauvage ne s'émeut pas pour si peu. J'étais encore à table, quand mes deux visiteurs sont entrés; c'est mon tour de ne pas m'émouvoir et je continue tranquillement mon pauvre repas, pendant que mes deux Sioux s'asseyent bonnement sur un long banc, à côtés l'un de l'autre, en face et à deux pieds du foyer incandescent. Ce banc très primitif n'a pas de dossier, mais il s'appuie contre la muraille qui fournit ainsi un dossier très solide. A ce moment Thomas, mon bon voisin, fait son entrée, c'est on ne peut mieux; il connaît la langue des sauvages, il pourra donc me servir d'interprète. Thomas, en bon métis, me salue du regard; puis s'assied près du feu, non loin des deux sauvages, qu'en un dixième de seconde il a déjà toisés du haut en bas. Sur un mot de moi, l'interview commence. J'ap-

prends alors que mes deux sauvages sont des fils des terribles Sioux; ils ont quitté, disent-ils, le lac du Diable (États-Unis) il y a cinq jours, et depuis ce moment ils n'ont plus rien mangé. Le sauvage, paraît-il, est capable de jeûnes aussi rigoureux.

Toutefois pour le présent cas, Thomas, qui s'y connaît en sauvages, me dit que nos hommes mentent; il est convaincu qu'ils ont bel et bien mangé, chacun de ces cinq jours, tout comme ils mangent en ce moment chez moi; ils savent parfaitement s'arrêter aux fermes, quand ils ont faim. Nous en avions en effet une preuve bien claire sous les yeux. Mais déjà le lecteur a compris que nos deux sauvages reçurent à manger chez moi, j'eus même la chance peu commune de les servir moi-même. Cela me fut du reste très facile : il me restait énormément de potage au riz cuit avec du lard; le pain et le thé ne manquaient pas non plus, nos deux sauvages s'en régalèrent comme ils voulurent; je crus remarquer qu'ils ne mangeaient pas comme des hommes écrasés sous un jeûne de 5 jours. Il est vrai que du lard cuit avec de l'eau et du riz n'est pas leur plat habituel, ils préfèrent les bonnes viandes saignantes de ce beau gibier qu'ils tuent à la chasse. Détail à noter : quand ils n'eurent plus faim, ils remirent soigneusement dans le plat ce qu'ils avaient pris dans leur assiette, en plus de leur appétit. A part cela, ils s'étaient tenus « correctement » à table. Quoique fort dispos, ils tenaient l'échine raide : et nos deux hommes, aussi vite mangé aussi vite debout. Evidemment pour eux la table est faite pour y manger, et rien que cela : et les voici qui reviennent prendre leurs places de tout à l'heure en face du feu. La conversation, un moment inter-

rompue entre Thomas et eux, reprend de plus belle. Ne croyez pas que cela coulait comme un torrent rapide : point du tout. Une question était posée par l'un ou l'autre des interlocuteurs; la réponse suivait immédiatement, puis venait une pause plus ou moins longue, servant sans doute de réflexion; puis jaillissait une nouvelle idée, une nouvelle question, suivie d'une réponse qui ne se laissait jamais attendre.

C'est alors seulement que je pus me convaincre que ma soutane n'avait pas été sans piquer la curiosité de mes hôtes, car à leur question « d'où je venais », Thomas put leur répondre « d'au-delà de la Grande Eau ». L'entretien fut peu long : nos sauvages avaient quelque chose de plus important à faire en ce moment. L'un deux plonge sa main dans sa poche et je le vois en sortir une pipe : elle n'était pas le calumet légendaire des grandes cérémonies; j'avais sous les yeux une petite pipe rouge, assez bien façonnée, mais qui me frappa assez peu, toutefois il n'en fut pas ainsi pour Thomas; il reconnut, dans cette pipe, un objet de grande valeur, et il aurait donné beaucoup pour en devenir l'heureux propriétaire. Il paraît que cette pipe était due à l'industrie des sauvages; elle aurait été ciselée dans une belle pierre rouge, très rare dans le pays, puis polie avec un soin extrême; à vrai dire, cette pipe me parut reluire comme un beau marbre fin.

A peine le sauvage a-t-il sorti sa pipe, que je le vois la remplir de tabac, puis l'allumer, et aussi vite la porter à la bouche; il en tire gravement trois bouffées de fumée. A ce moment il me regarde vivement, réfléchit une seconde, avec beaucoup de force, apparemment; puis tout d'un coup se retourne vivement

vers Thomas, lui tend la pipe; et celui-ci en tire trois bouffées avec la solennité de son devancier. C'est alors le tour du deuxième sauvage qui en fait autant; la pipe revient ensuite entre les mains de son propriétaire pour de là continuer la série des mêmes tournées jusqu'à complète extinction. C'était pourtant la pipe de la fraternité, qui se fumait là, suivant les règles : toutefois le sauvage n'osa pas me la présenter; il comprit que sa politesse à lui pouvait être tout autre chose pour moi; et le lecteur peut le croire, il le comprit vivement. Je crois que bien des blancs n'auraient pas compris ni si bien, ni si vite, qu'il faut parfois savoir se raisonner les idées reçues.

Cela fait, nos deux sauvages se lèvent d'un bond, enveloppent plusieurs fois leur cou de leur long châle noir, et, sans plus de cérémonie, prennent bonnement la porte, nous annonçant la visite probable de leurs deux femmes. Ils avaient dû les laisser en arrière, pour marcher plus vite, et arriver ce même jour à la réserve de Pipestone (pipe de pierre), au milieu de leurs parents sauvages. Je suivis mes hommes du regard; ils n'avaient qu'un cheval à eux deux. L'un des hommes le monta, tandis que l'autre se mit à marcher à côté : naturellement, de temps en temps les rôles devaient changer. Bientôt nos deux sauvages eurent disparu à nos yeux sur la plaine couverte d'une légère couche de neige. J'attendis vainement tout l'après-dîner les deux femmes annoncées. Elles ne vinrent pas, elles durent prendre une autre direction, un peu plus à l'ouest. Il est inutile de supposer que ces femmes se perdirent : jamais un sauvage ne s'est perdu dans la prairie; l'Indien la connaît mieux que le paysan ne connaît les rues de son village.

Ce premier hiver je fus réellement chanceux du côté

des sauvages, car 15 jours plus tard, un heureux hasard me remettait face à face avec un Indien. Voici comment. Un matin de très bonne heure, le soleil n'étant pas encore levé, mon domestique venait de sortir, pour donner leur ration aux bêtes de mon étable : il rentre tout à coup vivement et m'annonce, essouflé, qu'un sauvage arrive au petit trot. En effet, presque au même moment, j'entends la première porte s'ouvrir ; j'attends ensuite que la deuxième s'ouvre à son tour ; j'attends vainement. Dix secondes plus tard, la première porte se referme et, au même instant, je vois par la fenêtre mon sauvage qui continue son chemin. Fortement intrigué, je me précipite vers la porte, pour mieux me rendre compte de ce qui s'est passé ; mais en passant par ma chambre-chapelle, je constate que les deux uniques chandeliers de mon autel sont disparus. Point de doute, c'est ce sauvage qui me les a volés, et voilà pourquoi il se sauve si vite. Je n'étais ni habillé, ni surtout chaussé pour courir dans la neige ; n'importe! je me précipite comme je suis. A la porte je ramasse en courant un gros gourdin, et me voilà commençant une course homérique, sus au sauvage ; mais je n'ai pas fait vingt pas que la réflexion venant, je me dis que je fais là une chose insensée. Ce sauvage, qui court devant moi est mon voleur, ou bien il ne l'est pas : s'il est le voleur pourquoi m'attendrait-il? il a cheval et traîneau, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour me distancer facilement. Au surplus il doit avoir un fusil tout chargé avec lui, rien de plus facile pour lui de m'envoyer une balle à distance. S'il n'est pas voleur, et s'il veut bien ensuite m'attendre, je vais être ridiculement embarrassé tout à l'heure, et je me serai donné en plus une peine bien inutile. Pourtant, je m'étais si bien lancé, que je me dis. Eh bien, tant pis! Courons quand

même. Au fond, je voulais jouir du pittoresque de la chose, et donner à mon domestique, trop peureux, une bonne leçon de courage. Pendant tout ce temps, mon sauvage, voulant sans doute se réchauffer les pieds, courait toujours, à côté de son cheval, ne se doutant nullement que quelqu'un courait après lui. Cela eût pu durer longtemps de la sorte. Fort heureusement, voilà que par hasard mon sauvage jette un regard en arrière ; il me voit. Aussitôt je lui fais un grand signe d'arrêter ; il comprend à merveille ; il s'arrête immédiatement avec son cheval et son traîneau. La chose devenait claire, il n'était pas coupable. Maintenant je n'ai plus qu'une pensée : comment me tirerai-je de mon coup de tête, sans paraître trop ridicule à ce sauvage ? Et tout en pensant à cela, voilà que j'arrive à mon homme. Ma course insensée paraît l'intriguer fortement. Je me place bien en face de lui, et voilà que je commence devant ses yeux grands ouverts une mimique incroyable. Ne trouvant rien de mieux, je dessine dans l'air, avec mon doigt, une forme de chandelier, et, pour être bien compris, je décris de même une forme de bougie, et afin que rien ne manque à la description, je fais le mouvement spécial pour la mise d'une bougie dans un chandelier ; je complète le tout, par le simulacre d'une allumette qu'on allume et que l'on porte ensuite au haut de la bougie qu'on veut allumer. Comme mimique, c'était superbe, et j'étais tout fier de mon succès, par de vers moi ; mais mon sauvage qui probablement n'avait jamais vu un chandelier, n'y comprend absolument rien. A un moment donné, il pousse une exclamation bisyllabique, voulant sans doute dire que nous ne pouvions pas nous entendre. Là-dessus je lui indiquai du geste que notre entrevue était finie. Il ne se le fit pas dire deux fois, une

seconde plus tard il reprenait son trot à côté de son traîneau; et moi, tout heureux de mon demi-succès, je reprenais fièrement le chemin de ma maison. Je rencontrai en route mon domestique, qui se hâtait lentement, je lui souris avec une légère malice. Quant à lui, voyant le sauvage déjà très loin, il rentra au logis pleinement rassuré!

Restait pourtant à éclaicir le mystère de mes chandeliers disparus. En regardant bien, je les trouvai renversés derrière le gradin de l'autel. Comment la chose s'était-elle faite? Je suis encore à me le demander; et ne trouvant pas d'autre explication, j'ai toujours remis l'exploit sur le compte de mon chat. Je ne le punis point cependant; comment aurais-je pu le faire? Il m'avait procuré, si à point, un quart d'heure d'un pittoresque achevé.

Quelques jours après, la note comique le cédait aux choses graves : j'étais appelé auprès d'un pauvre père de famille; c'était un métis, jeune encore mais à l'extrémité, que je devais préparer à la mort. Cela m'impressionnait d'autant plus, que c'était la première fois que j'avais à exercer ce lugubre ministère. Je confessai ce brave métis, lui adressai, de mon mieux, les douces paroles de consolation et de sainte espérance. Il reçut en même temps le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, dans des sentiments admirables de foi vive et d'ardente piété. Rentré chez moi, j'attendis ensuite, d'heure en heure, l'annonce de sa mort. Quelques jours se passent ainsi, quand un soir, vers minuit, quelqu'un vient frapper à ma porte. Ce soir-là nous avions fait le levain, et, comme il faisait froid, il nous fallait entretenir un feu continuel, de peur que le levain ne vînt à geler dans le pétrin. Je m'étais chargé

de ce soin; et comme le nouvel an était proche, je profitais du temps libre pour écrire mes nombreuses lettres. Vers minuit, après avoir bien attisé le feu, vaincu par le sommeil, je me jetai, pour un instant, tout habillé, sur mon lit. J'en étais là, quand soudain quelqu'un frappa à ma porte, et, presque aussitôt, je vis entrer un grand et solide jeune homme. C'était Gaspard Lafontaine qui venait me dire que le malade me demandait. A l'instant je suis debout; j'ai vite revêtu mes vêtements d'hiver. D'un bond me voilà en voiture, et aussitôt nous partons au grand trot. Un vent très piquant vient nous glacer la figure. Peu importe! Nous nous couvrons de notre mieux, et nous ne nous portons pas plus mal, quand un quart d'heure plus tard, nous arrivons chez le malade. Grand est mon étonnement de voir à cette heure la vaste chambre bondée de monde. Je vois là réunis le père et la mère du malade, ses frères, ses sœurs, son beau-père, sa belle-mère, des beaux-frères, des oncles, des tantes, des cousins, des cousines; presque tous les métis de l'endroit sont là s'acquittant du devoir de la veillée charitable.

Le lit du malade est placé dans un coin de la chambre, et sa femme tient la place du devoir à son chevet. A ce moment, elle se lève respectueusement; c'est à mon tour, de me tenir auprès de mon pauvre James! Pensant qu'il lui reste quelques scrupules de conscience, je lui demande avec douceur s'il voudrait se confesser encore une fois. « Non, me répond-il de sa voix défaillante mais paisible; seulement j'aime que vous soyez ici. » Ces paroles de foi vive me ravissent et les paroles du Christ : « En vérité, je vous le dis, je n'ai point rencontré une telle foi dans Israël »,

me reviennent spontanément à l'esprit; et pendant que je m'humilie en moi-même, je cherche de mon mieux à me mettre à la hauteur de l'auguste circonstance; car elle est grande en tout temps la valeur d'une âme, mais elle est surtout grande au moment de la mort! Cette âme fût-elle celle d'un pauvre métis, que l'univers ignore et qu'il ignorera toujours. Pour Dieu, elles n'existent pas ces différences boiteuses que les hommes insensés et aveugles ne peuvent s'empêcher de voir, malgré tous les démentis, malgré l'épouvantable anéantissement du tombeau!

Ces réflexions venaient en foule à mon esprit, en ce moment solennel, et, doucement, penché sur le malade, je lui redisais les bonnes paroles de soumission à Dieu, et de consolation dans la foi et la sainte charité du Christ.

Après cela je voulus réciter les prières des agonisants : tout le monde s'était précipité à genoux; et pendant que je priais, je voyais les yeux du malade s'illuminer d'espérance et de bonheur.

Deux heures du matin sonnèrent au moment où je finissais; j'étais en droit de m'en retourner, mais le spectacle que j'avais sous les yeux était pour moi si nouveau et si beau, que je voulus en profiter plus longtemps. J'engageai donc une conversation appropriée à la circonstance; j'espérais que tous y prendraient part : c'eût été délicieux comme étude des mœurs. Mes calculs échouèrent : le respect et la crainte arrêtaient leurs paroles prêtes à sortir de la bouche; devant moi ils refoulaient en eux-mêmes leurs pensées, leurs sentiments et leurs impressions.

Vers 5 heures, j'invitai tout ce monde à la récitation du chapelet. Tous se précipitèrent à genoux; pour

moi, je dirigeais la prière et eux répondaient avec une simplicité et une foi incroyables.

Quand la prière fut terminée, j'attendis encore quelque temps que quelqu'un me donnât l'exemple du départ, mais pas une des 30 personnes, qui se trouvaient là, ne bougea. Après quelques bonnes paroles adressées au malade, je me décidai donc à partir le premier. On voulut me reconduire en voiture, on insista même ; mais je refusai absolument, et je gagnai ma maison à pied, vers 6 heures du matin, tout heureux d'une veillée fatigante, il est vrai, mais toute remplie des plus douces émotions.

Quatre jours plus tard, James avait doucement quitté cette terre, et, chose étrange, c'était la phtysie qui tuait cet enfant des prairies.

Aussitôt les apprêts mortuaires commencent; on vient me demander des cierges bénis. Je n'en ai pas, mais je bénis quelques bougies que je donne avec les deux uniques chandeliers de l'autel. Dans la journée, je vais m'acquitter du devoir de la visite mortuaire. Le mort est sur son lit, complètement couvert d'une tenture noire qu'encadre un ruban blanc du plus bel effet. A côté du lit, contre la muraille, pend une autre tenture noire qui porte au milieu un crucifix noir et cuivre. Cette décoration funèbre produit un effet saisissant.

Au milieu de la chambre, un grand feu pétille dans un énorme fourneau de cuisine, et tout autour de la chambre se tiennent assis les parents et amis du défunt, plus de 20 personnes.

Une grave question est à résoudre. Où sera inhumé le défunt. Grande-Clairière n'a encore ni église, ni cimetière. James sera-t-il enterré ici ou conduit au-

cimetière d'Oak-Lake, à 34 kilomètres de distance? Après une mûre délibération, le père et le beau-père du défunt viennent me donner leur décision : James sera inhumé à Grande-Clairière. Je conduis alors les deux hommes vers la place de l'église projetée, et où s'aligneront plus tard les tombes des morts. Ils choisissent une place, et, un peu plus tard, un ami y vient creuser une fosse. Le lendemain matin une longue file de traîneaux quittent la maison mortuaire, on les voit s'avancer lentement dans la plaine : les voici maintenant qui s'arrêtent devant notre chambre-chapelle. Le premier traîneau porte le cercueil, et c'est le propre père du défunt qui tient les guides des chevaux. Les autres traîneaux amènent la multitude des parents et amis. La porte de la chambre-chapelle s'ouvre ; on y introduit le cercueil que l'on place devant l'autel. Je le bénis, je chante l'hymne *Subvenite*, puis la messe. N'ayant encore ni chantres, ni servants de messe, je suis forcé de me suffire tout seul.

La messe est finie, je dépose ma chasuble sur l'autel, puis me retourne vers le cercueil, sur lequel je chante le « *Libera me, Domine* », dont les accents inspirés me frappent alors comme jamais cela ne m'est arrivé. Les dernières prières dites en face de l'autel, nous prenons tous ensemble le chemin de la tombe ; je bénis la fosse, le cercueil y est descendu, je récite les dernières prières, je bénis une dernière fois le cher défunt. Puis tous, parents et amis, me suivent pour rendre à leur tour leurs derniers devoirs. Une heure plus tard la tombe était comblée et sur le petit tertre une croix de bois était plantée qui annonçait aux passants qu'un chrétien reposait là. Neuf années se sont écoulées depuis, et déjà 75 autres croix se sont rangées autour de la première. Oh! comme la mort fait vite sa moisson!

Quelques jours plus tard nous célébrions Noël. Il faisait froid la nuit de la veillée; mais les 22 degrés de froid n'arrêtèrent aucun de mes métis : tous se trouvèrent réunis pour l'office de minuit. Quinze voulurent se confesser et communier. Oh! qu'elle fut simple mais délicieuse, cette soirée de Noël! Quelles espérances elle évoqua! A la même place, un an auparavant, se trouvait le désert; pas une âme n'était là; et moins d'une année après, douze familles s'y trouvaient réunies, heureuses et contentes, entourant l'autel, chantant, puis chantant encore les vieux noëls de France, que les métis avaient appris autrefois de la bouche même de leurs premiers missionnaires.

Thomas Breland eut l'heureuse idée de chanter le cantique si populaire « Il est né... » et traduit en langue sauvage, avec la mélodie bien connue. Thomas n'eut pas plus tôt entonné son cantique, qu'un vrai enthousiasme s'empara de l'assistance; tous s'en mêlèrent, hommes, femmes et enfants s'unirent dans une harmonie dure, sans doute, mais véritablement entraînante.

Tel fut le premier Noël célébré à Grande-Clairière; plusieurs autres ont suivi, plus illuminés, plus célébrés, mais aucun n'a renouvelé les suaves émotions du premier. Les quatre luminaires qui éclairèrent cette nuit me parurent plus imposants dans leur pauvreté que mille clartés.

Le dimanche suivant, deux jeunes métis faisaient leur première communion devant les paroissiens ravis. Et aussitôt commençaient les apprêts du nouvel an, la grande fête profane de nos Canadiens français et de nos métis.

Jusqu'au premier janvier, chaque beau jour, — et ils avaient été nombreux ce premier hiver, — je n'avais

pas manqué de faire quelque bonne excursion à travers la prairie, tantôt dans un sens, et tantôt dans un autre. Je voulais ainsi reconnaître les bons lots, un peu partout, afin de pouvoir les indiquer l'été suivant aux courageux colons que nous attendions nombreux de France et de Belgique. Ces courses que je faisais à pied, tantôt à travers les foins, les joncs et les roseaux séchés debout, tantôt sur les étangs glacés, tantôt à travers les taillis et les bosquets, ces courses, dis-je, m'étaient devenues à ce point agréables, qu'à la fin j'y allais, non seulement par devoir, mais encore par goût et par entraînement. Je chaussais alors une chaussure en cuir mou, spéciale au pays; je marchais ainsi d'un pas alerte; et c'était pour moi un plaisir incroyable de fouler la couche de neige fine et friable, épaisse seulement de un ou deux centimètres.

Le 31 décembre, je faisais pour la trentième fois une de ces séduisantes excursions. Le temps était si beau et mon ardeur si grande, que je me surpassai de beaucoup, ce jour-là. Il était tard quand je m'aperçus que le soleil baissait fortement à l'occident. Je pressai aussitôt le retour. Mais à la tombée de la nuit, j'étais seulement parvenu en vue de la maison de Jean Léveillé. Il me restait encore huit kilomètres à franchir pour rentrer au logis. La vue de cette maison, qui m'était bien connue, et dont le toit fumant annonçait l'hospitalité, fit jaillir en moi une idée. Allons là, me dis-je ; quelle vive et douce surprise je vais procurer à ces braves gens ! J'ai vite franchi les quelques buttes de sable et les quelques fourrés qui me séparent de la maison. On ne m'attendait pas, surtout à cette heure. L'émoi est immense. On court appeler M. Léveillé qui était encore à ses étables, et aussitôt il arrive. M. Léveillé est un métis d'une

stature superbe, chose du reste assez ordinaire chez les gens de sa race ; il mesure 6 pieds de haut, et est large en proportion ; sa femme, elle aussi, est remarquablement grande et forte. Autour d'eux s'agite tout un petit monde alerte de dix enfants, dont l'aînée compte seulement 16 années révolues. Le rez-de-chaussée de la maison comprend deux chambres. La première, celle où je viens d'entrer, est la chambre commune. On y fait la cuisine et on y mange. Un peu plus loin, vers le fond, est une chambre-salon au coin de laquelle un lit est placé. Cette chambre est très proprette ; on y voit un canapé, des fauteuils, des chaises et une table ronde, le tout du plus bel effet. C'est là qu'on introduit les visiteurs quand on veut les soustraire au va-et-vient continuel de la nombreuse famille. C'est là que M. Léveillé m'introduit aussitôt. Tout en causant, nous prenons place près du feu que déjà l'on a vigoureusement attisé et que l'on entend brûler à ravir. Nous causons tranquillement ; et pour mon compte, je ne suis à la conversation qu'à moitié. Par la porte de la chambre entr'ouverte, je suis du coin de l'œil le mouvement de la cuisine. Mme Léveillé et son aînée s'y agitent fiévreusement. Je vois dans un coin un énorme quartier de bœuf qui pend là pour la fête du lendemain. — Vous avez bien lu, lecteur, il s'agit d'un quartier de 180 livres. Ici les repas homériques sont encore de mode, l'ère des grands buffalos n'est pas bien éloignée ; et pour le moment encore, il est si facile d'élever de grands troupeaux de bœufs, sans qu'il n'en coûte rien pour l'entretien ; il suffit de les laisser croître et se multiplier. Assurément ni le pain ni la viande ne manquent dans nos plaines, et longtemps encore il en sera ainsi.

Cependant Mme Léveillé s'est attaquée au quartier de

bœuf. Je vois d'énormes tranches s'en détacher ; on les rapproche dans la marmitte et je les entends frire. Je vois les armoires s'ouvrir et toutes les douceurs imaginables en sortir. La table se dresse; une vaisselle éclatante s'y entasse; tout est prêt. Une douce enfant, la figure épanouie, vient nous le dire en langue cry, la langue maternelle des métis. M. Léveilllé me la répète en français. Nous nous levons, et maintenant nous voilà à table. Deux couverts seulement ont été mis ; celui du maître de la maison et le mien. Nous mangerons seuls. Ainsi le veut un certain respect mêlé d'une certaine timidité. Je regrette beaucoup cette réserve sévère devant moi, et pourtant il me faut la subir.

Je venais de faire à pied une course de plus de douze kilomètres à travers la prairie, les bois, les broussailles et des dunes, et parfois par des terrains littéralement couverts de troncs d'arbre et de branches desséchées. Rien n'avait manqué pour aiguiser mon appétit. Nous ouvrons le repas par des boules de viandes hachées, grosses comme des boules de billard, et baignant à peine leur pied dans un peu de sauce. Tout en mangeant, je suis curieux de connaître le nom de ce plat, nouveau pour moi, et mon hôte avec un fin sourire me le nomme une soupe de métis. Après cela, voici venir tout d'abord d'excellents pruneaux, cuits dans leur jus, puis des pommes, cuites en purée, puis du riz, cuit avec un mélange de raisins de Corynthe, c'est le plum-pudding des Anglais, avec cela un pain excellent, des beignets et l'assiette au beurre : le tout en abondance. Notre boisson est invariablement le thé, mais un thé de premier choix, bien sucré, proprement servi, avec du lait bien pur et bien frais.

Vraiment mon vigoureux appétit était plus que satisfait. Je me lève de table songeant déjà à payer en compliments le tribut de ma reconnaissance, quand Madame Léveillé, presque les larmes aux yeux, se confond en excuses pour m'avoir si mal reçu; elle invoque, il est vrai, la circonstance atténuante pour elle, de ma visite absolument subite et imprévue. Je réponds par des dénégations, qui paraissent contenter fort le légitime amour-propre de mon hôtesse.

Cela fait M. Léveillé et moi nous allons nous asseoir au coin du feu, et reprenons un « petit brin » de conversation. Mais à ce moment j'entends un branle-bas formidable. Ce sont nos dix enfants, qui viennent de prendre la table d'assaut; et les voilà qui se servent à qui mieux mieux.

Je mets un plaisir extrême à contempler cet entrain charmant, et ces mœurs si patriarcales par tant de côtés. Mais déjà il se fait tard, il me faut rentrer. Je me lève pour partir, mais aussitôt l'on me dit d'attendre un instant. Deux jeunes gens courent à l'étable, d'où ils amènent en un clin d'œil deux des meilleurs coureurs. Ils sont attelés à l'instant à un vrai bijou de voiture, pendant que M. Léveillé revêt ses habits de fourrures. Tout est prêt. Je donne des poignées de main à tout le monde, suivant l'habitude du pays, et d'un bond nous voilà en voiture, M. Léveillé et moi. Nous partons au grand trot. Il fait un temps superbe, le ciel est incomparable, les étoiles brillent de mille feux, sur un fond bleu transparent. Sur la terre il fait un froid de —8° centigrades; mais si sec, si velouté, qu'on le sent à peine. Vingt-cinq minutes plus tard, huit kilomètres étaient parcourus. Je descendais de voiture, et M. Léveillé, après m'avoir remercié pour le plaisir et l'honneur que je venais de

lui faire, s'en retournait au grand trot de ses chevaux.

Huit heures du soir sont sonnées, quand je rentre chez moi. Je suis ravi, et en même temps, je puis le dire, fatigué ; je n'ai qu'une pensée, celle d'aller me reposer au plus tôt. Mais je n'ai pas compté avec mon plus proche voisin. A la tombée de la nuit, mon bon Thomas Breland est venu chez moi et il a dit bonnement à mon domestique, qu'il nous attendait tous deux sans faute pour souper avec lui. Mon premier mot est un non bien motivé ; puis je me ravise. Puis-je chagriner ainsi Thomas, le 1[er] jour de l'an ? Sans doute, je viens de manger pour un mois ; mais ce soir même, ne puis-je pas pas souper sans souper ? Et sans même m'être assis, nous partons aussitôt. Dix minutes plus tard nous entrions chez Thomas.

Toute la maison est dans un ordre parfait : une nappe d'une blancheur de neige couvre la table. Sur cette nappe sont rangées des assiettes et des tasses blanches, très ordinaires, mais éclatantes de propreté. Les cuillères, les fourchettes et les couteaux brillent du plus bel éclat métallique. L'assiette au beurre, les confitures, les gâteaux sont disposés là avec ordre et en abondance, au centre se trouve le morceau principal, une belle langue de bœuf, froide, très appétissante sur son plat long. A cette vue, je sens mon appétit presque revenir. Je commence par expliquer à Thomas, que je viens de souper copieusement chez son beau-frère, Jean Léveillé. Mais je m'aperçois que Thomas veut être sourd ce soir. Il commence par apporter avec une certaine appréhension le flacon illicite. Que faire ? Dois-je refuser ? Dois-je accepter ce whiskey qui m'est offert ? Refuser, ce sera humilier mon hôte ; accepter, ce sera en quelque sorte autoriser ces horribles excès, auxquels se livrent les

hommes du Nord, une fois qu'ils ont goûté à la terrible liqueur.

Mon parti est vite pris ; je tends ma tasse, et j'y laisse couler quelques gouttes d'alcool. De cette façon je n'humilie personne, et du même coup, je donne une bonne leçon de modération. Thomas et mon domestique s'en versent plus généreusement. Nous avons alors soin de trinquer comme de bons Français ; puis mes hommes boivent d'un trait : c'est de règle absolue ici, paraît-il.

Cela fait, nous nous mettons à table, Breland, mon domestique et moi. Mme Breland, une sauvagesse pur sang, nous sert, et ses trois enfants nous regardent. Je présume, qu'ils ont déjà soupé. Nous commençons par l'appétissante langue de bœuf, et nous continuons par les délicates friandises. Pour moi, ma décision est bien prise : je toucherai à peine à tout cela. Mais mon hôte malin me prend par surprise, et tranches de gâteaux glacés, morceaux de tarte, petits gâteaux secs, beignets de toutes sortes : tout cela tombe dru dans mon assiette, et avec une rapidité telle, que je ne puis rien éviter. Je m'exécute, et j'admire ce bon Thomas, qui, malgré sa pauvreté, a su se procurer cette abondance du nouvel an. Mais je parierais fort qu'il ne lui reste plus un seul centin dans sa poche.

Après le repas, nous allons nous asseoir près du feu, un vrai feu des grandes solennités ; et pendant que la maîtresse mange avec ses trois enfants, nous engageons une conversation douce et intime. Je raconte mes premières impressions, en arrivant au pays, et je dis avec quelle bienveillance je fus accueilli, il y a 5 mois, dans le même logement où nous sommes maintenant réunis. A ce moment, Thomas s'émeut et il me dit avec cœur, qu'il n'oubliera jamais que je lui ai fait l'honneur de

descendre chez lui, et que je n'ai pas méprisé sa pauvreté. Oh! que voilà bien le métis avec sa touchante sensibilité et sa noble fierté!

Et dire que ce pauvre Thomas aurait pu être riche... Son père, qui a été durant de nombreuses années membre du parlement de Régina, ne possède guère moins de 250.000 fr. de fortune. Et ce père très bon n'a cessé d'aider grandement ses enfants. Mais Thomas est si bon, il est si franchement métis, qu'il n'a jamais voulu se conserver un centin. Il a pour toute fortune sa pauvre cabane et son *home-stead*, qu'il ne cultive pas, qu'il ne cultivera propablement jamais. Quelques patates (pommes de terre), quelques oignons, quelques choux de Siam lui suffisent. Quand la nécessité l'y oblige, il va travailler quelques jours, gagne vite son argent, et le voilà ensuite heureux pour un mois. Ah! si la prairie pouvait rester déserte, comme les métis vivraient heureux! Mais le désert se peuple, et la lutte pour la vie a commencé pour le pauvre peuple métis.

Telle fut ma première veillée de nouvel an dans la prairie. Je dois maintenant raconter comment nos métis passèrent entre eux la grande fête du lendemain. O muse! prête-moi ton puissant appui!

Les métis se souhaitent le nouvel an avec force démonstrations. Dès l'aurore du grand jour, les familles s'ébranlent : hommes, femmes, enfants, tous partent emportés dans des traîneaux. Chaudement habillés, couverts de fourrures de toutes sortes, les pieds et les jambes bien gardés par de chaudes couvertures, rien ne les arrête : ni les froids rigoureux, ni les épouvantables « poudreries ». Leur élan est irrésistible et supérieur à tout.

Ce sont les inférieurs qui s'ébranlent les premiers :

ils vont en bon ordre saluer les anciens, et ceux-ci ne manquent jamais de leur rendre leur visite. En s'abordant, les hommes se serrent la main et les femmes s'embrassent. Une femme, qui refuserait ce jour-là l'accolade à une autre femme, lui ferait un sanglant affront : une réparation solennelle deviendrait nécessaire. Ce jour-là les haines doivent tomber, c'est le jour du grand pardon. On verra le lendemain si l'on doit les reprendre.

Les politesses échangées, l'on se met à table avec ardeur. Le jour de l'an, dans chaque maison, le festin est en permanence; les tables sont continuellement couvertes d'aliments succulents, et de boissons séductrices. Le communisme le plus réel règne alors : le riche donne plus, le pauvre moins, tout en donnant pourtant, comme s'il était très riche. La quantité de choses que font dévorer ces festins, est incroyable. Si 50 familles vivent dans une même localité ; c'est en somme 50 bons repas que chaque individu devra faire. Et qui pourra nombrer tous les « filets » de whiskey, qui s'y boivent? Ce ne sera pas moi, assurément. Le riche se procure assez facilement l'énorme substance de ces festins. Le pauvre ne le peut sans recourir aux grands moyens. Il vendra sa dernière vache, sa charrue, son crible, n'importe quoi ; s'il le faut absolument, il hypothéquera ce bon poney, l'inséparable compagnon de ses courses. Et quand l'argent de la vente ou de l'hypothèque sera dans sa main, il ira l'échanger tout droit contre ces douces choses, qui font la joie du jour de l'an.

Oh ! qu'elle fut animée la solitude de Grande-Clairière le premier de l'an 1889 ! Le temps se mit de la partie : une splendide aurore éclaira les plus pressés; puis le soleil vint briller comme il sait briller ici. Le ciel

était diaphane. Thomas, mon hôte de la veille, vient le premier frapper à ma porte avec sa famille au complet. Je leur ouvre ma maison, et voilà que tous se précipitent à genoux devant moi. Cela me prend par surprise; jamais rien de pareil ne m'avait été demandé jusqu'alors. J'hésite une seconde, puis je bénis de tout cœur ces braves gens, qui se relèvent, remontent en voiture, et partent au grand trot vers l'occident. Je les vois longtemps sur la plaine; ils se dirigent maintenant vers la ferme du beau-frère Dauphinais. De tous côtés les visites et les festins sont commencés. Voilà déjà trois heures que cela dure; le moment de la messe est venu. Chose surprenante tous sont là. Déjà l'on peut remarquer, en y regardant bien, certains effets du whiskey. Pourtant la tenue est bonne, et tous saisissent parfaitement les souhaits de vertu, de paix et de bonheur que j'adresse au Ciel pour eux.

La messe est finie; on s'élance aussitôt dans toutes les directions. La fête reprend avec une animation plus grande encore; on ne compte plus les heures. On mange, on boit, on marche, on court. La nuit survient, une nuit superbe. La gaieté va progressant : on boit et on chante, on chante dans les maisons, on chante en voiture. Grande-Clairière, encore solitude profonde l'an dernier, à pareil jour, retentit maintenant de mille cris joyeux. Tard dans la nuit, le silence se rétablit peu à peu. Le lendemain au réveil, tout était mangé, tout était bu. La vie reprenait son cours habituel; rien n'était changé; les bourses seules étaient vides! Oh! comme l'homme est enfant à ses heures!

Mais enfin l'hiver des plaines du Nord-Ouest Canadien, qu'est-il en lui-même? Est-il sombre, tempêtueux, neigeux, boueux? Est-il terrible, épouvantablement rigou-

reux? Les gens peuvent-ils sortir librement? ou sont-ils obligés de se tenir constamment au coin du feu, et même de s'enfoncer dans de profonds et sombres souterrains? Enfin quand l'hiver finit, les hommes sont-ils encore en possession de leurs mains et de leurs pieds? leur peau ne forme-t-elle plus alors qu'une immense plaie d'engelures et de gerçures? et les rhumes n'y sont-ils pas longs et atroces?

Je me hâte de rassurer pleinement le lecteur : l'hiver du Nord-Ouest est très beau, très ensoleillé. On y sort autant qu'on le veut; les rhumes, si communs dans les pays humides de l'Europe, y sont à peu près inconnus. J'en dirai autant des engelures et des gerçures, qui ont leur cause bien plus dans la crudité de l'air que dans sa frigidité.

Notre hiver habituel commence dans la première quinzaine de novembre, pour finir dans la dernière de mars. La température s'abaisse par degré, depuis novembre jusque vers le commencement de février, pour se relever insensiblement jusqu'à la température du dégel, vers la mi-mars. Il va sans dire que ces deux progressions, la première descendante, la deuxième ascendante, ne procèdent pas suivant une régularité mathématique. Il peut faire moins froid certains jours de janvier, qu'il l'a fait certaines journées de novembre, et il peut faire plus froid certains jours de mars que certains autres de février. Ces inconstances des saisons sont de tous les climats; elles sont des exceptions, qui ne détruisent pas la règle. Il y a, d'autre part, les variations diurnes habituelles : c'est le matin, au lever du soleil, que la température est généralement le plus froide, et c'est vers une heure de l'après-midi, qu'elle l'est le moins. Elle s'abaisse ensuite graduellement de plus en plus, jusqu'au len-

demain matin. L'écart des températures diurnes extrêmes est de 20° centigrades en moyenne; et l'écart des températures de deux jours successifs est parfois énorme. Cela arrive surtout, quand, à une température calme et douce, succède une formidable bourrasque de neige. La bourrasque peut commencer vers midi avec une neige presque fondante; dès la nuit, la température aura pu descendre déjà à 20° à glace; et le lendemain à 40°, pour se relever insensiblement dès le surlendemain. Règle générale : les températures extrêmes ne tiennent pas; ce sont les températures moyennes qui ont le plus de chance de durer longtemps.

Dans tous nos mois d'hiver, la température peut monter jusqu'au dégel un instant, et elle peut descendre jusque — 30° et 40°, rarement plus bas. — La moyenne de froid se tient entre — 10° et 20° à glace. Ce qui distingue surtout notre hiver, c'est sa fixité; le sol reste gelé de novembre à mars. Le fermier peut tuer sans crainte le bœuf gras dès la mi-novembre : la viande restera gelée jusqu'en mars; et la fermière pourra ainsi faire son pot-au-feu de viande fraîche, chacun des jours de l'hiver. Aussi longtemps qu'il gèle, la viande gelée reste absolument fraîche. Je n'insisterai pas sur le bas prix des viandes ici : celle de dinde se vend couramment 50 centimes la livre, et celle de bœuf 20 centimes. Cela tient aux facilités incroyables que le pays offre au cultivateur-éleveur pour le développement des troupeaux. Je l'ai dit : la fixité est la caractéristique de nos hivers. Nous avons régulièrement de longues séries de jours parfaitement secs, calmes et magnifiquement ensoleillés; les brumes et les brouillards sont très rares, et les jours de tempête sont l'exception, à tel point, que la couche

des neiges accumulées, depuis novembre jusqu'en mars, n'atteint le plus souvent que 30 centimètres d'épaisseur. Il ne faut pas confondre non plus nos tempêtes avec les ouragans dévastateurs, qui trop souvent ravagent les régions plus méridionales des États-Unis. Nos tempêtes ne renversent rien, ni bâtiments, ni maisons. En été, elles se contentent de soulever le sable et de précipiter les averses; en hiver elles font tourbillonner la neige dans les espaces aériens, et impriment une agitation surprenante à la masse de celle qui est déjà tombée. Soit que ces tempêtes nous viennent en été, soit qu'elles nous viennent en hiver, leurs procédés restent invariablement les mêmes. On peut dire, qu'elles prennent à l'improviste. Toutefois l'observateur attentif peut les prévoir, quelques heures, quelquefois dix heures d'avance; mais l'homme distrait ne s'en aperçoit qu'au moment où elles commencent à donner. Elles ne viennent pas à la suite de journées sombres, mauvaises et froides : un temps calme, mou et radouci, les précède ordinairement. Et la tempête est d'autant plus certaine, que ce radoucissement est plus subit et plus considérable. Si l'on considère alors le ciel, il apparaîtra incomparablement pur à l'est, à l'ouest, au nord et au zénith. Mais en y regardant bien, on verra une brume légère et confuse, moins qu'un léger stratus, s'élever de la direction du sud-ouest. La nuée légère et diffuse s'élève insensiblement. Une heure ou deux plus tard, elle a envahi le zénith. Le ciel se trouve alors partagé en deux portions égales. Un immense voile grisâtre, paraissant encore très léger, couvre toute la portion sud-ouest, tandis que l'hémisphère nord-est se maintient encore absolument pur. Cependant à l'horizon sud-ouest la nuée paraît s'épaissir

de plus en plus; et bientôt, tout le ciel est couvert. A ce moment précis, la tempête peut commencer, comme aussi elle peut encore attendre quelques heures. Alors pendant que dans le ciel les nuages s'avancent du sud-ouest, en bas sur la terre, le vent commence à souffler du nord-est. On le voit, ces deux vents sont diamétralement opposés. A ce moment la température est douce, et le vent qui souffle est loin d'être violent. Quelques rares flocons de neige commencent à tomber, d'autres un peu plus serrés les suivent, pendant que le vent nord-est s'agite de plus en plus. Bientôt la tourmente arrive, la neige tombe abondamment, pendant que le vent nord-est hurlant, et criant, se déchaîne, imprimant à la neige qui tombe, comme à celle qui est déjà tombée, des tournoiements insensés, et cela d'une façon si intense, que tout horizon disparaît, et que parfois, l'on ne peut voir à dix pas devant soi. Le vent se déchaîne de plus en plus; il n'a pas encore la note puissante, cela viendra plus tard; pour le moment, sans admettre pourtant d'accalmies, il procède par saccades vives, impétueuses, rapides; c'est un *haha* perpétuel, assourdissant, se moquant de tous les obstacles, pénétrant partout, trouvant à merveille les moindres fissures des cloisons et des portes. La température, si douce au commencement, change à vue d'œil: le froid devient âcre et pénétrant. Enfin, après quelques heures de tourmente, quelque chose paraît changer, le vent paraît perdre de sa vigueur; on le voit se déplacer d'une façon sensible. Il était est-nord-est tout à l'heure; il tourne maintenant d'une façon visible vers le nord qu'il atteint pour le dépasser aussitôt. Le voilà maintenant nord-ouest; il s'arrête là. Tout ce vaste changement de

front a pris à peine quelques minutes, pendant lesquelles le temps a paru se calmer; mais ce n'était que quelques minutes de répit; et voilà que la tempête reprend plus violente que jamais. Le vent ne procède plus par saccades rapides comme tout à l'heure; il roule maintenant avec majesté; il n'aspire plus, il respire toujours; il se précipite en droite ligne; la neige ne tourbillonne plus; elle court à perte de vue droit devant elle, pour ne se reposer un peu que dans les vastes dépressions, derrière les buissons épais, et surtout au milieu des profondes forêts. Alors le vent, comme s'il se courrouçait de voir sa proie lui échapper, s'attaque à la forêt; il plie des arbres géants comme de simples roseaux, les secoue, les agite et les tord, sans même retarder sa course d'un instant. Il roule toujours emportant avec lui la neige qui tombe encore.

Voilà une journée que cela dure. La tempête s'est élevée un peu après le lever du soleil et maintenant la nuit est là. L'on voit alors le temps s'améliorer: la violence du vent diminue, la neige cesse de tomber, le voile gris de la nue n'a plus la même profondeur. Des heures se passent ainsi, la nuit est maintenant complète, la tempête diminue toujours, la neige n'est plus soulevée violemment, elle ne fait plus que courir rasant le sol, la nuée se raréfie de plus en plus. Quelques étoiles apparaissent au zénith du ciel, le firmament se découvre de plus en plus, tout autour; bientôt il apparaît dans son entier, avec sa magnificence, son azur et ses étoiles. Et pendant que tout est lumière et gloire là-haut, tout devient repos, en bas, sur la terre. Le vent a cessé de souffler, quelques effluves passent encore de temps en temps, mais de plus en plus rares, et de plus en

plus faibles. Survient un intervalle plus long ; on entend encore comme un soupir : c'est le dernier souffle de la tempête qui passe. Tout est bien fini ; la nature entière se plonge alors dans les douceurs du repos ; elle va dormir sa nuit : et demain, quand le soleil sera levé, il montrera, en pleine lumière, les vigoureuses traces de la tempête de la veille. La plaine apparaîtra, avec ses hauts et ses bas neigeux, comme une mer déchaînée, dont le froid aurait subitement fixé les vagues. Chaque broussaille, chaque bosquet se verra transformé en montagne de neige. Et de tous ces monticules, vivement travaillés par la tempête, mille éclats jailliront devant l'astre du jour. Le froid sera intense, le matin ; mais l'air sera si pur, le soleil si radieux, et la nature si paisible et si belle, que la froidure ne comptera pas. Un bon feu au foyer, et, si l'on sort, des habits chauds auront vite rétabli un agréable équilibre.

En lisant ces lignes, bien des lecteurs se seront demandé : Mais que font donc les gens pendant la « poudrerie » ? Je pourrais répondre : C'est bien simple ; ils la laissent passer. Pourtant la question présente des aspects si divers, qu'il est bon de nous y arrêter un peu.

Pour les gens qui sont chez eux, — et c'est le cas pour le plus grand nombre, — la chose est bien simple ; dès qu'ils voient la tempête commencer, ils n'ont plus qu'à courir aux travaux du dehors les plus pressants, qu'à se hâter de donner au bétail les soins essentiels, qu'à rapporter vite le plus de bois et d'eau possible. Cela fait, on ferme soigneusement les portes, et, tranquillement assis près d'un bon feu, l'on regarde en paix la tempête qui mugit dehors,

Quant aux gens en voyage, c'est différent. Si ces voyageurs sont encore dans quelque maison, au moment que la tempête s'élève, ils feront bien d'y rester. S'ils sont en route, mais à proximité des habitations, qu'ils se hâtent alors de gagner la plus prochaine maison, avant que tout chemin et tout horizon soient disparus. S'ils sont loin dans la prairie déserte, à 50 ou 100 kilomètres de toute habitation, ils sont alors en position plus critique. Pourtant, s'ils ont été prévoyants, et s'ils veulent continuer à être sages, leur position sera ennuyeuse sans doute, mais ni leur vie ni leur santé ne seront en danger. Ces voyageurs, au préalable, n'ont pas dû se hasarder si loin, sans s'être largement munis de couvertures et d'habits chauds. Des mitaines excellentes et impénétrables doivent couvrir leurs mains et l'avant-bras; des bas spéciaux doivent leur envelopper les pieds, les jambes et les genoux. Les couvertures, les manteaux et les mitaines seront en fourrures autant que possible ; le traîneau qui les porte sera résistant contre les obstacles de toute nature; les chevaux qui les conduissent seront robustes et endurants; les provisions de bouche pour hommes et bêtes ne devront pas manquer; surtout l'avoine pour les chevaux est de rigueur. Si ces pauvres bêtes étaient absolument affamées, à un moment donné, qui donc pourrait tirer le traîneau ?

Si la tempête surprend des voyageurs munis de la sorte, ils ne risquent rien, seraient-ils à 100 kilomètres de toute habitation ; mais à une condition ! c'est qu'ils n'essayent pas de marcher, quand même, dans la tempête ; car, n'ayant plus d'horizon, ils marcheraient au hasard et abîmeraient inutilement leurs chevaux.

Si quelque bosquet, quelque buisson s'offre à leur vue, ce sera parfait; ils n'ont qu'à gagner ce refuge, ils trouveront là un abri providentiel. Si l'immense plaine ne leur laisse pas même voir un buisson, qu'ils ne se désolent pas pour si peu, qu'ils s'arrêtent au premier pli de terrain, à un endroit, où la neige paraîtra le mieux s'accumuler: la neige elle-même procurera l'abri voulu. Les chevaux seront dételés; de bonnes couvertures leur seront liées sur le dos; s'il y a lieu, on leur donnera à manger; on les laissera eux-mêmes choisir leur place: ils sauront vite trouver la meilleure position à prendre, pour être le moins possible incommodés par le vent. Vous pouvez le croire, ils se garderont bien de se sauver, ou de tourner la face du côté de la tempête. Les bêtes ainsi soignées, les voyageurs s'occuperont ensuite d'eux-mêmes. Ils se feront un trou au plus profond de la neige; ils étendront sous eux une épaisse fourrure; s'établiront dessus, s'y étendront à leur aise, s'envelopperont bien le cou et la tête, et autant que cela sera nécessaire, ils ramèneront sur eux d'épaisses couvertures, que la neige elle-même viendra recouvrir encore. La tempête peut maintenant hurler un jour et une nuit, et plus longtemps encore, si, par extraordinaire, elle s'y décidait. Elle peut soulever la neige, tant qu'il lui plaira; elle peut l'amonceler en bancs formidables: plus il en viendra autour de nos voyageurs, plus ils se sentiront à l'abri. Rien ne les empêchera de manger; leurs provisions seront gelées dûr, c'est vrai; mais comme rien ne presse, ils prendront leur temps pour manger. Et qu'on ne croie pas que la neige fondra autour de nos hommes. Au milieu de la « poudrerie », elle ne songe pas à

fondre d'elle-même ; et ce n'est pas non plus le calorique interne de nos hommes qui s'en ira la liquéfier, à travers l'épaisseur de leurs chauds habits et de leurs couvertures impénétrables. Quand la tempête aura fini ses fureurs, nos voyageurs sortiront de leur abri singulier, ils secoueront leurs couvertures, feront manger leurs chevaux, se restaureront eux-mêmes. Ils attelleront ensuite leurs bêtes impatientes de partir, et guidés par un soleil radieux, ils s'en iront tout droit au but de leur voyage.

Mais le froid? dira-t-on. Le froid n'y fera rien. 30 degrés de froid ne sont rien pour le voyageur, quand ce froid est sec, et qu'on est habillé comme on sait le faire ici. Ce que je dis là, je l'affirme, après en avoir fait moi-même l'expérience. Il m'est arrivé souvent de visiter mes missions : je l'ai fait par tous les temps, et tous les mois de l'hiver. La course était de 60 kilomètres, quelquefois de 80, pour l'aller seulement. Une bonne partie du chemin devait se faire en pleine solitude : le froid était de 20 et 30 dégrés. Parfois un vent affreusement piquant me soufflait en pleine figure. J'avais froid, sans doute, mais jamais je n'ai éprouvé le moindre malaise dangereux. Ni mes pieds, ni mes mains ne gelaient ; j'étais loin de m'enrhumer. Je ne rapportais de ces voyages qu'un redoublement de santé et de vigueur, avec cette joie forte qu'on éprouve toujours, après s'être acquitté d'un devoir difficile.

Mais tout est-il parfait dans notre hiver? Non assurément : et je viens de dire un peu pourquoi. Deux choses seulement peuvent lui être reprochées : sa longueur et ses tempêtes rigoureuses. Toutefois, ces cinq mois d'hiver, l'homme laborieux et intelligent sait parfaite-

ment les employer; et quand ils sont passés, il lui reste même certaines choses qu'il n'a pu finir. Pour ce qui est de tempêtes, un peu de prévoyance les rend absolument inoffensives. Elles ont même un charme, c'est celui d'animer le long hiver, qui sans elles deviendrait monotone.

Mais à côté de ces deux inconvénients, que d'avantages! Un beau ciel, un soleil magnifique, un froid sec et vivifiant, jamais de pluie, jamais de boue, presque jamais de brume, salubrité parfaite; jamais de rhume, jamais d'engelures et de gerçures, les pieds et les mains des imprudents peuvent geler parfois, mais les engelures et les gerçures proprement dites sont, en somme, inconnues ici. Voilà, certes, de superbes avantages.

Pour ma part, je connais bien les hivers de l'Europe, je connais aussi ceux du Nord-Ouest Canadien. Eh bien, je ne crois pas me tromper, quand j'affirme que les derniers sont supérieurs aux premiers. En hiver la température ici est généralement un froid sec peu sensible; là-bas elle est presque constamment une humidité crue, qui fait grelotter. Quelle chose est la meilleure? Ici nous ne foulons jamais qu'une neige bien sèche et très friable; là-bas le piéton ne cesse de plonger dans une boue dégoûtante. Entre les deux hivers le choix est-il difficile?

CHAPITRE IV

L'œuvre de la colonisation

I. — Développement de Grande-Clairière

Nous voilà parvenus au printemps de l'année 1889. Une année s'est écoulée depuis mon départ de France. Qu'ai-je fait pendant ce temps ? Peu et beaucoup tout ensemble. J'ai osé entreprendre un voyage redoutable dans l'inconnu. Arrivé, ensuite, aux portes du désert, avant de m'y jeter, je me suis donné un mois pour bien mûrir mes idées. J'ai vu le riche district de la Rivière-Rouge, tout peuplé de Canadiens français ; j'ai aussi entendu parler de l'ouest de la province, où les nôtres ne se trouvent qu'en nombre infime. Je n'ai pas hésité un instant, c'est vers ces avant-postes en danger, que je me suis précipité tête baissée.

Cette détermination surprend mes supérieurs ; ils me laissent cependant partir convaincus que quelques jours de vie réelle feront tomber ce qu'ils croient être mes illusions. La dure réalité me saisit en effet, mais elle ne me ramène pas. Un été et un automne se passent ainsi ; l'hiver arrive à son tour avec ses terreurs, plus de doute pour personne : je dois enfin m'avouer vaincu. Eh bien, non ! L'hiver passe à son tour, et je reste à ma place de bataille.

Un pas énorme est donc fait. Contre toute attente une position stratégique de premier ordre a été conquise, puis conservée. Lorsque tout me manquait, j'ai pu résister, presque seul, tout un été, un automne et un hiver. Je puis maintenant considérer l'avenir avec confiance. Au reste, je puis déjà constater quelques succès : un groupe de douze familles s'est déjà formé près de moi. Et maintenant, je me prépare à recevoir ceux qui accourent déjà à nous de France et de Belgique.

Mon espérance est grande, sans doute ; toutefois je ne m'illusionne nullement. Je sens que je vais rencontrer des difficultés nouvelles, plus redoutables en quelque sorte que les premières. Jusqu'ici j'ai eu affaire à des réalités simplement matérielles; désormais je devrai compter avec les hommes. Et quels hommes? des hommes venus de partout, bons et mauvais, croyants et incroyants, presque toujours égoïstes, et souvent ingrats; des hommes qui reconnaîtront les services rendus par l'injure et la calomnie. Quel effort de courage et de dévoûment ne devrai-je pas faire pour supporter tout cela, et pour faire le bien quand même?

Ma devise sera : « Tout en vue de Dieu ; rien en vue des hommes. » Cette pensée sera mon soutien au plus fort de la lutte. L'ingratitude aura beau me montrer sa face hideuse ; elle ne pourra pas me décourager : mes espérances seront trop haut ; elle ne pourra pas les atteindre!

Quant aux difficultés matérielles, elles ne doivent pas disparaître ; loin de là : elles vont aller s'aggravant au contraire. Je vais me voir au milieu d'un mouvement perpétuel de nouveaux colons, affluant sans cesse. Et ces colons, il me faudra les recevoir, les entendre, les lo-

ger, les nourrir des jours, des semaines, quelquefois des mois; il me faudra les conduire un peu partout, et souvent fort loin, à la reconnaissance des bonnes terres à prendre ou à acheter. Je serai obligé de répéter ces courses fatigantes presque tous les jours, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Si encore j'étais conduit; mais non; dans les commencements surtout, ce sera toujours à pied que je ferais ces courses. Mes ressources étant limitées, je ne puis acheter chevaux et voiture à plaisir. Mais au moins, quand je serai chez moi, peut-être pourrais-je me reposer de ces fatigues accablantes. Eh bien, non; du matin au soir ma pauvre maison ne cessera d'être envahie par des masses de colons, qui viendront me demander mes avis, mes conseils, mon concours effectif, pour le règlement de leurs affaires, pour la prise de possession de leur terre, pour leurs marchés, leurs rapports avec les différentes administrations du pays. Si pour tous ces règlements, il me faut aller à Brandon ou à Winnipeg pour eux, je le ferai, je le ferai même souvent. Ces voyages, je les ferai en chemin de fer, sans doute; mais je n'en serai pas moins obligé de faire à pied ou en voiture 32 km. pour atteindre la plus prochaine station; et Brandon n'en est pas moins à 110 km. d'ici et Winnipeg à 300. Et quand je serai de retour chez moi, loin d'y trouver un peu de repos, je trouverai au contraire une surcharge de travaux Et au milieu de tout cela, au bout de tout cela, que trouverai-je encore? Quelquefois de la reconnaissance; mais souvent l'ingratitude, sous son côté le plus hideux. Ceux pour qui je me serai le plus sacrifié pour les nourrir, les loger, les bien diriger, me représenteront comme un être cruel, sans entrailles, un exploiteur, un trafiquant de

chair humaine ! Oui, le mot a été dit ! Si mes œuvres n'avaient fini par parler plus haut, et si je n'avais eu à mon service une logique vigoureuse, des misérables, après tous mes sacrifices pour eux, m'auraient enseveli dans l'opprobre ! Oh ! que l'humanité est laide parfois ! Faites du bien, surtout faites le grand, soyez héros ; et vous êtes sûr d'être traîné dans la boue. Les choses que j'ai vues dans le commencement, et que, Dieu merci, j'ai bien écrasées ! je les vois encore, plus ou moins, maintenant. Elles ne m'ont jamais arrêté ; elles ne m'arrêteront jamais. Non pas que je sois fou ; mais parce que je sens combien il est doux, combien il est divin, de travailler pour Dieu, l'Eglise et la Patrie.

Cela dit, entrons maintenant dans les détails de l'œuvre qui va commencer.

On ne l'a pas oublié : au sortir de l'hiver 1888-89, 12 familles, soit 50 âmes, se trouvaient groupées autour de ma cabane. Parmi ces 12 familles, deux, la famille Barbot et la famille Thiévin, viennent de la Loire-Inférieure (France) ; les 10 autres sont des familles de métis français. Voilà tous mes ouvriers de la première heure, ceux avec lesquels j'ai passé les angoisses du premier été et celles du premier hiver.

Dès avril suivant, de nouvelles recrues nous arrivent : c'est le Luxembourg belge qui commence son entrée en ligne. Cette vaillante province nous fournira, dans la suite, beaucoup de monde : pour le moment elle nous donne, du premier coup, trois ou quatre familles, dont voici encore les noms : la famille Delaite, la famille Stringer et la famille Copet. Tout ce monde nous vient du village de Redu. Les mois suivants nous amènent d'autres colons, venus de toutes les parties de la France : Ardèche, Loire, Haute-Loire,

Vaucluse, Savoie, Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Oise, Saône-et-Loire, Alsace. Dès lors, le mouvement est tel, que parfois 15 individus à la fois logent et pensionnent chez moi, et que, dès la Pentecôte, 60 adultes peuvent déjà assister à nos offices du dimanche. Plusieurs de ces colons sont des jeunes gens qui ont une culture intellectuelle assez avancée, peut-être même trop avancée pour qu'ils puissent se faire facilement à leur nouveau genre de vie. Quelques Canadiens français, qui viennent s'adjoindre à nous, fournissent un élément de plus à la nouvelle paroisse. En un mot, l'immigration a si bien été, ces premiers mois, que dès le 29 juillet je pouvais adresser au consul de France un rapport très avantageux de l'activité nationale ici. En trois mois notre population avait plus que doublé : elle comptait dès lors 43 feux et près de 150 âmes : Français, Belges, métis et Canadiens français. L'établissement de tant de monde ne se fit pas sans de grandes difficultés. Toutefois, je ne décrirai pas ici tout ce que cela me coûta de courses, de démarches, de règlements et de peines.

L'activité corporelle n'arrêtait pas en moi l'essor intellectuel. Entre temps, j'allai prendre part au premier concile provincial de Saint-Boniface. Là se réunirent tous les évêques du Grand Nord-Ouest Canadien, et jusqu'à des missionnaires descendus des régions extrêmes de l'océan Glacial. Ces pauvres prêtres, séparés depuis des années de la civilisation, étaient tout surpris de se retrouver dans son sein. Pour moi, je passai de douces heures, à les entendre raconter l'étonnante série de leurs privations, et les merveilles étranges des pays glacés qu'ils évangélisaient. D'autre part, ce premier concile de la province ecclésiastique montre avec évidence

combien tout est encore nouveau dans ce pays. Disons-le aussi, à la gloire de la France, tous ces évêques étaient Français, sauf celui de Saint-Boniface, qui était Canadien-français, et le grand nombre de ces missionnaires venaient aussi de France!

Je viens de retrouver parmi mes notes de ce temps, le plan d'un projet humanitaire, qui n'a pu se réaliser alors, et que j'avais oublié depuis. Il s'agissait de former une société de colonisation, dans le but d'assurer de l'ouvrage aux colons, qui nous arrivaient sans ressources. L'idée était excellente, je crois; mais les capitaux ne purent être trouvés, et la chose en resta là. A vrai dire, ce fut pour moi une grave inquiétude de moins.

Je formai alors le dessein de faire un voyage en France, dans le but d'y activer encore davantage le mouvement émigrateur. Avant d'entreprendre ce voyage, je voulus, avec raison, me procurer une connaissance plus complète de tout notre Nord-Ouest. Je visiterai en conséquence tout le pays depuis Winnipeg et la Rivière-Rouge à l'est, jusqu'aux Montagnes Rocheuses à l'ouest. Je traversai ainsi, de part en part, dans le sens de sa largeur, toute la région des plaines centrales. Je parcourus d'un bout à l'autre, les trois principales provinces du Nord-Ouest : le Manitoba à l'est, l'Assiniboia au centre, et l'Alberta à l'ouest, ne m'arrêtant dans ma course vers l'ouest qu'au centre même des Montagnes Rocheuses. Il ne faut pas moins de deux jours et deux nuits en train rapide, pour traverser, dans sa largeur seulement, cette immense plaine des prairies, qui comprend 1.300 kilomètres d'étendue dans son sens le plus étroit.

Je vis, en passant, la ville de Régina, la capitale de l'Assiniboia, et en même temps la capitale générale

de tous les territoires situés, à l'ouest du Manitoba, jusqu'aux Rocheuses. Cette ville a été fondée en 1883, en pleine solitude; elle compte dès maintenant 3.000 habitants environ. Dans ses parages, la plaine est d'une rectitude désolante, et le sol est absolument d'une argile très forte. C'est là aussi que la prairie commence à se montrer pour ainsi dire sans arbres. A partir de Régina jusqu'aux Montagnes Rocheuses, je ne pourrai plus découvrir une seule forêt d'un demi-hectomètre carré. 75 kilomètres à l'ouest de Régina, nous contemplons la station importante de Moose-Jaw. Cette nouvelle ville est bâtie sur les premières pentes orientales du long coteau du Missouri. La Compagnie de chemin de fer du Canadien-Pacifique aurait voulu faire de cette station la capitale du Nord-Ouest. Le gouvernement lui préféra l'emplacement de Régina. Il y eut brouille à ce sujet. La puissante Compagnie, n'ayant pas réussi dans ses prétentions, se vengea, en ne construisant qu'une bicoque de station à Régina et en élevant ses vastes entrepôts et ses ateliers à Moose-Jaw. Voilà certes qui est bien américain! Swift-Current, est une autre station importante, à 175 kilomètres à l'ouest de Moos-Jaw. Entre ces deux localités, le long coteau du Missouri développe à son aise les mille et mille sinuosités de son plateau, qui offre du reste une apparence pas mal aride. Puis c'est Médecine Hat, que nous voyons 300 km. plus à l'ouest. Là nous traversons la rivière Saskatchewan sud, profondément encaissée; nous aimons voir l'eau couler avec fracas au milieu de son lit empierré : c'est la première fois que nous avons un tel spectacle depuis plus de 24 heures que nous voyageons. Sur tout le parcours à Swift-Current, toutes les coulées que nous avons ren-

contrées étaient complètement desséchées. Médecine Hat se trouve presque au centre du principal district à charbon minéral de tout le Nord-Ouest; il y en a là des réserves pour des siècles. La ville est agréablement bâtie en amphithéâtre sur la rive sud de la rivière, et les environs ne paraissent pas peu pittoresques. La Compagnie du chemin de fer a organisé en cet endroit de grands jardins publics, qu'elle fait entretenir à grands frais, afin de procurer, sans doute, aux voyageurs l'illusion de l'abondance. En eux-mêmes tous ces sols peuvent être fertiles, malheureusement plus on va vers l'ouest plus le ciel devient inclément, la pluie y est bien trop rare pour que la culture y soit avantageuse.

Nous continuons notre route; et 100 km. plus à l'ouest, nous parvenons à l'endroit où s'élève Calgary, la ville la plus populeuse après Winnipeg, non seulement de l'Alberta mais encore de tous les territoires : elle compte plus de 4.000 habitants; elle est la capitale du pays des ranches. C'est dans ces parages, et loin tout autour, que paissent en liberté, toute l'année, hiver comme été, les immenses troupeaux des grands éleveurs. Ces troupeaux de chevaux, de bœufs ou de moutons répandus un peu partout comptent des milliers et des milliers de têtes. Toutes ces bêtes naissent et vivent dans la prairie; elles mourront avant d'avoir vu une écurie; elles vivent à peu près à l'état sauvage, toutes portent la marque spéciale de leur maître, et comme les propriétaires d'immenses troupeaux sont nombreux ici, ils ont chacun leur marque spéciale, enregistrée par devant le gouvernement. Le bétail passe l'hiver en pleine prairie, pour deux raisons. D'abord il serait impossible de faire des étables assez vastes pour contenir jusque 30.000 et 50.000 têtes de bétail, et il ne serait pas moins diffi-

cile de trouver la nourriture nécessaire à tant de bouches. Mais, dira-t-on, ces troupeaux doivent bien souffrir en hiver? C'est une erreur. La plaine à Calgary, non loin du pied des Montagnes Rocheuses, jouit d'un climat relativement doux en hiver; il n'y pleut jamais dans la froide saison, et le peu de neige, qui y tombe, ne couvre qu'imparfaitement la prairie; et encore finit-elle par fondre assez vite sous l'action du soleil; d'autre part, le climat est parfaitement sec. Or ce sont les pluies, les neiges qui tombent fondantes et les brumes qui rendent le froid sensible et insupportable. Voilà pourquoi dans les campagnes si tempérées de l'Europe occidentale, mais où il pleut si souvent et où l'air est presque constamment humide, le bétail ne pourrait pas hiverner dehors; tandis que la chose va de soi, sous le ciel toujours sec de Calgary. Ne croyez pas que l'herbe y pousse dans une abondance extraordinaire. Comment cela pourrait-il se faire, puisque le ciel est si sec? A vrai dire, les hauts foins n'existent pas dans ces parages, il n'y pousse qu'une herbe qui suffira longtemps encore, si non toujours, pour nourrir et engraisser d'innombrables troupeaux.

Mais que fait-on de ces troupeaux? Quand l'occasion est bonne, on les fait passer aux ports d'Europe, principalement ceux d'Angleterre, pour servir à la consommation de ses grandes villes.

De Calgary l'œil découvre facilement la chaîne grandiose des Montagnes Rocheuses; sur les hauts sommets, les neiges éternelles brillent avec éclat; mais la teinte bleu sombre de la base annonce de loin l'empire des forêts. C'est avec une émotion bien naturelle, que je me vois avancer vers ces montagnes, leur masse se dresse de plus en plus devant moi comme une barrière

impénétrable. Entre la plaine et ces montagnes, il n'y a pas de collines intermédiaires. C'est tout d'un coup que les roches géantes se dressent au-dessus de la plaine. Nous passons les premières Montagnes et nous voilà maintenant bien engagés dans un étroit et profond défilé, au fond duquel mugit un torrent furieux qui roule ses eaux écumantes avec d'énormes quartiers de roches. A droite et à gauche de nous se dressent à pic des montagnes, dont les sommets neigeux paraissent atteindre le ciel. Leur base est couverte de sombres forêts mêlées à des débris énormes de roches; la forêt grimpe aussi haut qu'elle peut le faire; elle ne s'arrête qu'aux deux tiers de la montagne, quand le rocher devient tellement compact et à pic, qu'elle n'y peut plus s'y nourrir. Ces montagnes sont de formation calcaire. La pierre y est partout d'un blanc gris magnifique. Sans doute des trésors minéraux innombrables sont là enfouis pêle-mêle. Qui n'a entendu parler du sable aurifère du Yukon? Qui ne sait qu'on y ramasse l'or à pelletées? Eh bien, cet or sort du flanc de ces montagnes, à quelques 100 milles, au nord. Les fameux « placers » de la Californie provenaient eux aussi des Montagnes-Rocheuses. Le charbon minéral abonde à son tour dans ce massif, et les forêts y sont souvent incomparables. Un brillant avenir d'industrie attend les générations futures dans ces parages. On peut le croire, les habitants de la Colombie Britannique sont fiers de leur patrimoine. Cependant notre train avance toujours plus avant dans le massif. Voilà déjà deux heures que nous jouissons d'un spectacle varié et grandiose, tout à la fois. Nous arrivons à Banff. Mon itinéraire ne me permet pas de pousser plus loin. Je m'arrête là, et bien à regret je laisse partir mon train pour Stéphen et Glacier-House, puis pour Vancouver et l'océan Pacifique.

Banff est une place de bains très vantée; on y trouve des eaux thermo-sulfureuses fortement recommandées, pour de certaines maladies. La ville n'est pas bâtie dans un étroit défilé; elle occupe comme un vaste amphithéâtre, limité de tous côtés par une haute ceinture de cimes formidables. Si le voyageur se cantonne dans un hôtel, il verra peu de chose de l'admirable paysage qui l'environne; mais pour peu qu'il escalade les montagnes, il sera amplement dédommagé de la peine qu'il se sera donnée. Le gouvernement a trouvé ce site si avantageux, qu'il se l'est réservé; il a voulu en faire un immense parc national.

Je ne connaissais personne à Banff, et je me demandais, quelque peu ennuyé, comment, au milieu de gens de langue anglaise, je pourrais utilement passer ma journée; quand un heureux hasard voulut, qu'à la station voisine, un missionnaire canadien français montât dans mon wagon. Nous eûmes vite fait connaissance. Ce missionnaire allait visiter sa mission de Banff; il m'emmena avec lui. Nous reçûmes dans une bonne famille de Canadiens français une hospitalité d'autant plus délicieuse, qu'elle était pour moi absolument inespérée. Notre hôte voulut lui-même nous conduire en voiture à la station des bains; une superbe route y aboutit après mille circuits, qui permettent au regard de plonger jusqu'au fond dans ces paysages aussi variés que grandioses. Pendant que le missionnaire visitait ses malades à la maison des bains, je voulus monter à pied, jusqu'à un endroit où tout sentier cessait, et où des flancs de la montagne sortait une source d'eau fumante. Je portai de cette eau à ma bouche et elle me parut chaude à 40 ou 50° et très chargée de soufre. Un voyageur était là qui regardait couler la source.

A ce moment, il m'adresse la parole dans un français très pûr. Chose étrange! cet homme que je rencontrais là, tout seul, presque au sommet des Rocheuses, était un rédacteur du *Journal de Bruxelles!*

Le lendemain, le missionnaire et moi, nous reprenions la route de l'orient, tandis que notre Bruxellois prenait à l'ouest la direction de l'océan Pacifique. Mon retour fut des plus heureux; je contemplai, de la plaine, longtemps encore, ces belles montagnes, que je venais de quitter peut-être pour toujours! Arrivés à Calgary, nous descendîmes de train. Là se trouve un centre de missions considérable, avec 4 ou 5 missionnaires oblats pour les desservir. Mon introduction auprès des vénérables pères fut des plus faciles; mon compagnon était lui-même attaché à cette maison. Le supérieur, le Révérend Père Leduc, un Français, lui aussi fut charmant pour moi. Il voulut me faire voir les environs de Calgary. Nous nous dirigeâmes à quelques milles au sud jusque sur les rives encaissées de la rivière du Bow; c'est là que le Révérend Père faisait prendre un superbe grès gris vert, destiné à la construction d'un magnifique hôpital. Je vis autour de Calgary de beaux chaumes d'avoine; pourtant, je ne crois pas que le cultivateur pourra jamais faire de brillantes affaires dans ces parages; le sol y est bon sans doute, mais la pluie y est généralement trop rare. Les hautes montagnes qui se dressent à l'ouest arrêtent les nimbus humides qui s'élèvent de l'océan Pacifique. Tout tombe sur le versant occidental des montagnes, et quand le vent, après avoir surmonté l'obstacle, passe enfin sur les vastes plaines de l'est, il n'a plus d'humidité. Le lendemain, je reprends vers l'est mon essor interrompu de la veille. A Médecine Hat, le bon curé de Régina monte dans le train. Il me raconte

qu'il est venu travailler à sa chapelle succursale de Médecine Hat, après y avoir réuni son monde, et lui avoir donné la messe avec l'instruction religieuse. Il rentre maintenant à sa résidence de Régina. Tout cela est bien simple, dira le lecteur, je le veux bien ; mais que penser de ces 480 kilomètres qui séparent Régina de Médecine Hat!! Pour une binaison, en voilà une, ce me semble, qui peut compter! Heureusement que des trains rapides relient les deux villes. Pour ma part, je rencontrai dans ce prêtre un agréable compagnon de route, et un parfait connaisseur de cette plaine, qu'il parcourait pour la centième fois ; ses judicieuses observations qui se succédaient sur toute la ligne me firent trouver courts nos 480 kilomètres. Arrivé à Régina, le bon curé voulait m'amener chez lui ; mais pour le coup, mon temps était pris : j'étais attendu à ma propre station, par le train qui m'emmenait ; je dus donc refuser. Nous échangeâmes une chaude poignée de mains. Hélas! nous ne devions plus nous revoir sur terre. Ce vaillant prêtre, vaincu par la fatigue, périt l'année suivante au milieu des neiges, à 50 kilomètres de toute habitation. Il mourait comme les braves au champ d'honneur et victime du devoir! On put suivre ses traces traînantes, et quand il fut retrouvé, il venait d'expirer, son corps était encore tiède !

Comme conclusion de ce voyage mémorable, je me contenterai de dire que la plaine du Nord-Ouest se partage, au point de vue de la fertilité, en deux zones bien distinctes. La première zone à l'est, qui s'étend de la Rivière-Rouge, jusqu'à Régina, est généralement fertile, et il s'y rencontre à peu près partout du bois en assez grande abondance. La deuxième zone à l'ouest, qui va de Régina jusqu'au pied des Rocheuses, ne peut donner

de récoltes régulières. Les populations pourront devenir très denses à l'est; elles resteront nécessairement assez clair-semées à l'ouest. Ici il n'y aura guère que l'élevage en grand qui pourra réussir. A l'est, au contraire, la petite et la grande culture, soit seules, soit combinées avec l'élevage, et l'industrie laitière ne peuvent manquer de devenir de plus en plus très prospères.

Mon voyage aux Rocheuses s'était affectué dans le courant de septemdre 1889. Un mois et demi plus tard, je partais pour l'Europe. Mon dessein était d'y travailler dans l'intérêt de l'immigration au Nord-Ouest Canadien.

Pour l'aller, mon itinéraire fut Winnipeg, Montréal, New-York, Le Havre, Paris. Tandis que mon retour devait se faire par Paris, Londres, Liverpool, Halifax (Canada), Montréal, Winnipeg.

En France, je visitai successivement Paris, la Lorraine, la Bourgogne, la Loire, l'Ardèche et l'Alsace. Je multipliai mes courses, mes lettres et mes renseignements. Le succès répondit assez bien à mes efforts. Le printemps suivant 80 émigrants tant Français que Belges s'embarquaient avec moi à Liverpool. Partis de cette dernière ville le 23 mars, nous débarquions à Halifax, le 4 avril, après une traversée violente. Le 6 au matin nous étions à Montréal, et le 9 à Winnipeg. Je laissai dans cette dernière ville la moitié de mon monde, qui de là devait se rendre à diverses destinations. Avec l'autre moitié je pris le chemin de Grande-Clairière, où nous arrivâmes tous sains et saufs, mais un peu fatigués, dans la journée du 10 avril 1890.

Ce jour-là, le temps était très beau, il y faisait bien chaud, et un vent du sud soufflait avec ardeur. Il n'y avait plus de neige nulle part ici, tandis que nous en avions encore vu des masses entre Montréal et Winni-

peg. A Grande-Clairière même, les semailles étaient en pleines activité. Nos nouveaux émigrants, qui voyaient la prairie du Nord-Ouest de près, pour la première fois, me parurent très satisfaits de cette première connaissance avec le pays.

Mais quarante personnes tombant tout d'un coup au milieu d'une colonie naissante, ce n'est pas une mince affaire. Il n'est pas facile de loger autant de monde dans les quelques maisons primitives d'une localité qui commence. Je m'en tirai de mon mieux; 20 colons furent logés sous mon toit, les autres se distribuèrent dans les quelques maisons du voisinage. Mais partout, chez moi, comme ailleurs, nous nous sentions terriblement à l'étroit. Il n'y avait pas de temps à perdre, l'établissement rapide de tout ce monde s'imposait.

J'étais encore très faible des suites du mal de mer. Pendant les 10 jours de traversée, j'avais mangé juste assez pour ne pas mourir de faim, tant mon estomac se trouvait incapable de presque rien digérer. — Disons-le en passant, pour ceux qui n'ont pas encore été de la partie, le mal de mer est tout simplement une énorme indisposition de l'estomac rendu plus ou moins incapable de rien digérer.

Malgré ma grande faiblesse, je me mets en campagne, le jour même de mon arrivée. Je m'entends avec un voiturier, et dès le lendemain, les chefs de famille immigrants montent avec moi, dans une de ces grosses voitures de transport, qu'on appelle ici « wagons ».

Nous voilà en route dans la direction du sud-ouest; demain je compte faire une autre excursion du côté du nord-ouest; de cette sorte mes gens ayant vu la terre à prendre de tous les côtés auront plus de facilité pour faire leur choix.

Ce premier jour, nous trouvons le temps bien changé, depuis la veille le vent sud a cessé de souffler, et le vent nord-ouest l'a remplacé ; le ciel est sombre, presque sinistre : tout cela n'est pas de bon augure pour nos débutants. Nous voyageons pourtant toute la journée, nous traversons parfois de belles cultures; mais le temps qui se rembrunit de plus en plus, et certaines rafales de neige qui surviennent, paraissent déconcerter fortement mes compagnons. Pourtant nous avançons toujours. A un certain moment nous dépassons les derniers bosquets de Grande-Clairière ; de là notre regard a beau plonger vers l'ouest, il ne rencontre plus la moindre trace de forêt; c'est l'immense prairie bien nette qui commence là. En tout temps, pour un débutant qui n'a jamais vu que des plaines bornées, ce spectacle est terrifiant, comme l'est celui de la mer, auquel du reste il ressemble très fort. Si, avec cela, le temps est sinistre, comme c'est maintenant le cas, l'effet désolant est plus fort que tous les raisonnements. Mes pauvres colons me paraissent tout découragés : leur regard inquiet questionne tristement ce mystérieux horizon, dont ils ne peuvent découvrir le bout ; ils gardent un pénible silence.

Pour le moment, je juge bon de ne pas trop chercher à détourner leurs sombres pensées ; j'attends, pour le lendemain, une belle journée, et une agréable excursion pour dissiper facilement ces imaginations à la fois sombres et fausses; c'est alors que venant mes explications, elles pourront être bien comprises et produire tout leur effet.

Le retour fut donc morne et triste, et un peu de neige, qui venait de tomber, augmentait encore l'aspect lugubre du pays. Le soir quand les hommes eurent fait part aux femmes de leurs tristes impressions, j'entendis,

de ma chambre, dans la nuit, des sanglots étouffés. Je comprenais ces larmes, que faisait couler l'imagination surprise. Elles me rappelèrent bien des souvenirs : je revis dans ma pensée les angoisses de mon premier jour à Grande-Clairière, et celles de plusieurs autres dans la suite!

Le lendemain, nouvelle excursion du côté du nord, le temps est beau; les visages se dilatent, la terre et le ciel, qui paraissaient si laids la veille, prennent aujourd'hui des aspects enchanteurs. Mes immigrants revivent, ils voient et apprécient les bonnes terres que je leur montre; ils comprennent les explications que je leur donne à tout instant. Nous rentrons sur le soir, tous contents, ceux qui étaient restés à la maison sont vite au courant des nouvelles impressions; bientôt le contentement devient général.

Le moins à l'aise, c'était moi. J'avais à résoudre à ce moment un problème très difficile : il s'agissait de faire choisir les lots de façon à contenter également tout le monde. Cela, on le comprend, était souverainement délicat, étant donné l'égoïsme si naturel à la généralité des hommes; ils veulent toujours croire qu'on les néglige pour faire des préférences à leurs voisins. Je ne me rappelle plus trop comment je m'y pris en cette circonstance, toujours est-il que tout alla assez bien. Les lots ayant tous été choisis assez à l'amiable, tous se rendirent, sous bonne direction, aux agences compétentes, pour régler la grave affaire des contrats et des prises de possession officielle.

En même temps que tout cela s'arrangeait assez bien, je fis faire tous les marchés, qui pressaient absolument. En l'espace de quelques jours, tous ces colons furent munis de la grosse voiture, de la charrue, de la paire

de bœufs, de la vache nourricière, du mobilier et des ustensiles indispensables. Les matériaux bois et planches, pour la construction des premières cabanes, furent vite achetés et conduits sur place ; 8 ou 15 jours plus tard, tous nos nouveaux colons pouvaient se loger chez eux ; et Grande-Clairière comptait 10 nouvelles maisons de plus. Pour ma part, je n'essayerai pas de raconter toutes les inquiétudes, toutes les courses et les fatigues, que ces nouveaux établissements me valurent ; on les comprendra assez facilement, quand on songera que je dus prendre des moyens extrêmes, pour procéder très rapidement et très sûrement.

Le mouvement colonisateur continua le reste de l'été. Il ne se passa pas de *semaines, qui ne nous amenât* quelque nouveau colon ; et pour chacun, se renouvelaient pour moi les durs labeurs d'un premier établissement. Nous fîmes, en 1890, une admirable récolte : cela excita un enthousiasme général, dont l'écho se fit entendre en Europe. Cela nous valut de nouveaux essaims au printemps de l'année 1891. Et dès la fin de cette année, Grande-Clairière ne comptait pas moins de 400 âmes. C'était tout ce que le district, pour le moment du moins, pouvait utilement posséder.

La récolte de 1891 fut plus abondante encore que la précédente ; et le mouvement immigrateur s'en ressentit : à un moment donné, il se trouva à Grande-Clairière plus de 600 âmes, dont un certain nombre ne pouvait plus se procurer de terre, tout étant déjà pris. De toute nécessité, je dus songer à fonder des colonies nouvelles. Mais où pourrions-nous les établir avec avantage ? Voilà la question qui se présentait tout d'abord. Nous ne pouvions pas songer aux districts situés à l'est et au nord de Grande-Clairière, où toutes les

terres étaient déjà occupées. Il ne nous restait que l'ouest et encore un peu le sud. Dans cette dernière direction, nous fîmes prendre tout ce qui pouvait encore être pris en fait des lots vacants, car les Anglais depuis longtemps s'y étaient déjà portés. Les quelques Français et Belges, qui ont encore pu s'établir par là, se donneront la glorieuse mission, nous l'espérons, de jouer du coude, de ne reculer jamais, et d'avancer toujours. S'ils savent bien s'y prendre, ils pourront, avec le temps, donner la main à leurs voisins du sud, les Belges de Deloraine. Et alors trois ou quatre grandes paroisses catholiques françaises couvriront, comme autant de citadelles, toute la partie sud-ouest du Manitoba. Toutefois à tant de gens, le sud ne suffisait pas, il fallait un débouché plus vaste : ce débouché, nous le trouvions dans le vaste district situé à l'ouest de chez nous, entre Grande-Clairière et la Montagne de l'Orignal.

Cette région presque tout entière était encore déserte. Comme il n'était pas prudent d'aller s'y établir au hasard, nous dûmes commencer par y entreprendre de sérieuses reconnaissances.

Pour mon compte, j'avais déjà essayé, plusieurs fois, certaines pointes dans cette direction, mais chaque fois, comme terrifié à l'aspect de ces solitudes sans fin, je n'avais jamais osé m'y aventurer bien avant. Au printemps de 1891, il n'y avait plus de temps à perdre. Une vigoureuse reconnaissance dans l'ouest fut décidée. Trois hommes composèrent cette expédition : un métis, très fin connaisseur de la prairie, un brave paroissien qui avait demandé de venir avec nous, et enfin moi-même. Par prudence nous emportions des provisions de bouche pour 8 jours, une tente pour nous y reposer les nuits, quelques piquets, une hache et des allumettes.

Une grosse voiture-wagon porte tout cela, nous prenons place à côté des bagages, et nous partons au petit trot de deux mulets conducteurs. Le ciel est serein, le soleil radieux, l'air pur et agréable : tout annonce un bon voyage. Pendant une demi-heure, nous marchons au milieu des fermes de Grande-Clairière ; 12 kilomètres plus loin nous atteignons un dernier groupe de fermes d'Anglais. Nous avançons toujours ; les fermes deviennent de plus en plus rares : trois heures plus tard nous dépassons les dernières. 30 kilomètres nous séparent de Grande-Clairière et nous sommes dès lors en plaine prairie. Aussi loin que le regard peut plonger devant nous, nous ne voyons plus nulle part ni forêts, ni bosquets émerger au-dessus de la plaine, là-bas, bien loin à l'horizon, la terre nue va se confondre avec le ciel nu. Mais pourquoi la forêt n'est-elle pas là ? Serait-ce parce que la terre est stérile ? Au contraire elle est très fertile ; si la forêt fait défaut, la cause en est dans les feux de prairie. Ce sont eux qui ont tout détruit dans les siècles précédents, et ce sont eux encore, qui en réapparaissant à peu près tous les ans, empêchent la forêt de reprendre. Partout, en effet, se rencontrent dans la prairie de tendres pousses de tremble, qui voudraient si bien grandir ; mais le terrible feu est là, qui les guette. Si par hasard elles lui échappent une année, elles ne seront pas aussi heureuses plus tard. La racine ne sera pas détruite, elle se remettra à l'œuvre, multipliera ses rejetons ; mais ils périront eux aussi à leur tour.

Mais enfin, qui donc allume ces feux ? Un voyageur insouciant quelconque. Quand l'automne est venu dans ces contrées, la sécheresse y devient extrême, le foin de la prairie sèche partout debout, les torrents eux-

mêmes se dessèchent, et aucun chemin battu ne vient découper la plaine dans aucun sens. Dans ces conditions, le premier bout d'allumette enflammée, qui tombe sur le sol, allume un incendie, qui, au bout de quelques heures, s'étendra au long et au large; et si par malheur, le vent vient alors à s'élever violent, l'incendie se précipitera avec la rapidité d'un cheval au galop. J'ai vu de ces incendies s'étendre dans la plaine, aussi loin que portait le regard ; et, je puis le dire, je n'ai vu nulle part rien de comparable, c'est le grandiose terrible dans sa plus haute expression.

Voilà une bien longue digression. Mais le lecteur me le pardonnera facilement, je le crois; car elle lui explique une chose qui devait être un énigme pour lui : l'origine de nos prairies.

Disons-le ici, c'est par une belle journée de printemps que nous nous sommes mis en route; et déjà midi a sonné, quand nous laissons derrière nous les derniers vestiges humains, avec les derniers *homesteads*. Une heure plus tard, nous avons beau regarder par devant et par derrière, nous ne voyons plus ni hommes, ni maisons, ni animaux domestiques : nous sommes bien sortis de l'humanité. Et pour ma part cela me fait une impression étrange, indéfinissable : quelque chose de mystérieux, de divin me remplit l'âme. Mais nous avançons toujours. Nous marchons ainsi jusqu'au grand soir. Nous passons successivement trois coulées solitaires. Au moment de la fonte des neiges, l'eau paraît y avoir coulé violente; elle y est maintenant dormante par place, tandis qu'ailleurs un simple filet d'eau coule lentement dans un lit très étroit. Dans ces coulées croassent à leur aise des myriades de grenouilles, que jamais passant n'a dérangées dans leur doux rêves. Le

sol que nous foulons, un feu de prairie l'a visité l'automne passé ; il n'y reste plus un brin de vieille herbe. Cette dénudation absolue nous permet de bien distinguer les moindres accidents du sol. La terre n'est pas ici ce qu'elle est à Grande-Clairière : là-bas, le sol, ancien rivage, ancienne grève de la mer, étend au loin ses belles planches unies ; de distance en distance se dressent de petites chaînes de dunes, dont les pieds nourrissent de frais bosquets ; la terre, moitié sable, moité humus et sable, y est douce à fouler. Ici au contraire le sol est devenu massif et rude : il est moins uni ; la plaine s'y développe sans fin, en plis innombrables ; à chaque pas nous rencontrons des bas-fonds, en forme d'entonnoir, réservoirs d'eau dès la fonte des neiges jusqu'aux derniers jours de l'été. C'est là qu'allaient s'abreuver autrefois les troupeaux de buffalos, dont nous voyons en ce moment, un peu partout, les os épars blanchir la plaine. Ces bas-fonds, les uns encore tout pleins d'eau, offrent à l'œil l'aspect délicieux de jolies pièces d'eau, que la nature elle-même a formées. Des familles nombreuses de canards sauvages s'y mirent, sans qu'aucune frayeur ne vienne les troubler. Tout autour dans les airs, voltigent, innombrables, bécasses et bécassines ; tandis que d'autres, avec leurs longues jambes, et leur long bec, cherchent une nourriture facile, dans la vase du marais. De temps en temps, nous rencontrons des lièvres audacieux : tranquillement assis sur leurs deux pattes de derrière, ils paraissent jouir beaucoup à la vue de tout notre attirail. Et sur le sol, noirci par l'incendie, nous ne voyons rien, si ce n'est l'herbe printannière naissante, et sur le pourtour des bas-fonds, quelques saules nains et quelques jeunes pousses de tremble, qu'un prochain incendie doit refouler sans pitié, jusqu'à la racine.

Nous rencontrons aussi, à chaque pas, de mystérieux blocs erratiques; les uns presque blancs comme neige, sont de simples calcaires, mais le plus grand nombre sont de beaux granits, aux couleurs les plus diverses. Les blocs sont toujours disposés par groupes ; mais leurs places favorites sont les vallons des coulées, qui courent en cet endroit du nord au sud. Les blocs recouvrent littéralement le versant occidental des coulées, tandis qu'il ne s'en trouve pas, tout à côté, sur le versant oriental. D'où viennent ces blocs mystérieux, qui n'ont absolument rien de commun avec le sol qui les porte maintenant? Qui les a placés là? C'est le secret de l'océan qui couvrit autrefois ces régions.

Mais pendant que nous marchons, en admirant ces merveilles, le soleil commence à descendre sous l'horizon. Voici venir le crépuscule : il nous faut suspendre notre course. Nous nous arrêtons sur les bords d'une troisième coulée : un léger filet d'eau y coule sans bruit. Nous sommes alors à 50 kilomètres droit à l'ouest de Grande-Clairière, et déjà à 25 kilomètres dans la solitude absolue.

Nous dételons nos deux mulets, et de peur qu'ils ne nous abandonnent dans la nuit, nous enfonçons dans la terre de bons piquets, dont nous nous sommes prudemment munis, et, avec de longs câbles, nous y attachons nos deux bêtes : elles pourront ainsi pâturer à volonté toute la nuit.

Nous nous occupons ensuite de nous-mêmes. Quelques branches de saule desséchées sont là, jonchant la prairie. Nous allons les chercher. Avec elles, nous allumons un bon feu : nous allons chercher de l'eau bien claire à la coulée voisine, nous fixons une forte branche à côté du feu, nous l'inclinons un peu ; nous

fixons à un crochet de la branche une marmite remplie d'eau, et nous faisons en sorte que le feu puisse l'atteindre. Avec l'eau, bientôt en ébullition, nous faisons notre thé. Nous disposons devant nous nos provisions de bouche : pain, viande, beurre, gâteaux. Nous mangeons de tout cela, du meilleur appétit et buvons le thé à notre soif. Notre conducteur, entre-temps, a vite dressé et fixé la tente ; cela lui prend 5 minutes : c'est son métier. Il a fait autrefois les expéditions de chasse : il se rappelle encore d'avoir vu les grands buffalos. Dresser une tente et camper dans la prairie est pour lui non seulement une bagatelle, mais encore un plaisir : ça lui rappelle des beaux jours à jamais perdus !!

Pendant que nous contemplons ce bon métis, au teint fortement bronzé, aux cheveux longs, et d'un noir d'ébène, pendant que nous le voyons s'agiter en tout sens, par ici, consolidant un piquet, et par là, fixant solidement un cordage, la nuit vient, le ciel bleu se sème d'étoiles de plus en plus nombreuses, les ombres descendent toujours plus épaisses sur la prairie, qu'enveloppe dans son immensité un silence profond, qu'aucun bruit ne vient interrompre. Nous sommes profondément émus ; nos regards semblent questionner le désert et lui demander de nous expliquer ses secrets. Comment alors pourrions-nous ne pas penser à l'Auteur de toutes ces choses ? L'idée de sa puissance vient nous subjuguer. Séparés de la société des hommes qui s'agitent là-bas, seuls au milieu d'un silence absolu, il nous semble comme entendre la voix de Dieu, douce et puissante, à la fois, s'élever du fond du désert, et monter jusqu'à nous. Alors, nous nous jetons à deux genoux, et avec une vive émotion nous bénissons Dieu avec la création tout entière. « *Benedicite, omnia opera*

Domini, Domino... Bénissez le Seigneur toutes ensemble, vous ses créatures. »

Nous nous enfonçons ensuite tout habillés entre nos couvertures. Demain nous nous lèverons de bonne heure, pour reprendre le plus vite possible notre marche plus avant dans le désert. La Montagne-de-l'Orignal, terme de notre expédition est encore loin ; il s'en faut encore de 100 km. que nous l'ayons atteinte. Voilà pourquoi nous sommes si impatients de partir de bonne heure demain matin.

Nous nous endormons ensuite d'un profond sommeil. Quand nous nous réveillons, le jour commence à poindre : nos mulets sont toujours là pâturant autour de notre tente ; mais le ciel est gris sombre et déjà des gouttes de pluie commencent à tomber. Bientôt l'averse est générale : tout annonce un jour de pluie et peut-être plus encore. Nous tenons conseil : attendrons-nous sous la tente la fin de la pluie pour reprendre alors notre marche en avant? Ou bien profiterons-nous de la première accalmie pour opérer une prudente retraite? Nous prenons cette dernière détermination, et le soir du même jour, nous rentrons dans nos foyers, tout heureux de cette première connaissance avec la prairie. Au moment de rentrer chez nous, une formidable averse qui vient nous surprendre, nous couvre d'un véritable déluge ; mais ce n'est rien, arrivés chez nous, nous pourrons nous faire sécher. Nous ne suivîmes pas pour le retour la même direction que la veille ; nous prîmes sensiblement plus au sud ; nous gagnâmes, avec cela, de connaître la prairie sur une surface plus étendue.

Ce voyage s'était effectué fin mai 1891. Mais voulant reconnaître la prairie plus à fond et plus loin, dès juillet de la même année, j'entrepris une nouvelle

expédition, mais, cette fois, avec mon cheval et ma voiture. Un voisin voulut bien s'associer à moi pour la circonstance; et le soir du premier jour de marche, nous parvenions à la deuxième coulée. Nous espérions y trouver de l'eau, vain espoir; son lit était partout complètement desséché. La nuit est là, inutile de songer à chercher plus loin. Nous nous arrêtons donc, dételons et attachons à un piquet notre pauvre poney épuisé de fatigue. La paisible bête se met à pâturer de son mieux. Elle boirait bien volontiers, elle nous regarde, comme si elle voulait nous demander de l'eau; c'est en vain; il faudra qu'elle s'en passe ainsi que nous. Nous n'avons pas de tente; nous nous étendons sur le sol tout habillés, et nous ramenons sur nous quelques couvertures dont nous nous sommes munis. Des cousins s'acharnent à vouloir nous piquer, nous nous gardons de notre mieux, et, vaincus par la fatigue, nous finissons par nous endormir sous le ciel étoilé et en pleine prairie déserte. La fraîcheur de la nuit et la dureté de notre couche nous réveillent au point du jour. Nous faisons un léger repas; et nous nous hâtons de partir dans l'espoir de trouver de l'eau plus loin. Nous atteignons bientôt la troisième coulée, que déjà plus haut nous avons fait connaître au lecteur; mais elle aussi est à sec. Nous la laissons, pour continuer vivement notre course en avant, et, vers midi, nous arrivons sur les bords d'une quatrième coulée fortement encaissée, et où nous trouvons de l'eau en abondance. Avec les siècles, cette coulée s'est formé une sorte de vallée d'érosion, qui rompt agréablement l'uniformité de la plaine. On y voit quelques trembles réfugiés dans certains méandres de la rive, et un peu partout se confondent avec l'herbe

de jeunes pousses de tremble, qui seraient des arbres, si d'impitoyables feux de prairie ne venaient pas périodiquement les ravager. Le sol que nous foulons aux pieds, paraît profond et fertile ; l'herbe grasse qui y pousse partout haute et serrée, en est la preuve évidente. Tout ce que je vois me ravit, et, d'avance, je contemple le bonheur de la colonie qui viendra s'établir sur ces rivages bénis! Viennent maintenant des colons, nous pourrons les établir par centaines, et par milliers sur cet heureux sol. Ils pourront y retourner de longs sillons à l'infini, et y élever sans peine de nombreux troupeaux.

Mais pour le moment sur cette plaine, qui se déroule sous nos yeux, nous ne voyons aucun être humain, nous n'apercevons ni cabane, ni même aucune tente de berger. Pourtant des myriades d'oiseaux voltigent au-dessus des pièces d'eau naturelle, tandis que d'autres sautillent sur le sol et au milieu de l'herbe, cherchant leur nourriture en chantant.

Pendant que nous prenons notre léger repas, assis sur la pente du torrent, nous apercevons vers le sud d'élégants chevreuils, qui viennent se désaltérer dans l'eau claire du lac. Plus loin encore, vers le nord, nous apercevons une bande de chevaux sauvages paturant tranquillement ; mais, au moment où nous nous levons pour mieux les regarder, nous les voyons s'emporter dans une fuite rapide, et bientôt disparaître à l'horizon. A vrai dire, c'était là des chevaux à demi sauvages. Le cheval sauvage proprement dit n'existe pas en Amérique. Les premiers chevaux, qu'on y a vus, y ont été introduits par les Espagnols. Toutefois, il arrive de temps à autre que des chevaux s'échappent dans la prairie. Ils ont vite fini par s'y acclima-

ter pleinement, ils préfèrent de beaucoup la liberté des champs avec ses duretés, à l'esclavage de l'écurie avec ses copieux picotins. Plus tard, d'autres chevaux, aventuriers eux aussi, viennent rejoindre les premiers, la bande s'augmente encore des poulains qui naissent un peu tous les ans, et à la longue, la bande qui avait commencé par quelques sujets, finit par compter quelques centaines de têtes. Je ne pourrais l'affirmer, mais il est bien possible que certains « ranches » de l'ouest ont commencé de la sorte.

La bande dont je viens de parler n'eut pas ces glorieuses destinées, elle fut vite signalée. Deux intrépides coureurs du désert se mirent à sa recherche, ils partirent emmenant avec eux des chevaux rapides. Quand la bande, qu'ils cherchaient, eut été aperçue, un des cavaliers s'arrêta sur le champ, tandis que l'autre se dirigeait droit sur la bande. A cette vue, celle-ci prend la fuite, le cavalier la poursuit tout d'abord à distance, mettant à profit tous les trucs possibles, pour la mettre hors d'haleine. Enfin quand le moment propice est arrivé, il pique vigoureusement sur les bêtes épuisées, les rejoint, galoppe avec elles quelque temps, et s'applique maintenant à calmer leur folle frayeur. Bientôt la course se calme, la bande s'arrête, fait connaissance avec le nouveau venu, pendant que le deuxième cavalier arrive, tranquillement à son tour. On laisse alors tous les chevaux pâturer ensemble, les bêtes sauvages s'accoutument ainsi à voir les hommes de près. On reprend alors par petites étapes le chemin de la maison, les bêtes sauvages de la veille se laissent faire, comme de simples moutons.

L'affaire n'est pas toujours aussi facile, la chose est parfois très mouvementée, et il arrive quelquefois que

les meilleurs cavaliers avec les meilleurs coureurs ne sont pas assez rapides pour rejoindre et dompter des bêtes sauvages, afflolées et indomptables.

Qu'elle est étrange et mouvementée la vie des prairies ! Mais aussi qu'elle est douce et tranquille à ses heures !

Pour ma part, au lendemain de ma dernière expédition, j'étais heureux comme un homme qui vient enfin de trouver la solution d'une difficulté qu'il craignait depuis longtemps de ne pouvoir résoudre.

J'avais, désormais, un superbe district, pour y déverser le trop plein de Grande-Clairière, et y diriger les nouveaux immigrants qui nous arrivaient tous les jours. Cette pensée me remplissait de consolation. Je voyais maintenant, à ne plus pouvoir en douter, que ma première fondation ne resterait pas isolée, et comme perdue au milieu des étrangers. C'eût été trop peu d'avoir secouru la paroisse du Lac-des-Chênes, trop peu d'avoir tendu à ceux de Deloraine, bien faibles encore, une main incertaine, si nous n'arrivions à jeter vers l'ouest la série imposante de plusieurs colonies nouvelles, se tenant proche à proche. Nous venions de trouver le premier chaînon de cette fameuse chaîne, aussi ma joie patriotique était grande.

Toutefois cette localité nouvelle était trop éloignée des communications, et des chemins de fer pour songer à y fixer immédiatement des colons. Je me contentai, pour le moment, d'y faire prendre les meilleurs lots d'avance par des gens, qui continuèrent à gagner de l'argent au milieu de nous, en travaillant pour le compte de fermiers plus riches.

Un parti audacieux de nos gens poussa plus avant encore, il alla fonder un nouveau centre 75 kilomètres

plus loin à l'ouest, au pied même des coteaux de la Montagne-de-l'Orignal, dans les environs de Percy.

Nous ne nous en tînmes pas là : dès le printemps de 1892, nous choisissions le site d'une troisième colonie intermédiaire, celle de Saint-Raphaël, qu'une trentaine de colons commencèrent à habiter dès l'été de cette même année.

Nous nous donnions ainsi, presque en même temps, trois nouvelles colonies : Saint-Maurice, la première, à l'est sur la superbe coulée que nous appelons « la quatrième » et distante de 55 kilomètres de Grande-Clairière ; Saint-Raphaël, située à 30 kilomètres au sud-ouest de Saint-Maurice ; et enfin l'établissement de Perc y situé à 50 kilomètres au nord-ouest de Saint-Raphaël. Il y a là, comme on peut le voir, un immense triangle ; mais dans l'intérieur de ce triangle, et sur ses côtés que d'autres colonies du plus brillant avenir peuvent être fondées ! Si les événements ne tardent pas trop de nous favoriser, nous aurons là bientôt tout un immense district complètement français.

Mais pour réussir, les colons ont non seulement besoin de bonnes terres, il faut de plus qu'ils soient aussi à une proximité convenable des stations de chemin de fer ; ces stations sont nos marchés de blé. Si elles font défaut, le fermier doit renoncer à sa principale ressource, la culture du blé. Eh bien, de ce côté-là, encore, les choses n'ont pas mal été. Depuis plusieurs années déjà Grande-Clairière, si isolée à l'époque de sa fondation, se voit entourée et même traversée par deux chemins de fer. L'un des deux, celui du sud, continuant à partir d'ici sa direction droit vers l'ouest, laisse Saint-Maurice à 35 kilomètres au nord, Saint-Raphaël à 25 et Percy à 75. C'est beaucoup trop, en particulier pour Percy.

Le deuxième chemin de fer, celui du nord, doit faire mieux notre affaire; après avoir traversé nos terres de Grande-Clairière aux stations de Deleau et de Findlay, il continue sa route vers l'ouest, tout droit dans la direction de Saint-Maurice. Il est vrai que pour le moment ce chemin de fer n'est pas encore poussé jusque-là ; son point terminus provisoire est à Reston, 30 kilomètres à l'est de Saint-Maurice. Mais l'on annonce pour l'année prochaine le prolongement de cette voie à travers Saint-Maurice et Saint-Raphaël même ; et plus tard enfin, il ira atteindre l'établissement plus reculé de Percy. On le voit, de ce côté aussi, les événements nous ont beaucoup favorisés et continuent de le faire.

De nos trois nouvelles colonies, Saint-Raphaël avait été choisie la dernière; mais sa proximité plus grande des chemins de fer et d'autres raisons encore firent qu'elle devint habitée la première. L'histoire de cet établissement est trop curieuse, pour que je néglige de la raconter ici. Cela fera toucher du doigt au lecteur tout ce que nous rencontrâmes de difficultés dans la fondation de nos nouvelles colonies.

II. Fondation de Saint-Raphael et de Saint-Maurice.

Comme nous l'avons dit plus haut, le printemps de 1892 vit des multitudes de colons affluer à Grande-Clairière. Un premier flot nous en déversa près de 100, dès la fin de mars. Il y avait tous les genres dans cette foule ; des jeunes gens bien élevés, des hommes de bureaux, de bons paysans, des ouvriers, des rouleurs, des tarés et des voleurs.

A cette époque déjà, comme maintenant encore, je vivais en anachorète dans mon presbytère ; je n'avais ni servante ni domestique. Or, un certain soir de Carême, au moment que je venais de prendre ma collation, je vois venir à moi deux étrangers. Ces deux hommes m'annoncent l'arrivée incessante de 75 autres colons qui les suivent; le débordement de la Rivière-Souris a donné beaucoup de retard, mais eux se sont hâtés de prendre les devants. Ils cessaient à peine de parler, qu'en voici venir d'autres, puis d'autres encore, puis des voitures, puis des bagages, puis d'autres encore : des hommes, des femmes, des enfants.

Tout ce monde est affamé, et la nuit, qui est venue, ajoute encore à l'horreur de la situation.

Je regarde mes provisions. J'ai là : quelques pains, une caisse d'œufs, du thé, un baril de sucre en poudre, du bois et un fourneau de cuisine. Me voilà aussitôt à l'œuvre, et pendant 7 mortelles heures, de 6 heures du soir à 1 heure du matin, je fais la cuisine sans désemparer, donnant à souper à ces pauvres gens, à mesure qu'ils arrivent. Dix à quinze tablées se succèdent ainsi jusqu'à minuit. A la fin, tous mes pains, tous mes œufs y ont passé, le thé, le sucre ne se comptent pas. Ma cuisine, mes appartements, les moindres recoins de ma maison regorgent de monde. La cuisine surtout offre un spectacle affreux ; nous y sommes entassés, épaule contre épaule, côte contre côte ; la faible lueur d'une lampe éclaire imparfaitement ce spectacle lamentable. Et moi, qui aimerais la paix, je suis agité au milieu de cette masse d'étrangers, je suis surmené, surexcité, je ne sais plus où donner de la tête; c'est l'un, c'est l'autre qui m'appelle, qui me demande une chose, puis une autre, puis une autre encore. Je sens ma tête prête à sauter, et

malgré une surexcitation extrême, j'éprouve l'impression d'une fatigue vraiment alarmante. Cette terrible nuit, jamais je ne l'oublierai !

Mais l'homme n'a pas seulement besoin de pain, le repos lui est aussi nécessaire. Où logerai-je tout ce monde? Quand j'aurai distribué quelques places dans mon pauvre presbytère, nous serons déjà bien serrés ; quant à en envoyer dans les maisons du voisinage, ce n'est pas encore une solution, ce serait déranger toute une population ; du reste pour ce soir, la nuit est ténébreuse ; il est impossible à ces nouveaux venus de pouvoir trouver les maisons du voisinage qui sont toutes assez éloignées et très dispersées.

Je prends sur le champ ma détermination. Je commence par distribuer tous les coins et recoins de ma maison, le sort de vingt individus est ainsi fixé. Je crie à la masse des autres de me suivre, et je les conduis vers l'église ; j'en ouvre la porte, j'y fais entrer tout ce monde, je fais monter les bancs mobiles vers le chœur. Nous avons maintenant un vaste espace libre sur un plancher bien sec et bien propre ; mais il serait dur de coucher sur ces planches nues. Fort heureusement j'ai une meule de foin dans le voisinage ; j'y conduis ces braves gens qui embrassent dans le tas sans se faire prier ; l'on répand ce foin sur le parquet et chacun arrange son lit comme il peut. Pour avoir plus chaud, on se serre les uns contre les autres ; ceux qui ont des couvertures partagent avec ceux qui n'en ont pas. Un grand fourneau est là au milieu de l'église, j'y allume un feu vif, et le plus grand nombre possible choisissent leur place auprès de lui, un grand luminaire d'église, placé au milieu de cette cohue, l'éclaire pour les derniers apprêts du coucher. N'oublions pas de le dire : à cette

époque l'église n'avait encore ni tabernacle, ni réserve eucharistique.

Je rentre ensuite chez moi, je retrouve ceux que j'y ai laissés, je donne à tous leurs places définitives; autant que je peux, je partage ma literie, mes couvertures, avec les plus nécessiteux : à défaut de couverture, je donne mes manteaux, mes soutanes, etc.

Au moment de passer dans ma petite cellule pour aller me reposer le dernier, je dis un mot en passant à un homme qui paraît avoir très bonne mine. Je m'aperçois qu'il souffre d'un gros rhume et d'une affreuse extinction de voix; je vois en même temps qu'il est peu couvert. Je ne voudrais pas que ce brave homme eût froid, et pourtant je n'ai plus même un manteau à jeter sur lui. J'avise alors un immense drap mortuaire, tout neuf, qui n'a encore servi à aucun usage funèbre; je le saisis, et demande à mon homme s'il est superstitieux; il devine ce que je tiens, me sourit, me remerciant ainsi d'avance. Je lui jette alors sur les pieds et les jambes, l'immense drap mortuaire replié quatre fois. Maintenant que tout est tranquille à l'église et chez moi, je vais moi-même me coucher. Une heure du matin vient de sonner, au moment que je m'endors.

Le lendemain de bonne heure, le dur labeur reprend de plus belle. Il me faut organiser un peu ce pêle-mêle affreux. Je dresse aussitôt aux choses du pays ces nouveaux venus, je leur distribue mes avis, je leur donne mes conseils, tantôt généraux et tantôt particuliers, tenant compte des individus, de leur genre et de leur ressources matérielles. Je dois faire une étude aussi approfondie que possible de chacun d'eux ; je dois connaître aussi exactement que possible les capitaux dont chacun dispose. Un marché est-il à

faire ? il faut que je m'en mêle. Tous sont inexpérimentés des choses et des gens de ce nouveau pays ; je dois les empêcher de se laisser voler par certains *exploiteurs*, qui viennent les circonvenir. Ceux-ci m'en voudront d'avoir entravé leurs menées : n'importe ! je veux faire mon devoir jusqu'au bout.

Quelques jours plus tard, le règlement des affaires multiples de tous ces gens m'appelle à Winnipeg. Pour m'y rendre, je traverse en toute hâte la province tout entière. Quelques-uns de nos nouveaux colons m'accompagnent. Faibles et sans courage, ils reculent déjà devant les premières difficultés. Arrivé à Winnipeg, je me hâte de faire préparer toutes les formalités de prise d'*homestead* ; je vais toucher au nom des immigrants les divers montants de leurs chèques respectifs, j'arrange cent autres affaires. Enfin, après avoir multiplié mes courses pendant quatre grandes journées, je me hâte de rentrer chez moi. Je passe en chemin de fer la journée du Vendredi saint et j'arrive à Oak-Lake, ma station, vers minuit. Trente-deux kilomètres me séparent encore de mon domicile : je n'ai point de voiture qui m'attende à la gare, la nuit est sombre et froide, je suis harassé de fatigue ; je devrais bien prendre un peu de repos à la station. Mais nous sommes à la veille de Pâques ; il faut que je sois rentré chez moi de bonne heure. J'ai hâte, du reste, de revoir nos immigrants. Qu'ont-ils fait depuis que je les ai quittés ? Et, sans calculer davantage, je me mets en route à pied. Bientôt ma lassitude devient extrême ; le besoin de sommeil vient s'ajouter à ma fatigue, je me sens dormir tout en marchant. N'en pouvant plus, à un certain la moment, je m'étends un instant ; comme je suis sur la prairie froide, la fraîcheur

du sol a vite ranimé mes sens. Je me relève, je presse mon retour. La moitié du chemin est faite, quand le jour commence à poindre. Toutes sortes d'inquiétudes m'assaillent ; je m'assieds alors sur le bord du chemin, autant pour reprendre haleine un instant, que pour vérifier certains comptes et certaines affaires qui m'inquiètent beaucoup. Je constate quelques erreurs d'argent que je devrai payer de ma bourse. Sur ces 50.000 francs que j'ai reçus pour nos colons et que je porte sur moi en ce moment, il est presque surprenant que sur tant d'argent échangé, il ne se rencontre pas des erreurs plus nombreuses encore. Je me relève ennuyé, énervé, mais non abattu ; je fais de grands efforts pour marcher vite ; mais je ne fais plus guère que me traîner. Enfin j'arrive chez moi vers midi, le jour du Samedi saint. Je ne demanderais maintenant qu'un peu de repos ; mais non, il me faut marcher et m'agiter jusque tard dans la nuit. Je dois rendre une infinité de comptes assez minutieux, et mettre mon église un peu en ordre, et sur un certain air de fête, pour le lendemain, jour de Pâques. En ce moment mon dénûment est extrême. Mes provisions de bouche, depuis 15 jours que j'héberge autant de monde, ont eu le temps de s'épuiser. Il ne me reste plus guère qu'un peu de farine. Nous nous rabattons alors sur les soupes de farine grillée. Et, le dirai-je ? c'est une soupe de ce genre, qui devient notre plat de résistance pour la fête de Pâques, avec le thé à discrétion.

Quelques semaines se passent ainsi. Les achats et les préparatifs de toutes sortes, ainsi que les formalités légales des *homesteads* nous ont demandé tout ce temps. Enfin tout est prêt : nous pouvons partir pour

la colonie nouvelle de Saint-Raphaël, à 80 kilomètres d'ici, en pleine solitude, une place qu'aucun d'entre nous, ni ne connaît ni même n'a vu. Le voyage doit se faire avec des bœufs, à travers un pays absolument inhabité, à une saison encore peu avancée, et où des retours de neiges tempêtueuses sont encore à craindre. Et quand nous serons enfin arrivés au but, nous ne serons guère plus avancés ; nous nous trouverons alors, comme pendant tout le voyage, en plein désert, sans même une cabane pour nous y abriter. On le voit, le voyage que nous entreprenons est tout simplement terrible.

Nous prenons notre courage à deux mains, et au jour fixé, dix voitures attelées de bœufs, chargées de monde, et des choses les plus disparates viennent se mettre en ligne devant le presbytère.

Je renonce à décrire ici toute l'étrangeté et tout le pittoresque du spectacle qui s'offre alors à nos regards ; le lecteur s'en fera une idée quand nous lui aurons dit que de tous ces divers chargements aucun ne se ressemble : telle voiture porte surtout des perches, telle autre du foin, celle-ci des provisions de bouche, celle-là des instruments aratoires. Mais parmi toutes ces voitures, il en est une qui se distingue par les soins minutieux que s'est donnés son maître pour la rendre habitable : le dessous est un bon plancher ; par-dessus le plancher, ont été soigneusement tendus de solides draps de lit, en aussi grand nombre qu'il a fallu, et parfaitement rapprochés. Ils forment une sorte de chambre ambulante hermétiquement fermée, et contenant un fourneau-cuisine, tant pour chauffer la pièce, que pour cuire les repas. Une famille plus heureuse que ses voisins, pour le moment, s'y tient à l'aise. Qu'on s'imagine

en outre sur ces voitures du monde en masse, parlant, criant, gesticulant ; des troupes de poules caquetant, des coqs qui se répondent en chantant, des porcs grognant, des veaux beuglant, et des vaches par terre se lamentant autour des voitures : et l'on pourra se faire une faible idée de l'incroyable spectacle qui nous fut alors offert. Nous aurions bien ri de cela en tout autre temps, mais en ce moment critique, les terreurs vagues d'un pénible voyage ne nous permettaient guère de nous abandonner au rire ; le dehors était bien d'un pittoresque achevé, mais le fond était un sentiment égoïste de la dure lutte pour la vie. Chacun songeait à s'adoucir les duretés du voyage, et laissait son voisin se débrouiller comme il pouvait. Enfin tout est prêt ; le dernier des retardataires s'est lui-même mis en ligne avec sa voiture bien chargée et une vache attelée par derrière. Je monte alors en voiture, je donne le signal du départ, tous s'ébranlent pendant que ma voiture va prendre la tête de l'interminable file, et que les *hue!* et les *hà!* multipliés et stridents se répercutent au loin.

La fonte des neiges a donné beaucoup d'eau ; et comme la prairie n'a pas de pente sensible, le sol est loin d'être ressuyé partout. Les marécages sont nombreux, et il nous est impossible de les éviter tous. Nous nous y embourbons d'autant mieux que plusieurs de nos immigrants sont des charretiers novices ; heureusement que leurs bœufs sont de bonnes bêtes toutes remplies de patience et de bonne volonté : l'on finit toujours par se tirer d'affaire; mais ce n'est pas sans une forte dépense de cris, des piétinements, d'efforts et de temps. La marche est forcément d'une lenteur extrême. A la tombée de la nuit, 13 kilomètres

seulement étaient franchis. Nous étions alors parvenus à la dernière ferme de ma paroisse ; et quelques retardataires n'étaient pas encore signalés à l'horizon. Il ne pouvait être question de s'aventurer plus loin, cette première journée.

Nous dételons devant la maison d'un Canadien français du nom de Yarjau, qui veut bien nous donner l'hospitalité pour la nuit. Ce brave homme ne pouvait pas alors prévoir toute la corvée terrible qui allait ensuite l'assaillir.

La soirée s'annonce mal, les nuages vont vite, l'air est humide, quelque chose de sinistre paraît circuler dans le ciel. La nuit arrive, bientôt elle est complète : nos retardataires ne sont toujours pas là. Que font-ils ? Nous espérons toujours les voir arriver de minute en minute. Pour leur permettre de mieux se diriger dans la nuit, nous hissons une lanterne allumée au faîte de la toiture ; mais la nuit se passe sans nous les ramener. Par surcroît de malheur, le temps devient décidément mauvais. Un vent glacé, de plus en plus violent, se met à souffler du nord-est, tandis que les nuages se précipitent du sud-ouest ; la pluie, puis la neige s'en mêlent à leur tour : c'est désolant.

Nous avons beau être fatigués ; nous ne dormons que d'un œil ; les rugissements du vent nous réveillent à chaque instant. Nous nous demandons avec inquiétude quel temps nous aurons le lendemain ; et puis nous pensons aux absents : Où sont-ils ? Que font-ils ?

Enfin le jour apparaît : une légère couche de neige couvre le sol, la tempête s'est un peu calmée. Que fera-t-on ? partira-t-on ? restera-t-on ? On ne le sait

pas encore. On s'agite de tous côtés autour des dix voitures. Il y a là de pauvres bêtes qui ont passé la nuit dehors, et qui ont besoin de soins. Bœufs, vaches, veaux, porcs, poules, coqs, tous réclament leur repas. A ce moment arrive à pied un des retardataires : il nous annonce que la nuit les a surpris en face du Lac-aux-Erables ; que ne voyant plus le chemin, ils ont dû passer la nuit sur place, et que maintenant encore leurs voitures restent embourbées au-delà de l'horizon. Il ajoute qu'ils ont passé une nuit horrible; ne parvenant à trouver qu'un abri bien insuffisant sous leurs voitures contre les assauts multipliés de la tempête. Nous consolons de notre mieux ce malheureux en lui montrant le plancher de la chambre où ont couché pêle-mêle 20 de ses camarades.

A ce moment la tempête se ressaisit, ce n'est plus maintenant le vent nord-est qui donne, c'est le vent nord-ouest qui s'élève avec une puissance redoutable et la neige se remet à tomber. Plus de doute, nous sommes en face d'une tempête effroyable. Il n'est que temps de sauver les camarades en détresse là-bas. M. Yarjau, notre hôte, se dévoue; il part avec ses meilleurs chevaux et des chaînes au secours des malheureux. Quant à moi, après avoir annoncé à mes gens qu'il nous faut attendre patiemment des jours meilleurs, je les laisse à l'abri de la maison de M. Yarjau, leur recommandant beaucoup d'être sages, et de rendre pesante le moins possible l'hospitalité qu'on leur donne en ce moment. Cela dit, je reprends, malgré la tempête le chemin de ma maison; car je sens que nous allons être cloués pour huit jours. Je contemple en passant les voitures de nos retardataires que déjà M. Yarjau a démarrées. Les voilà maintenant qui avancent comme

ils peuvent droit contre la tempête qui va toujours grandissant, ils ont à faire ainsi 4 horribles kilomètres; il m'en reste 9 à moi. Mais du moins j'ai la tempête au dos. Toutefois elle devient si affreuse, que bientôt je ne vois plus à dix pas devant moi, et que tout tracé disparaît. Pourtant je réussis à rentrer chez moi sain et sauf. Mais une chose m'inquiète très fort : c'est le sort des lourdes voitures que j'ai rencontrées tout à l'heure. Ces braves gens ne sont-ils pas perdus dans la tourmente ? Une chose pourtant me rassure : c'est la présence de M. Jarjau au milieu d'eux. Avec un tel guide, il est bien difficile qu'ils se soient perdus. Trois jours plus tard, j'apprenais avec bonheur que tous étaient rentrés sains et saufs ; mais non sans de grands efforts, et de terribles souffrances.

La tempête fit rage toute la journée ; elle nous gratifia d'une couche de neige épaisse de 20 centimètres ; et il ne fallut pas moins de huit jours pour fondre cette masse incroyable de frimas.

Dès que les chemins furent praticables, l'expédition interrompue fut reprise aussitôt ; tout le monde avait hâte de partir.

Mais vraiment une fatalité implacable nous poursuivait : nous n'étions pas plutôt en route, que du ciel assombri une neige inquiétante recommençait à tomber. Nous nous raidissons contre notre sort, nous allons quand même de l'avant. La neige tombe encore au moment que nous arrivons près d'une maison située sur la limite du désert. Quoique la nuit ne doit venir que dans deux heures, il est prudent de ne pas pousser plus loin : une tempête peut s'élever d'un moment à l'autre.

La maison devant laquelle nous venons de nous arrêter vient seulement d'être construite ; elle n'est

même pas complètement achevée ; elle est fort petite, à peine suffisante pour contenir ses propres habitants. Nous ne pouvons nullement compter y trouver un abri pour la nuit. Chacun tâche alors de se débrouiller comme il peut.

Il n'y a pas de difficulté pour les propriétaires de la voiture bien couverte. Ceux-là seront parfaitement à l'abri ; ils pourront même se procurer le luxe d'un bon feu, si cela leur plaît.

Un autre colon a eu la bonne idée de coudre ensemble deux énormes draps de lit. Cela dressé sur des baguettes préparées d'avance se transforme en une tente qui n'est pas à dédaigner. Six individus plus favorisés par le sort trouveront sous cette tente un certain refuge pour la nuit. Mais dix à quinze autres n'ont toujours rien.

Une écurie se trouve près de nous ; elle est fort petite, les quelques chevaux qu'elle contient la remplissent complètement. N'importe ! on s'en empare : les chevaux paraissent comprendre qu'à pareille occurrence, il faut bien se gêner un peu pour les hommes.

Deux ou trois d'entre nous, n'ayant pu profiter de ce singulier abri, s'enveloppent comme ils peuvent dans des bottes de foin et se tiennent ainsi sous leurs voitures.

De leur côté, bœufs et vaches s'abritent pour le mieux derrière les voitures : c'est leur affaire.

Puis chacun tâche de dormir à sa place. Pour ma part, je n'étais pas trop mal partagé, j'étais du nombre des six heureux qui couchaient sous la tente. En autant que je puis me le rappeler, nous avions pour lit un peu de foin répandu sur le sol humide de neige fondante ; nous étions couchés là-dessus côte à côte,

et une couverture, peut-être même deux, étaient étendues sur nous dans une communauté parfaite.

Tout était assez bien pour le haut du corps, mais c'étaient nos pauvres pieds qui n'avaient pas leur compte. Les miens m'empêchèrent de fermer l'œil toute la nuit.

Il me serait bien difficile de dire combien de fois je soupirai après le retour du jour. Il arriva enfin, et je fus un des premiers pour sortir interroger le temps. La neige ne tombait plus, mais le ciel restait sombre-gris. Une légère couche de neige couvrait le sol et l'air était cru et humide.

Bientôt tout le monde fut debout. Chacun déjeuna de son côté. Oh ! ce fut un bien pauvre déjeuner et surtout bien froid !

Cependant la colonne ne tarde pas à s'ébranler ; on se réchauffe en marchant à côté des voitures. Le ciel se dépaissit un peu : de temps à autre, un rayon de soleil nous envoie un peu d'espérance. Enfin la couche de neige tombée la veille finit par fondre insensiblement.

Nous passons bientôt la première coulée et vers midi nous arrivons à une cabane inhabitée et inhabitable près de laquelle nous trouvons un peu de foin pour nos bêtes affamées. Nous les laissons manger pendant que nous-mêmes faisons une sorte de dîner. Nous mangeons un peu de pain avec de la viande bien froide, que sais-je encore ? Puis la marche reprend. Nous passons successivement la deuxième et la troisième coulée. Cela allait alors aussi bien que possible. Nous arrivons bientôt en vue d'un bosquet minuscule dont j'avais fait la connaissance dans un de mes voyages précédents. Je pouvais donc me féliciter d'avoir bien suivi mon chemin.

Le bosquet est vite dépassé; nous le laissons sur notre droite. Malheureusement, je m'attache trop à mon point de repaire à force de vouloir tenir mon bosquet sur ma droite; une chose bien simple arrive: c'est que sans m'en douter j'opère un immense mouvement tournant. Si le soleil avait donné, je n'aurais pas commis cette bévue. Cependant mes compagnons trouvent que nous dévions; mais moi, toujours confiant dans mon bosquet, je suis convaincu que nous allons bien. Pourtant à un certain moment, je crois m'apercevoir que je suis réellement victime d'une illusion inexplicable; et comme la nuit ne doit pas tarder, nous nous décidons à camper là, en pleine prairie solitaire, sous un ciel brumeux et triste, et au milieu d'une atmosphère dégouttante de crudité humide et piquante.

Les voitures viennent se ranger en un vaste demi-cercle dont l'extérieur fait face au vent nord-ouest, qui souffle alors. Homme et bêtes s'établissent à l'intérieur, chacun comme il peut. Le propriétaire de la tente dresse son abri et six hommes s'y précipitent, font un repas frugal, et tâchent d'y accumuler le foin de leur lit un peu mieux que la veille. Les autres se blottissent sous leurs voitures, se groupant le plus possible et accumulant autour d'eux autant de foin qu'ils le peuvent. Chacun tâche ensuite de s'endormir: ce n'est pas facile pour quelques-uns qui souffrent terriblement du froid aux pieds.

Enfin le jour apparaît, et bientôt de tous côtés les hommes s'amènent et s'agitent. Il a gelé à glace; pourtant le ciel offre des éclaircies. Bientôt le soleil se lève et montre sans réplique que la veille nous étions bel et bien en train d'opérer un immense mouvement tournant. Quelques pas de plus et le tour eût été complet: nous eussions retrouvé nos traces.

Mais voilà déjà deux jours que cela dure. Nous voulons absolument atteindre le but aujourd'hui même. Nous voilà en route avec un redoublement d'énergie. Nous marchons vite; nous arrivons bientôt sur la quatrième coulée un peu au sud de l'endroit qui avait été choisi comme emplacement de Saint-Maurice. Nous considérons quelques instants cette coulée relativement imposante et la belle vallée qu'elle a formée ; puis nous reprenons notre essor. Vers midi, la cinquième coulée, la coulée du Tonnerre, est atteinte. Nous campons là quelque temps pour y faire manger un peu nos bêtes et les laisser se reposer. A ce moment, le ciel permet enfin au soleil de briller un peu, mais l'air reste toujours assez piquant. Nous nous abritons derrière les pentes ensoleillées et nous prenons notre dîner : du pain et de la viande froide.

Nous ne nous oublions pas là. Nous avons encore 17 kilomètres à franchir : nous reprenons bientôt notre course, hommes et bêtes rivalisent de bonne volonté. Vers le soir nous traversons un chemin parfaitement tracé, qui va directement du sud au nord. La vue de ce chemin produit sur nous un effet moral énorme. Il y a donc encore des hommes en quelque coin de ce désert ! Nous saluons en passant ce chemin placé là comme un mystère. Nous marchons encore deux kilomètres. Je donne alors le signal de la halte définitive. Il me semble que nous avons atteint le site que nous cherchons. Nous nous en assurerons demain. Pour le moment nous n'avons plus guère qu'une heure de jour, il est temps de préparer notre campement. Et comme il est probable que la place que nous allons choisir devra nous servir plusieurs jours, nous voulons la bien choisir, et disposer notre campement avec le plus grand soin. Les voitures opèrent avec une

précision plus grande la manœuvre de la veille ; elles se disposent en un parfait hémicycle et se rapprochent les unes à la suite des autres aussi près que possible. Sous les voitures, entre les roues, on étend des couvertures ; et l'on ferme avec du foin ce qui peut rester d'ouvertures. Nous nous mettons ainsi assez bien à l'abri du vent. Notre tente est dressée dans une place convenable, les bêtes sont lâchées pour tout de bon ; la prairie est à elles : elles peuvent y paître l'herbe naissant en liberté. Un violent feu de prairie a passé par la région l'automne dernier. La vieille herbe est complètement disparue, la prairie d'une nudité absolue et noire encore de l'incendie, laisse voir facilement ses moindres accidents : les plus légers plis, les plus petits bas-fonds, les plus insignifiants monticules, ainsi que les os blanchissants des buffalos et les blocs erratiques semés un peu partout sur la plaine. Les moindres bas-fonds qui nous environnent sont tous remplis d'eau ; et comme leurs bords sont dénudés et noircis, leur aspect est sombre : ils ressemblent plus en ce moment à des mares de bord de chemin qu'à de riantes pièces d'eau. Les plis de la plaine apparaissent aussi trop brusques, et les granits éparpillés sur la prairie ne paraissent pas gracieux. Il ne peut en être autrement, quand on pense que le ciel veut absolument rester détestable avec ses nuages gris sombre, et pleins d'une humidité âcre. Tout cela impressionne désagréablement l'imagination de nos pauvres débutants. Je vois leurs regards inquiets, questionner toutes les choses qui les entourent et n'en recevoir aucune bonne réponse. Ma position n'est pas gaie : je sens que je vais avoir à faire l'impossible pour remonter les courages abattus. Ah ! si le ciel pouvait enfin nous sourire, la chose me serait facile ; mais le méchant, depuis 15 jours, nous donne tous les temps, excepté le bon.

La nuit fut donc triste, avec un ciel bien sombre, et quand le jour reparut, le ciel ne voulut point s'égayer. Ce jour était un dimanche. Oh! le triste dimanche! Cependant il fallait savoir exactement où nous nous trouvions, et reconnaître les différents lots que nos colons avaient choisis simplement sur le cadastre.

Il faut le dire ici, toutes les terres de la prairie sont arpentées depuis des années déjà; et certains petits tertres, avec des piquets portant chacun sa marque, distinguent parfaitement les lots les uns des autres. Ce n'est pas la place d'entrer ici dans les détails techniques de la chose. Il me suffira de dire qu'un piquet étant donné, il devient facile de trouver les autres et par conséquent les différents lots. Tous ces piquets se trouvent fixés sur des lignes allant géométriquement droit de l'est à l'ouest, et du sud au nord. Il nous suffisait donc de découvrir un de ces piquets pour connaître la place de notre campement. Mais trouver cette indication n'est pas toujours chose facile. Ces piquets n'ont été fixés qu'à chaque mille, c'est-à-dire à 1.609 mètres les uns des autres; or ils ne peuvent guère s'apercevoir au-delà de 200 mètres. D'autre part, bien des incendies ont couru la prairie, depuis le moment de leur pose; et, on peut le croire, ces piquets avaient beau être des piquets gouvernementaux, les feux ne les respectaient pas plus que de simples piquets vulgaires. De fait, il n'en reste souvent plus aucun sur de vastes espaces. Parfois encore, le seul piquet qui a résisté, a vu son pied pourrir, et maintenant, il repose sur le sol; ou bien encore, s'il se dresse, c'est sur la pente d'un bas-fond, et il ne se laisse voir que quand on est tout près de lui.

On nous pardonnera cette digression un peu minutieuse, mais en somme assez curieuse; elle fera mieux

saisir toute la portée de la manœuvre que nous devons maintenant raconter.

Pour trouver un de ces piquets, nous nous organisons en une bande de 15, les plus valides. Nous nous étendons sur une ligne immense et droite, nous tenant éloignés les uns des autres de 50 en 50 mètres environ. Nous avançons droit devant nous ; pour peu qu'il reste encore quelques piquets, il faudra bien que l'un ou l'autre d'entre nous finisse par en découvrir un.

Notre tactique réussit à merveille, nous avions fait environ 2 kilomètres, quand un cri joyeux retentit, c'était un des nôtres, qui venait d'apercevoir un piquet. Nous accourons tous à l'endroit d'où est parti le cri ; notre succès était complet ; nous étions en présence d'un piquet bien conservé, qui nous indiquait que nous étions au milieu de l'emplacement de Saint-Raphaël. Ce fut là notre première joie dans ce désert. Nous voulons alors nous mettre à la recherche des différents lots ; déjà nous y mettions toute notre ardeur, quand survient une violente bourrasque de neige, qui ne nous permet plus de voir à 100 pas devant nous. Il nous faut retourner au campement, car la bourrasque peut durer longtemps et même s'aggraver Mais comment retrouver maintenant ce campement à travers la brume épaisse ? Nous pouvons passer à 100 mètres de lui sans nous en douter ; nous pouvons aller nous perdre bien loin au-delà. Une idée nous vient : pourquoi ne renouvellerions-nous pas la manœuvre de tout à l'heure ? Nous nous déployons aussitôt comme précédemment, et nous nous lançons approximativement dans la direction du campement. La neige a beau tomber épaisse, une demi-heure plus tard, un cri retentit sur un point de la ligne ; on se le répète d'un voisin à l'autre, tout le long de la ligne, au milieu

de la brume, et trois minutes plus tard nous rentrions tous sains et saufs au milieu de notre campement.

Quant à ce campement, disons-le d'un mot, il était d'un pittoresque achevé avec ses voitures, son monde et ses bêtes. Et l'immense solitude nous environnant de toutes parts ajoutait encore à l'aspect fantastique de cette étrange fourmilière. Les inquiétudes du moment ne nous permirent pas de songer à crayonner, ne fût-ce qu'en gros, les principales lignes de cet incroyable campement; c'est une perte irréparable que nous regretterons toujours.

Cette neige fondante, tombant en abondance, nous couvrait d'humidité. C'était véritablement dégoûtant. Étendus sous notre tente humide, ou sous nos voitures plus humides encore, nous eûmes le temps de ronger nos tristes pensées. Toutefois une note comique venait de temps à autre dérider nos fronts soucieux. Une bonne femme eut alors une excellente idée; elle prépara une marmitée énorme. En soi, ce n'était que de la farine avec de l'eau bouillante, le tout transformé en une espèce d'amidon. Nous mangeâmes cela presque bouillant; c'était le premier plat chaud que nous prenions depuis quatre jours; il nous fit un bien d'autant plus que grand nous étions transis de froid et d'humidité.

Vers quatre heures de l'après-midi, la neige et la pluie se décident enfin à cesser; et le ciel, sans encore resplendir, revêt pourtant une teinte moins sinistre. Nous sortons alors de nos profondes retraites pour courir aussitôt à la découverte des lots. Nous allons retrouver le fameux piquet, découvert le matin; de là nous partons droit vers l'ouest et nous réussissons parfaitement à trouver les bornes des différents lots jusqu'à une sixième coulée assez considérable, que nous appellerons désor-

mais coulée de Saint-Raphaël. Ce torrent descend à l'est des coteaux de la Montagne-de-l'Orignal pour se jeter ensuite, comme tous les autres torrents de cette région dans la Rivière-Souris. Nous ne faisons pas moins de 10 kilomètres de ce côté, et notre ardeur à examiner les terres est telle que nous nous attardons sérieusement. Nous avons ensuite beau presser le pas des chevaux qui nous conduisent, la nuit, de plus en plus profonde, vient nous surprendre en chemin. Quelle direction suivre au milieu de telles ténèbres? Les avis les plus contraires sont donnés, les uns voudraient aller à droite, les autres, au contraire, prétendent qu'il faut aller à gauche. Nous allions suivre une fausse direction, quand soudain une lumière apparaît à l'horizon. Nul doute, c'est la lumière de notre campement; nous nous hâtons de ce côté, montant et redescendant les diverses sinuosités du terrain. A un moment donné la lumière disparaît; cela nous inquiète fort. Cependant nous tâchons de garder notre direction. Tout à coup la lumière réapparaît; nous n'en sommes plus qu'à quelques centaines de mètres qui sont vite franchis. Nous voilà maintenant au milieu de nos compagnons laissés aux bagages qui commençaient à s'inquiéter autant que nous. Quant au campement, il faisait déjà l'effet moral d'un certain chez soi! Cette fin d'une triste journée fut bonne; les épisodes de cette fin de jour nous avaient rendu un regain de bonne humeur. La nuit fut favorable, on dormit généralement bien, et quand le jour fut venu, on se hâta de se débrouiller. Ce jour-là, nous avions à faire la découverte des lots qui restaient encore à trouver, une vingtaine environ, puis à descendre à la station la plus voisine du chemin de fer, située à 25 kilomètres environ de notre nouvel établissement. Comme on le voit, le programme de la journée était très chargé.

Nous déjeunons donc en grande hâte. Tous les intéressés à l'expédition s'ébranlent, nous partons. Pour ma part, je fais mes adieux au campement que je ne dois plus revoir; car, le lendemain, je prendrai le train à la station de Cornduff, pour rentrer chez moi dans la soirée du même jour. Nous allons retrouver le fameux piquet, base solide de toutes nos opérations dans ce canton. A partir de là, nous découvrons presque à la course tous nos homesteads dans la direction du sud, puis ceux qui sont dans la direction du sud-est. La veille nous avions visité ceux du nord-ouest. Vers midi, notre immense travail était terminé; réunis alors tous ensemble, nous prenons un repas champêtre à dix kilomètres au sud du campement. Nous tenons ensuite conseil, je fais mes dernières observations; et un grand nombre des immigrants, qui sont là avec leurs voitures, se décident à descendre avec moi à Cornduff, autant pour voir comment est le pays plus au sud, que pour m'accompagner, et acheter des provisions. Un beau soleil resplendit au-dessus de nos têtes, l'air devient enfin doux et agréable; tout cela nous met en bonne disposition. De l'endroit où nous sommes, nous voyons déjà les premières maisons des Anglais du voisinage, et là-bas, plus loin au sud, nous voyons, quoique faiblement, surgir les maisons de la station de Cornduff. Tout à l'heure nous avons trouvé des meules de foin sur certains de nos lots. Ces meules ont été faites l'été précédent par des Anglais du voisinage. Mais n'importe! ces terres étant devenues les homesteads des nôtres, les meules deviennent aussi leur propriété du même coup. Nos gens qui craignaient, lors du départ, de voir leurs bœufs languir faute de foin, sont agréablement surpris de faire cette trouvaille inespérée.

Je monte alors dans ma voiture avec trois autres hommes. Comme la voiture que nous montons est conduite par des chevaux, tandis que ceux qui nous suivent n'ont que des bœufs pour les conduire, je leur donne rendez-vous à Cornduff, dans la soirée; puis je prends les devants. A partir de là, pendant quatre heures nous ne cessons plus de voyager au milieu des fermes des Anglais jusque Cornduff, où nous arrivons un peu avant la nuit. Nous descendons immédiatement à l'hôtel où nous prenons un souper réparateur, suivi de la meilleure nuit de ma vie. Enfin nous recommencions à vivre de la vie des hommes! Je me rappellerai toujours l'impression que j'éprouvai, quand, après cinq journées épouvantables, je me retrouvai au milieu des habitations humaines. Il me fallait faire comme un effort pour admettre la réalité, il me semblait toujours que j'étais comme au milieu d'un rêve.

Cette station et ces maisons de Cornduff étaient vieilles de 3 à 6 mois, et le chemin de fer que nous venions de traverser avait tout juste la même antiquité. Un an auparavant, ce même pays était encore presque désert. Voilà comment vont les choses en Amérique!

J'avais donné rendez-vous dans la soirée à nos pauvres débutants. Hélas! ils ne vinrent pas comme je les attendais, ce fut la pluie qui vint à leur place; chacune des gouttes que j'entendais tomber me perçait l'âme. Je pensais à mes infortunés colons. Se sont-ils égarés? leur est-il arrivé quelque malheur? perdent-ils courage? Je me posais les questions les plus sinistres. Je dus aller me coucher avant de les avoir vus venir. Ma fatigue était si grande, que je dus m'endormir quand même d'un profond sommeil. Longtemps après minuit, un bruit extraordinaire m'arrache à mes rêves. J'entends

alors les cris les plus disparates, des roulements de voitures et des beuglements de bœufs, je distingue des phrases françaises. Plus de doute, ce sont nos hommes qui ont fini, je ne sais comment, pas pouvoir se rendre devant notre hôtel, par une nuit des plus sombres, et un pays absolument nouveau pour eux.

Ne pouvant leur être utile pour le moment, je les laissai se débrouiller comme ils purent. Quand le jour fut venu, je me hâtai d'aller les rejoindre pour entendre de leur bouche le récit de leurs nouvelles aventures.

Le moment de nous séparer était venu. Je n'avais plus que le temps de leur donner certains avis, certaines directions, en attendant ceux que je me proposais de venir leur donner ensuite tous les mois. Je sentais avec force combien ces braves gens, dans les commencements, surtout, auraient besoin de mes encouragements très souvent renouvelés.

Ainsi donc, après avoir déjeuné, nous nous réunissons en conseil. Je parle ; mais je vois, hélas! que je parle à des gens abattus, absolument découragés ; et franchement, d'une certaine façon, il y a de quoi. Ce malheureux temps, qui n'a cessé d'être mauvais jusqu'à l'énervement, a jeté sur le pays comme une teinte repoussante et suscité dans les esprits les imaginations les plus désolantes. Pour comble d'adversité, un malheureux colon de Grande-Clairière, qui est venu s'adjoindre à nous, loin d'aider à calmer l'imagination par les bons conseils de l'expérience, se fait un jeu cruel d'aggraver le découragement par des paroles aussi désolantes qu'ineptes et fausses. Je comprends alors que je suis en présence d'un complot ourdi à la sourdine entre la méchanceté d'un homme d'un côté et l'inexpérience des nouveaux venus de l'autre. Le moment est exces-

sivement critique, l'existence de Saint-Raphaël ne tient plus qu'à un fil. Un rien maintenant peut disperser tout ce monde. Dans ce cas, tous les sacrifices faits jusqu'alors l'auront été en pure perte. Il faudra recommencer ailleurs avec des capitaux amoindris, et sur des lots probablement inférieurs, soit comme valeur du sol, soit comme importance de site. Je comprends qu'il est temps de parler ferme et clair. Entrant alors dans une juste indignation, je m'adresse avec une véhémence extrême à ceux qui parlent d'aller prendre des terres ailleurs. Je leur crie qu'ils ne savent ce qu'ils disent ni à quoi ils s'exposent. Les terres de Saint-Raphaël sont excellentes, et leur site est avantageux; ils ne trouveront rien de mieux nulle part. Abandonner la place : c'est sacrifier tous les efforts, faits jusqu'à ce moment et l'argent déjà dépensé; c'est laisser le certain pour courir après l'incertain. J'ajoute qu'il faut se défier de certains conseils. Est-ce que les avis, à tout le moins hasardés de certains individus plus ou moins connus, plus ou moins responsables doivent être reçus plutôt que les miens? Tout en causant de la sorte, j'amène tout ce monde au magasin de planches et de matériaux de construction. En un clin d'œil, j'ai fait quelques devis et débattu la question des frais de construction. J'indique de la main les genres de planche qu'il leur faut. A ce moment, un des immigrants s'avance et fait ses achats; un deuxième l'imite, puis un troisième, puis un autre encore. C'est maintenant fait : la cause de la raison a triomphé.

A ce moment, nous voyons au loin, dans l'ouest, le train qui arrive à toute vapeur. J'accours à la gare, tout ce monde m'y suit. Cela me rassure davantage encore, et j'en profite pour renouveler mes encouragements.

Le train est maintenant arrivé; j'y monte, et de la fenêtre de mon compartiment, je parle encore à mes gens. « Ayez patience, ayez courage, leur dis-je. Les commencements sont nécessairement durs; mais vous serez heureux dans la suite. Construisez vite vos maisons; hâtez-vous de retourner vos sillons; soyez pionniers indomptables. » Le train s'ébranle, pendant que je leur crie encore : « A bientôt! »

Mon convoi court maintenant à toute vitesse vers l'orient. Je regarde une dernière fois mes gens, et de la main, je leur dis encore une fois : « Courage! »

Je suis épuisé de fatigue et d'émotion; je me laisse tomber dans mon coin; et je respire inerte. Je repasse alors dans mon esprit ce que je viens de faire et j'éprouve une satisfaction profonde.

Le ciel semble se conformer à mes douces pensées : il devient de plus en plus superbe de lumière; un soleil radieux inonde la plaine de ses feux; l'air s'attiédit de plus en plus. Tout va bien. Je serai chez mois ce soir, et mes colons seront chez eux. Demain ils ébaucheront leurs maisons; dans 8 jours, dans 15 jours au plus, ils pourront enfin loger sous un toit, dans un mois j'irai les revoir et les trouverai, j'en ai l'espoir, pleins de courage et d'espérance!

Quelques semaines plus tard, c'était le tour de Saint-Maurice, la colonie sœur de Saint-Raphaël. Nous l'avons dit plus haut : plusieurs lots y avaient été choisis dès l'été 1891, sans qu'on fût allé pourtant s'y fixer.

Cet état de chose se modifia dès le printemps 1892. 15 jours environ après le départ de ceux Saint-Raphaël, une bande de 8 ou 10 colons partit à son tour pour Saint-Maurice avec des bœufs et des charrues. Le plan de ces derniers était de préparer quelques acres de

terre en prévision d'une récolte pour l'année suivante; ils devaient se contenter pour cette fois de retourner une certaine surface de la prairie, premier labour qu'on appelle ici « casser » le gazon. Ils devaient s'acquitter de cette tâche sans même prendre le temps de se construire de simples abris dignes de ce nom.

Au moment du départ, tous ces hommes parurent pas mal enthousiastes de leur entreprise; mais, ensuite, la longueur du chemin, puis les difficultés inhérentes à une installation en pleine prairie, sans autre abri que quelques perches chargées d'un peu de foin, tout cela calma sensiblement le premier feu. Ce fut bien autre chose encore quand on eut commencé à retourner les sillons: la terre parut alors bien dure à nos pionniers! Pourtant, comme il leur restait quelque courage, ils firent encore quelques efforts une deuxième et une troisième journée; l'ouvrage leur parut de plus en plus pénible. Ils se consultèrent les uns les autres, et le résultat de tous ces entretiens fut un découragement complet sur toute la ligne. Ce sol qui avait donné, l'année précédente, 5 milles plus au sud, jusque 35 hectolitres à l'hectare, ils le trouvaient alors indigne d'être cultivé! Voilà donc nos hommes qui rechargent leurs charrues sur leurs voitures et qui s'en reviennent à Grande-Clairière, semant partout le découragement, disant bruyamment à tout venant qu'il n'y avait rien à faire à Saint-Maurice. Ce fut une consternation pour tout Grande-Clairière; mais personne ne fut plus attristé que moi. Si nos colons plus aguerris de Saint-Maurice reculent, qui donc voudra encore aller coloniser de ces côtés? Tout l'immense district à l'est de l'Orignal nous échappe ainsi; Grande-Clairière reste sans appui et comme

isolée au milieu des méthodistes et des puritains : d'autre part que ferons-nous du trop-plein de nos immigrants ? Ces gens sans stabilité, courant d'un endroit dans un autre, ne pourront que se décourager et devenir plutôt nuisibles qu'utiles à la cause de la colonisation française. Toutes ces pensées m'obsèdent d'autant plus fort, que je sais de toute certitude que le découragement de nos gens est seulement imaginaire, que le district de Saint-Maurice, comme celui de Saint-Raphaël, réserve à ses fermiers le plus bel avenir.

Mon devoir est tout tracé : je dois lutter de toutes mes forces contre ce nouvel état de choses. Il me restait alors une énergique famille de Savoyards, composée du père : M. Cyrille Sylvestre et de quatre solides garçons, dont deux étaient déjà rendus au pays, et les deux autres ne devaient pas tarder de venir nous rejoindre. Cette famille avait acheté une terre à Grande-Clairière, tout en prenant d'avance quatre homesteads à Saint-Maurice, où son intention était de s'y fixer définitivement.

Connaissant la force physique de ces gens et la rectitude de leur jugement, je suis convaincu que c'est avec eux que nous pourrons sauver la situation.

Quelques semaines plus tard, vers le milieu de juin, ces solides montagnards et moi nous partons pour Saint-Maurice. Nous étudions attentivement ce district à tous les points de vue; nous ne manquons pas non plus d'inspecter le sol, soit au point de vue de sa valeur intrinsèque, soit en ce qui concerne la difficulté de le travailler. Le résultat de cette étude, qui ne dura pas moins de quinze jours, fut des plus consolants. Le sol était une terre arable de grande valeur. Il offrait de vastes espaces pour la culture,

ainsi que d'immenses pâturages et du foin en abondance dans les bas-fonds. Si pour le moment la forêt y faisait défaut, elle ne demandait partout qu'à renaître ; et si l'on voulait se donner la peine de protéger les jeunes pousses de tremble naissant à chaque pas, en moins de dix ans, ce pays deviendrait une magnifique campagne, semée de mille bosquets et arrosée par une coulée admirable dont les superbes pièces d'eau faisaient dès ce moment l'ornement de la vallée. D'autre part, si le « cassage » de la prairie était un travail très dur en temps de sécheresse, il devenait autrement facile fait après les pluies. Ces braves gens nous rapportèrent de Saint-Maurice tous ces détails ; ils ne laissèrent échapper aucune occasion de les affirmer, et ce fut toujours de la façon la plus catégorique. On les crut d'autant mieux qu'on les savait depuis longtemps des gens réfléchis, ne parlant jamais qu'à bon escient. Il n'y eut plus à ce sujet la moindre difficulté, quand ceux qui nous étaient revenus si ~~découragés~~ reconnurent eux-mêmes qu'ils avaient plutôt agi par un coup de tête que sérieusement.

Depuis ce moment, Saint-Maurice ne cessa de gagner de nouvelles recrues. Dès le printemps 1893, on commença à y construire quelques pauvres cabanes faites de gazon les murs et la toiture. Elles n'étaient pas riches, ces maisons primitives; mais du moins elles ne coûtaient absolument rien, si ce n'est quelques journées de travail; avec cela elles devaient être fraîches en été et chaude en hiver; deux avantages considérables eu égard à notre climat. En même temps que se construisaient les maisons, la prairie elle-même était entamée; bien des hectares du sol vierge étaient

retournés. Ce gazon devait pourrir durant l'été; en automne, un second labour plus profond, appelé ici « baxetage », devait être donné; et la terre se trouvait ainsi prête pour les ensemencements du printemps. Les blés semés ici sont tous d'excellents blés de printemps, très prisés sur les marchés de New-York et de Londres. Ces cabanes ne furent habitées, cette première année, que pendant quelques mois de l'été. Pour l'hiver qui suivit, nos pionniers rentrèrent tous à Grande-Clairière auprès de leurs parents ou amis. Une famille valeureuse, la famille J.-B. Moreaux, originaire du Luxembourg belge, fit exception. Elle eut le courage de rester seule tout l'hiver dans cette solitude. Pendant 4 grands mois elle ne vit pas un homme et ne reçut pas une lettre. Le monde tout entier aurait péri au-delà de son horizon qu'elle n'en aurait rien su!

Et maintenant 110 colons travaillent et prospèrent à Saint-Maurice. Demandez à M. Sylvestre, à M. Moreaux et à tant d'autres, dont il serait trop long de citer les noms, demandez à tous ces gens ce qu'ils pensent de leur nouvelle colonie; ils pourront vous fournir les renseignements les plus surprenants; ils vous diront comment ils sont venus, en 1894, presque sans ressources, et comment, dès maintenant ils vivent parfaitement à l'aise à la tête de grandes fermes magnifiquement outillées en machines agricoles et riches déjà de beaux troupeaux de chevaux, de bœufs, de vaches et de porcs.

Saint-Raphaël plus éloigné de Grande-Clairière que Saint-Maurice n'a pas vu, pour cette raison, sa population s'accroître aussi vite que celle de sa voisine. Toutefois, son sol ne le cède en rien en valeur à

celui de Saint-Maurice ; il lui est même supérieur en beaucoup de places. Il y a là des Alsaciens, des Français, des Belges et des Canadiens Français qui sont justement fiers de leurs lots. Et en particulier la famille Mathis, originaire d'Urbeis (Alsace), doit être contente de plus en plus de son sort.

A l'origine, une solitude de 30 km. de l'est à l'ouest séparait ces deux localités. Cet état de choses s'est modifié depuis. Les courageuses familles Lanotte, Stringer et Blérot, toutes trois du Luxembourg belge, sont allées coloniser 10 km. à l'ouest de Saint-Maurice les rives de la coulée du Tonnerre. Là aussi une belle localité ne tardera pas de se former.

Et maintenant encore, autour de ces belles colonies naissantes, que d'espaces immenses où règne toujours la solitude absolue ! Entre ces localités et les riants coteaux de l'Original, il y a place pour au moins 10.000 âmes. Mon ardent désir est d'en établir quelques bonnes centaines un peu partout dans toutes les meilleures places. Si mon plan se réalise, les Franco-Belges seront les maîtres dans un beau district, vaste comme une province d'Europe. Seulement nous devons nous hâter, car un chemin de fer, dans un an ou deux, doit traverser toute cette région de part en part. Alors viendra se jeter là le flot de l'immigration étrangère, des Anglais protestants surtout. Nous devons devancer ces étrangers.

Jusqu'alors j'avais administré, comme missionnaire, nos deux ou trois colonies naissantes. Tous les mois, je faisais vers elles un long voyage pour évangéliser mes gens comme chrétiens, et les affermir comme pionniers. Ces longs voyages entrepris par tous les temps étaient très souvent bien durs, mais ils me procuraient des joies

plus grandes encore. J'aimais ces colonies comme un père aime ses enfants. Et maintenant, un prêtre vient d'être envoyé résider au milieu d'elles. Depuis longtemps je demandais cela; je savais si bien que nos braves pionniers avaient si besoin d'un prêtre parmi eux. Et pourtant ce n'a pas été sans un certain serrement de cœur que j'ai installé le nouveau pasteur. Mais si je ne dois plus parcourir ces solitudes comme autrefois, si je n'y dois plus souffrir du chaud et du froid, de la pluie et du vent, des frimas et des neiges comme durant les cinq à six années écoulées, je n'en garderai pas moins de ces chères solitudes un souvenir impérissable. Je me verrai souvent, en esprit, voyager au milieu d'elles à toutes les heures du jour et de la nuit, à la clarté du beau soleil comme à celle de la lune, et quelquefois encore, je le crois, mes yeux iront contempler leur réalité inoubliable. Oui, je veux l'espérer, j'irai encore y fonder de nouveaux groupes avec des nouveaux colons que Dieu voudra bien nous envoyer! J'irai rafraîchir les vieux souvenirs et respirer quelquefois encore cette suavité que l'homme des vieux pays ne peut comprendre et que j'appellerai l'ivresse du désert!

CHAPITRE V

L'apostolat. — L'administration paroissiale

Si mon rôle de colonisateur fut dur, celui de missionnaire fut encore plus pénible. Trouver des colons, les recevoir, les héberger, les conseiller, leur proposer des lots, les diriger sur leurs terres, remplir pour eux des formalités multiples : tout cela va de soi, c'est surtout une question de temps, et d'un peu encore de bonne volonté. Après tout, on ne fait chaque jour que ce que l'on peut : on remet au lendemain ce qui ne peut être fait la veille. On finit toujours en agissant ainsi, par arriver à son but.

Mais organiser socialement, unifier, moraliser des gens venus de tous les côtés ; affermir les bons, fixer les incertains, convertir, ou du moins neutraliser les pervers : voilà qui est d'autant plus difficile, qu'on ne peut bien connaître son monde de prime-abord. Devant ces cohues qui vous arrivent coup sur coup, comment distinguer sûrement, et d'un coup, les bons éléments de ceux qui sont mauvais; et quand enfin l'on est arrivé à ce résultat, comme il est difficile de voir exactement quelle ligne de conduite précise l'on doit suivre. Il est si facile en

effet d'être ou trop indulgent ou trop sévère, trop patient ou trop cassant, trop prudent ou trop emporté. Du reste, il est certain qu'on ne peut se montrer le même à l'égard de tous, dans une même classe : tels doivent être menés avec douceur, et tels avec vigueur; l'attitude doit être tout autre avec ceux qui ne sont mauvais que par accident, qu'elle doit l'être à l'égard des individus foncièrement dépravés. Si le missionnaire colonisateur en particulier ne se rend pas bien exactement compte de toutes ces nuances; s'il ne les saisit promptement, c'est en vain qu'il fera une grande dépense de bonne volonté; c'est en vain qu'il se multipliera dans une activité débordante : il ne peut réussir. Il retiendra mal son monde, l'autorité sur les autres lui échappera, il prêchera beaucoup, mais sa parole restera sans écho, il ne détournera personne de la pente sur laquelle il glisse. Les éléments pervers toujours les plus remuants, prendront vite le dessus; devant eux les braves gens s'effaceront. Le moment sera alors venu de régner pour l'injustice et l'impiété, et le désordre et l'immoralité ne manqueront pas de triompher avec elles.

A ces difficultés morales, il faut ajouter celles qui sont simplement matérielles en elles-mêmes : la construction de chapelles, d'églises, d'écoles, de presbytères, et tant de dépenses de toutes sortes que nécessitent ces fondations entièrement nouvelles, où tout est à créer.

Il ne me fallut pas de longs mois pour comprendre tout ce que mon ministère allait rencontrer de difficultés; un de mes premiers soins fut de prendre à ce sujet des résolutions fortes et éclairées. Je voulus être bon, généreux, dévoué, patient autant qu'il le faudrait ; mais aussi je me promis d'être sévère, vigoureux, inébranlable, chaque fois que cela serait nécessaire.

Dans les commencements, tout alla à merveille. Je voulais être affable, conciliant à outrance; je me gardais bien de provoquer personne le premier. J'encourageais les bons, je prévenais les douteux, et j'obligeais les mauvais. Tout marcha bien apparemment aussi longtemps que la colonie resta clairsemée. Tous m'étaient si redevables, tous avaient encore si fortement besoin de mon aide, que les plus malintentionnés étaient bien obligés, par pudeur et par intérêt, de tâcher de marcher droit.

L'état des choses se modifia insensiblement avec l'accroissement de la population. Comme le Christ, le prêtre doit être indulgent, il doit pardonner facilement les fautes de faiblesse; mais comme le Christ il doit se redresser avec vigueur contre l'impiété orgueilleuse, contre le scandale cauteleux et contre les charlatans du mal, qui sont d'autant plus poseurs qu'ils sont plus vils et plus corrompus.

Dès les premiers jours, je m'aperçus que la colonie possédait quelques-uns de ces tristes apôtres : apothicaires manqués, rouleurs des petites et grandes villes, incapables de faire bien marcher deux mots ensemble ; ils s'imaginaient pouvoir en remontrer à tout le monde, parce qu'ils avaient lu quelques journaux aussi stupides qu'eux-mêmes.

J'eus tout d'abord pitié de cette écume; je fus bon pour ces malheureux produits d'une fausse civilisation; je les reçus bien, je leur accordai tous les services qu'ils me demandèrent, comme je le faisais pour les autres. Peut-être, me disai-je, reste-t-il quelque chose dans ces cœurs? peut-être sont-ils encore un peu capables d'intelligence? Pendant quelque temps, ils parurent comprendre la raison de mon dévouement; on les voyait prendre part à nos offices du dimanche,

et on ne les entendait pas tenir un langage impie. Mais tout cela n'était que contrainte hypocrite, imposée par une sorte de peur lâche. Plus tard, quand ils se sentirent plus nombreux, ils se montrèrent tels qu'ils étaient : aussi orgueilleux que vils, très amateurs des mœurs faciles, poseurs, grands diseurs de niaiseries apprises par cœur, allant jusqu'à se donner la peine de convertir à leur genre les pauvres métis ; mais disons-le de suite : ce fut en pure perte ; les métis surent bien vite leur infliger le mépris qu'ils méritaient !

A ceux-ci il faut ajouter un groupe d'individus plus nombreux mais moins dangereux, qui voulaient surtout mener joyeuse vie et faire beaucoup de tapage.

Les années 1890 et 1891 furent merveilleuses de prospérité matérielle. Les colons faisaient des montagnes de blé ; les prix étaient superbes ; l'argent circulait à flots. Les domestiques gagnaient 1.000 francs en quelques mois. On abusa de cette abondance : on employa à outrager Dieu, ses bienfaits. Ceux qui étaient venus les plus misérables, les plus nus, étaient les premiers à gaspiller leur argent en orgies de tous les jours durant des nuits entières. Nous avions une bande de jeunes célibataires sans feu ni lieu, sans religion, sans moralité, sans raison ; espèces de bêtes à face humaine, mille fois plus dangereux que les bêtes elles-mêmes, passant leurs cinq mois d'hiver à aller de maison en maison pour y donner le spectacle éhonté de leur crapulerie ignoble.

Ah ! si les familles avaient toutes été sages... ! le mal eût été facile à endiguer ; mais les bonnes familles elles-mêmes subissaient l'influence des méchants : chacune voulait donner ses soirées, et le plus souvent quelles soirées ! Des orgies qui commençaient à la nuit, pour ne

finir qu'au grand jour du lendemain. Et qu'y faisait-on? On dansait, on chantait, on hurlait, on mangeait, on buvait ignoblement, on y disait, on y chantait des choses horribles. Et des filles s'oubliaient jusqu'à aller se mêler à ces infamies; et des chefs de famille osaient ouvrir leurs portes à ces réunions infernales!

Mon devoir était tout tracé. Le mal s'était élevé par degré; je m'élevai contre lui également par degré. Je commençai, dès 1890, ma campagne moralisatrice. Les réunions extravagantes furent peu nombreuses au commencement de l'hiver; mais la saison froide finit par une orgie que j'oublierai difficilement. Elle eut lieu la soirée du mardi gras, et se prolongea jusqu'au matin du jour des Cendres. A la cérémonie du jour, je pus voir les sauteurs et les sauteuses de la sacrilège veillée s'agenouiller au pied de l'autel, entendre la terrible parole *Memento* et recevoir la symbolique poussière. Mais qu'est-ce que cela pouvait bien dire à leur âme? Quand des chrétiens ont l'audace de mêler à ce point le ciel avec l'enfer, il est grand temps d'agir. Le dimanche suivant, je fus terrible dans ma prédication. L'été vint, il ne fut plus question de rien. La récolte de 1891 fut excessivement bonne; on y fit en moyenne plus de 30 hectolitres de blé à l'hectare, que l'on vendait jusque 10 francs l'hectolitre; l'argent devint extraordinairement abondant. Quelle tentation! L'hiver suivant, ce fut une vraie fureur de banquets, de soirées et d'orgies. De l'une on courait à une autre : toutes regorgeaient de monde, et souvent les choses les plus déplorables s'y passaient pour la perdition des adultes et au grand scandale des enfants. Je m'élevai toujours plus fort contre ces excès lamentables, et le jour de l'Épiphanie, je m'en souviens encore, je parlai comme quelqu'un qui sera obéi ou qui partira. Je

laissai planer sur tous la menace du refus des sacrements, et cette menace je la fis retentir surtout sur la tête des jeunes personnes oublieuses de la modestie chrétienne, et plus encore sur la tête de leurs parents méconnaissant leurs devoirs les plus sacrés.

Les choses se calmèrent alors, puis la saison des travaux vint et tout en resta là. Mais dès lors, je songeai à me préparer pour l'hiver suivant. Ne pouvant supprimer radicalement tout désordre, je voulus du moins faire la part du feu, la plus petite possible. Je préparai en conséquence les bases d'un règlement acceptable. Je devais montrer combien les réunions des soirées deviennent facilement dangereuses et mauvaises, par conséquent, qu'on doit les éviter autant que possible; que les chefs de famille leur doivent fermer leurs portes, surtout quand elles s'annoncent comme devant être désordonnées et scandaleuses. Je déclarerais, en outre, que ne pouvant tout empêcher, je serais cependant inflexible à l'égard de tout ce qui me paraîtrait excessif; et j'aurais soin d'agiter fortement la question de refus des sacrements à ceux dont la responsabilité était davantage en jeu. Bref, je me tenais prêt à frapper aussi fort que les circonstances m'y obligeraient.

A partir de ce moment, les circonstances me furent singulièrement favorables. L'année 1892, donna une récolte à peine passable et les deux années suivantes donnèrent une récolte à peine médiocre. De plus, pendant que le rendement baissait, les prix eux-mêmes fléchissaient terriblement. Nos gens étaient loin de leur compte, ils faisaient trois fois moins d'argent qu'ils avaient espéré le faire. Il y avait en plus une circonstance aggravante; devant les bonnes années nos

gens avaient cru qu'ils allaient faire fortune en quelque temps. Et pour aller plus vite, ils avaient acheté à crédit beaucoup de chevaux très chers, beaucoup de machines perfectionnées très coûteuses. Ils auraient facilement rencontré leurs dettes énormes, si les revenus de la ferme s'étaient maintenus ; mais avec cette diminution énorme des rendements et des prix, tout changeait. Un grand nombre de nos fermiers demeuraient insolvables et les autres étaient obligés de se restreindre terriblement pendant plusieurs années avant de pouvoir respirer à l'aise. Dans des conditions semblables, on le comprend, les soirées ne pouvaient plus être bien gaies, beaucoup se sentaient plus disposés à pleurer qu'à rire.

Il y eut plus encore : mes forts danseurs étaient précisément ceux qui avaient acheté à crédit plus inconsidérément. Cela est très naturel, du reste, on ne peut réfléchir à tout en même temps; on ne peut s'amuser beaucoup et considérer mûrement ses affaires tout à la fois.

C'est ainsi que généralement ceux qui s'étaient amusés si fort furent chargés si lourdement de leurs dettes qu'ils ne purent en supporter le poids. Plusieurs se hâtèrent de mettre la frontière des Etats-Unis entre eux et nous. Leur départ, qui n'avait rien de glorieux, ne fit verser des larmes à personne. La situation morale s'en ressentit immédiatement à Grande-Clairière, les excès, les amusements mauvais ou seulement dangereux diminuèrent à vue d'œil. Toutefois ma parole dut retentir bien des fois encore ; le cœur humain est toujours si porté à sentir autrement que le fait l'Évangile ; mais mes instructions produisaient toujours leur effet et infiniment de choses déplorables ne se faisaient plus.

De plus en plus Grande-Clairière est devenue une paroisse exemplaire, la religion y est en honneur, les chrétiens tâchent de se conformer aux prescriptions de l'Évangile ; on y sait que le monde a été maudit par le Christ, et tout cela n'empêche pas nos gens d'être solidement heureux et de marcher de succès en succès.

Grande-Clairière, qui ne compte que 450 âmes pour le moment, offre l'exemple le plus surprenant d'une vitalité débordante.

Le tableau suivant en fait foi :

	1894	1895	1896	1897	MOYENNE
NAISSANCES	34	20	31	23	27
DÉCÈS	13	5	5	10	10.75
MARIAGES	9	7	6	8	7,50

Ainsi donc, pendant les quatre dernières années à Grande-Clairière la plus-value des naissances sur les décès se trouve comme 2,50 est à 1. — C'est presque 3 naissances pour un décès. Cela laisse bien loin en arrière les statistiques vitales des peuples les plus prolifiques d'Europe.

Ces chiffres prouvent surtout deux choses : le respect des lois naturelles du mariage et une facilité énorme d'établir heureusement ici les familles les plus nombreuses. Pour ceci, en particulier, le chef de famille n'a pas la moindre inquiétude. Ils sont rares les pays dont on pourrait dire cela !

Les chiffres suivants vont faire toucher du doigt le rapide essor de Grande-Clairière :

	Naissances	Décès	Mariages
1888	0	1	0
1889	1	1	0
1890	9	3	1
1891	8	2	4
1892	24	6	2
1893	13	7	5
1894	34	13	9

Cette statistique étonnante ne doit pas être regardée comme une exception spéciale à Grande-Clairière. Nos autres groupes donnent partout des chiffres proportionnels. Saint-Maurice et Saint-Raphaël, formés de mêmes éléments, promettent à tous les points de vue de marcher sur les traces de Grande-Clairière. On le voit clairement, pour peu qu'on les aide encore, les nôtres sont en voie de se tailler une part considérable dans les richesses du Nord-Ouest Canadien.

Mais dans une paroisse, il n'y a pas que le côté spirituel, il y a encore les œuvres matérielles, il y a les constructions d'édifice paroissiaux et les soins multiples de leur bon entretien. De ce côté aussi, des choses très difficiles furent entreprises et menées à bonne fin.

En juin 1888, il n'y avait encore à Grande-Clairière ni église, ni presbytère, ni écoles. J'arrive un mois plus tard; dès lors, quelque chose comme presbytère et église s'impose. Mais où trouvera-t-on l'argent? Je n'en sais rien : il reste tout juste 500 fr. dans ma bourse; et je n'ai autour de moi que trois pauvres familles de métis, qui peuvent bien recevoir mon argent, mais qui ne peuvent pas m'en apporter. Le succès favorise les audacieux, a dit le poète : j'y crois alors; et me voilà en croupe sur l'audace. Mais, ai-je besoin de le dire? je compte surtout sur la Providence.

Nous nous mettons donc à l'œuvre : bientôt une pauvre cabane en planches s'élève au milieu de la prairie ; elle mesure 5 mètres sur 4 et sa hauteur totale n'est que de 2^{m},50. C'est tout ce que nous pouvons faire pour le moment. Cette cabane exiguë devra donc servir de presbytère et d'église jusqu'à nouvel ordre.

Un peu d'argent m'arrive en octobre suivant, et aussitôt j'agrandis notre cabane autant que je le puis. Désormais je pourrai dire la messe dans une chambre spéciale. Ce progrès pourra paraître bien mince à plusieurs ; pour moi, il est une cause d'exultation : je suis content de notre chambre-chapelle, comme un évêque peut l'être dans sa belle cathédrale. Dans le courant de l'hiver suivant, de l'argent m'arrive encore. J'achève alors mon presbytère tant bien que mal ; et je n'hésite pas un instant à commencer la construction d'une église proprement dite. Je ne puis pour le moment l'élever dans tout son ensemble définitif : je me contente de construire ce qu'il m'est possible d'entreprendre alors. Ce que nous construisons, le printemps 1889, sera le chœur et la sacristie de l'église définitive. Pour le moment ces deux locaux n'en font qu'un seul, sommairement construit, qui nous servira de chapelle pendant deux ans. Il mesure 10 mètres en longueur sur 5 de largeur. Sa hauteur absolue, toiture comprise, mesure un peu plus de 5 mètres. En 1890, cette chapelle devient vite trop petite. Ne pouvant alors l'agrandir d'après le plan définitif, je me contente pour le moment d'un agrandissement provisoire, dont nous n'oublierons pas de longtemps le pittoresque.

Mais jusqu'alors d'où venait l'argent ? Il ne venait pas de mes paroissiens qui en étaient restés à peu près dépourvus. Il venait surtout de ma pauvre vieille mère.

Un bienfaiteur de France, que je ne connaissais même pas auparavant, mais dont je conserve pieusement le nom depuis, m'envoya généreusement plus de 500 fr. Il m'en vint encore provisoirement d'un autre côté; celui-là devait me peser dur un peu plus tard! Mais passons. Notre Archevêque, l'illustre et regretté Mgr Taché, était toujours prêt à puiser dans sa bourse en faveur de nos œuvres; mais sachant toutes les charges qui pesaient sur ses épaules, je ne voulus pas abuser de sa générosité.

Les choses vont changer maintenant, dès la fin de 1890, mes paroissiens commencent à donner, et ils vont donner de plus en plus largement.

Une année à peine se passe : l'église, avec son agrandissement provisoire, est devenue de nouveau trop petite. J'ai fait des économies personnelles considérables, je les ai réunies au trésor de notre fabrique; j'achète avec cela des matériaux en masse, que quinze voitures m'amènent un jour de printemps et par corvée. Nous nous mettons à l'œuvre avec une vive activité; une masse de mes gens sont là, travaillant avec moi, enfonçant les clous, sciant les planches, les uns à une affaire, les autres à une autre. En huit jours, nous avions dressé une immense nef contre l'ancienne chapelle, devenue maintenant simplement le chœur et la sacristie de la nouvelle et définitive église. L'édifice mesurait 26 mètres dans sa longueur totale et 10 mètres dans sa plus grande largeur. Il possédait une grande nef haute de 6 mètres, et deux bas côtés hauts de 4 mètres. L'édifice, dans sa hauteur totale, toiture comprise, mesurait près de 9 mètres. On le voit, c'était déjà un vrai monument, auquel il ne manquait plus que la tour. Tout l'extérieur était bien fini; mais les multiples ouvrages d'achève-

ment intérieur étaient encore à faire. En cela, les fonds manquant de nouveau, nous ne pouvions que procéder avec une prudente lenteur. Notre progrès pour le moment n'en était pas moins énorme. Nous avions dès lors une vaste église pouvant contenir facilement plus de 300 personnes et se prêtant admirablement à la célébration des grandes fêtes de la religion. Cette église s'est achevée depuis, un peu tous les ans : ç'a été l'œuvre surtout des années 1892 et 1893. Son maître-autel, don d'une généreuse famille de Belgique, se ferait remarquer même dans une église de ville. Beaucoup d'ornements d'église nous sont arrivés de la catholique Belgique. Je n'en ferai pas l'inventaire ici ; je dirai seulement quelques noms des localités qui nous ont donné le plus ; ce sont : Buiches, Bruxelles, Moresnet et Verviers. Il ne nous manque plus guère que la tour et les cloches : les cloches dont la voix douce et puissante retentirait si bien dans nos immenses solitudes. Dès maintenant la majesté de notre église et la beauté du culte qu'on y célèbre dépassent de beaucoup ce qui se voit dans les différents temples protestants de cette région. Si à cela venait s'ajouter une superbe sonnerie, les Anglais protestants seraient forcés de reconnaître, une fois de plus, l'élan religieux et la supériorité des catholiques Français sur eux.

Nous avions dès lors l'église et le presbytère, restait à construire la maison d'école. Jusqu'en 1893, l'école s'était faite un peu partout, tantôt dans la sacristie, tantôt dans un coin de l'église et parfois dans une chambre du presbytère. Cela ne pouvait durer ainsi. Quand j'eus enfin réuni de nouveaux capitaux, je construisis un nouveau presbytère, tandis que l'ancien se transformait en maison d'école. Ce fut l'œuvre de l'année 1893.

Dès ce moment nous étions en pleine lutte sur la question des écoles. — Je traiterai plus loin cette douloureuse question. Pour le moment, je me contenterai de dire que les catholiques français du Manitoba avaient droit, de par la constitution de 1870, à des écoles officielles catholiques et françaises ; que le gouvernement subalterne de la province du Manitoba supprima ces écoles malgré la constitution; que les tribunaux en dernier ressort reconnurent le bien fondé de nos réclamations. C'était dès lors, d'après la constitution, le devoir du gouvernement fédéral de prendre en main notre cause, en la faisant triompher par une bonne loi, malgré l'opposition du gouvernement provincial oppresseur. Nous attendîmes en vain, le gouverneur fédéral s'entendit avec notre oppresseur, et le règlement qui sortit de cette entente fut la consécration de l'injustice contre laquelle nous réclamions. Nous étions abandonnés à la férocité des Anglais protestants, et le chef du gouvernement qui nous abandonnait ainsi était un Canadien français : Laurier nous livrait à Greenway. A la nouvelle que l'iniquité était consommée, notre douleur fut immense, nous souffrions dans notre conscience et dans notre patriotisme, dans ce qu'il y a de plus sacré. Mais la douleur ne nous écrasa pas, au contraire, elle retrempa notre énergie. Nous protestâmes avec une vigueur qui ne s'était pas vue jusqu'alors, et, dans un effort magnanime, nous fondions dans toutes les paroisses catholiques françaises, des écoles catholiques françaises.

Dans ce grand mouvement, Grande-Clairière ne se tient pas en arrière. Nous voulons nous donner mieux qu'une école ordinaire, nous voulons avoir une école-pensionnat, une école supérieure où pourront venir

s'instruire non seulement les enfants du voisinage, mais encore ceux des missions éloignées où il ne se trouve pas d'écoles. Pour cela, il nous fallait des des institutrices congréganistes. Je n'ai point hésité, pour en trouver, de faire un voyage en Europe, et de tendre la main pour nos œuvres patriotiques et saintes. Dieu a béni mes démarches, j'ai trouvé les religieuses qu'il nous fallait, j'ai même trouvé de l'argent. Avec cet argent, je suis revenu ici, et autant que nous l'avons pu, nous avons commencé la construction d'une école-pensionnat spacieuse que nous allons continuer dès les premiers beaux jours de ce printemps 1898. Et si pour consolider non seulement cette œuvre, mais toutes les œuvres similaires du Manitoba, il me faut faire un nouveau voyage en France, et crier plus fort que jamais, je suis prêt à le faire. Dieu et le nom français sont en cause, quoi donc pourrait m'arrêter ?

Toutes ces constructions nous ont nécessairement coûté des sommes considérables.

Peut-être quelques chiffres ne déplairont pas aux lecteurs.

Voici, tout d'abord, l'état d'ensemble de nos dépenses et de nos recettes, faites depuis 1888, première année de la fondation, jusqu'au 31 décembre 1897 :

Dépenses.	3.060 piastres	soit	15.912 frs
Recettes .	2.205	soit	11.460 frs
Déficit . .	856	soit	4.451 frs

Faisons remarquer que ce chiffre de près de 16.000 francs de dépenses eût été plus gros du double, si nous n'avions pas fait presque tout l'ou-

vrage par corvée, c'est-à-dire gratuitement par nous-mêmes. Nous n'avons presque pas employé d'ouvriers à salaire. Ce sont eux surtout, qui font élever les frais de constructions ; car le moindre manœuvre ne gagne pas moins de 5 francs par jour. C'est pourquoi, si nous avions fait faire à l'entreprise tous ces travaux, ils nous auraient coûté au bas mot 30.000 frs.

D'autre part, le déficit de 4.451 francs ne constitue pas une dette criarde pour notre fabrique. Il m'a été facile de payer cette dette sur mes économies. La paroisse me remboursera quand elle pourra ; mais il est bien possible que loin de pouvoir me rembourser, ce sera moi au contraire qui continuerai à lui avancer de l'argent. Alors ce sera tant mieux, car dans ce cas je serai remboursé dans le Ciel, et l'on dit que là-haut, tout se rend au centuple.

J'ai parlé tout à l'heure de mes économies ; le lecteur se demandera peut-être, comment j'ai pu faire des économies ici ; cela est mon petit secret. Je dirai cependant que la vie, dans un pays comme celui-ci, coûte bien peu pour celui qui le veut, surtout quand il veut vivre de la vie d'anachorète. Le budget de mes dépenses personnelles est toujours très mince ; voyages compris, il atteint à peine le chiffre de 300 francs. En 1894, il n'a pas dépassé 252 francs, et en 1895, 286 francs.

Mon petit secret dans le succès de nos constructions paroissiales n'a pas consisté à faire suer l'or et l'argent à mes paroissiens ; au contraire, je les ai laissés assez tranquilles à ce point de vue. Mon secret a été tout simplement ceci : avancer avec prudence ; ne jamais faire de dettes incontrôlables ; faire le plus possible des économies personnelles ; gouver-

ner sagement le budget de la fabrique. Ces économies venant des deux côtés, ont toujours été le grand levier avec lequel j'ai pu assez facilement me tirer d'affaire.

Donnons encore quelques chiffres instructifs. Nous prenons les chiffres des recettes et dépenses ordinaires des trois dernières années.

	Recettes	Dépenses	Bonis
1895	915 frs	208 frs	707 frs
1896	1.123	260	863
1897	842	234	608

Cela est évident ; c'est bien l'économie qui a fait notre force, c'est elle qui nous a permis d'entreprendre, coup sur coup, tant de constructions très coûteuses, et cela dans des circonstances de réelle disette d'argent.



CHAPITRE VI

La question des écoles catholiques et françaises du Manitoba

J'ai dit plus haut qu'une grande iniquité scolaire avait été commise au préjudice des catholiques français du Manitoba; c'est cette injustice que nous appelons « la question des écoles ». Cette question n'agite pas seulement le Canada tout entier; elle émeut l'opinion dans les pays étrangers eux-mêmes et principalement en France; mais dans ce dernier pays spécialement, elle paraît si embrouillée, qu'on n'y peut se prononcer en connaissance de cause.

Le lecteur de France ne sera donc pas mécontent de me voir, en quelque façon, tirer au clair cette question généralement si confuse pour lui. J'ai encore une autre raison personnelle d'en parler : de toutes les choses canadiennes de l'heure présente, elle est celle qui m'a le plus imposé de travail et de sacrifices. A mes occupations de missionnaire et de colonisateur, elle m'a fait joindre celles de l'instituteur; c'est elle encore qui a le plus meurtri mon cœur de catholique et de Français. Généralement, en France, qui dit Canada dit catholi-

cisme. Cela est vrai et faux tout ensemble. Il y a deux Canada, le Canada catholique français dans la grande province, de Québec, et le Canada protestant anglais en majorité dans les autres provinces. Toutes ces provinces unies dans une même confédération, jouissent toutefois d'une autonomie très réelle. Elles possèdent chacune un parlement particulier avec pouvoir de faire les lois les plus diverses. Elles sont ainsi chacune comme un état bien distinct dans le grand corps fédéral, qui s'appelle le Dominion du Canada. Ce Dominion possède à son tour un parlement supérieur, qui fait les lois et règlements généraux. Ce parlement est le gardien de la constitution du pays, et comme tel, il exerce sur chacun des états provinciaux un certain contrôle pondérateur, dans les limites d'une charte intitulée : « Acte de l'Amérique britannique du Nord ». Parmi les lois qui ressortissent des parlements provinciaux, il faut citer les règlements scolaires. Dans la province de Québec, où les catholiques français forment la majorité, les écoles catholiques françaises sont en sécurité ; mais il n'en est plus ainsi dans les autres provinces, où les protestants anglais sont plus nombreux. L'existence légale officielle des écoles catholiques françaises y peut être exposée aux attaques du fanatisme protestant, comme c'est présentement le cas dans la province du Manitoba. Les catholiques, presque tous Français canadiens, y sont au nombre d'environ 25.000 contre 150.000 protestants anglais. Jusqu'en 1890, les lois scolaires y étaient on ne peut plus libérales : catholiques et protestants y jouissaient d'écoles officielles de leur choix. Mais depuis cette époque, les choses ont bien changé : la majorité protestante a supprimé la section des écoles publiques catholiques françaises, ne

conservant plus que les écoles publiques protestantes anglaises.

C'est contre ce changement arbitraire que protestent non seulement les catholiques du Manitoba, mais encore ceux du reste du Canada dont ils forment les 40 °/₀ de la population totale.

Et disons-le de suite : ces protestations sont pleinement fondées. Non seulement elles ont pour elles le droit naturel; elles s'appuient en outre sur le droit positif : l'acte constitutionnel du Manitoba, entre autres, déclare intangible le droit des catholiques non seulement à des écoles privées de leur choix, mais encore à des écoles publiques catholiques françaises, soutenues avec l'argent du gouvernement provincial et celui des municipalités.

Voyons maintenant comment les catholiques Français avaient acquis ce droit, et comment ensuite, ils en ont été injustement dépouillés.

Pour bien répondre à ces questions, il nous faut remonter aux origines du Manitoba, c'est-à-dire au commencement du siècle actuel. A cette époque relativement peu reculée, l'immensité des prairies de l'Ouest n'est encore parcourue que par des bandes de chasseurs indiens, au milieu desquels s'avancent un peu partout, et avec prudence, les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. L'appât du commerce attire ces étrangers. — Le gouvernement anglais a constitué en autorité la puissante Compagnie, lui accordant en même temps certains droits de propriété sur toutes ces régions. Dès lors certains trafiquants, tant Français qu'Anglais, prennent pied très fermement au pays. Ils épousent des sauvagesses, et fondent ainsi les premières familles métisses.

Plus tard, vers 1815, un riche anglais presbytérien, lord Selkirk, obtient de la Compagnie un immense domaine, qu'il appelle colonie d'Assiniboia : c'est le Manitoba actuel. Quelle pouvait être la vie morale de ces métis et blancs privés de tout secours religieux ? on le comprend aisément. Des désordres affreux décident Selkirk à procurer à sa colonie les bienfaits de la religion. L'Évêque de Québec imploré envoie deux prêtres et un instituteur catholiques dans ces lointaines régions. Ils partent emportant écrites les instructions de leur Évêque. Ils ont spécialement l'ordre de fonder des écoles catholiques ; et Selkirk non seulement agrée ces instructions, mais encore il défraie les missionnaires de leurs frais de voyage, et leur concède d'immenses lots de terre. Nous voyons ici la première aide donnée aux écoles catholiques françaises du Manitoba par les autorités constituées. Remarquons en outre que les écoles que fondent ces missionnaires, en 1818, sont les premières établies en ce pays : les catholiques y arrivent donc bons premiers. Selkirk meurt en 1820 ; ses domaines font retour à la Compagnie, et c'est alors seulement que celle-ci fait venir d'Angleterre un ministre et un instituteur protestants.

A partir de ce moment, les écoles tant catholiques que protestantes se multiplient ; et toutes sont dotées de terres concédées par la Compagnie souveraine. Il y a plus : la même Compagnie accorde le transport gratuit à la plupart des missionnaires et instituteurs des deux cultes qui viennent se succéder au pays ; et dès 1825, nous la voyons accorder des gratifications en argent aux missionnaires écolâtres.

Dès avant 1850, l'autorité en ces régions est passée des mains de la Compagnie dans celles d'un certain

gouvernement, nommé Conseil d'Assiniboia. Et, en 1851, nous voyons que 50 louis sterling sont accordés par ce conseil aux écoles catholiques françaises et une somme égale aux écoles protestantes anglaises. Les choses se continuent ainsi jusqu'en 1869. Le conseil accorde ses octrois scolaires annuels toujours plus considérables, moitié aux catholiques, moitié aux protestants. Catholiques et protestants, au point de vue scolaire, sont mis sur un pied de parité parfaite ; et cela non d'après une loi qui n'existait pas encore, mais d'après « la coutume ».

Les choses en étaient là en 1869. En ce moment la confédération canadienne, maîtresse déjà de certaines provinces orientales, veut s'adjoindre les immenses territoires des prairies de l'ouest. Le gouvernement procède d'une façon brutale ; il agit sans consulter en rien les habitants du pays. Ceux-ci, presque tous métis français et anglais, s'émeuvent de procédés qui les traitent en parias ; d'autre part ces changements les inquiètent ; ils voient bien leurs libertés présentes ; mais ils n'aperçoivent pas aussi bien ce qui leur restera de ces libertés, une fois qu'il seront englobés dans la grande confédération. Ils se mettent en état de résistance. Le gouvernement canadien leur a nommé un gouvernement provisoire ; ils se hâtent d'en nommer un autre à leur tour. Des fusils viennent « d'en-bas » ; les métis eux aussi courent aux armes. Alors le Canada comprend son erreur ; le gouvernement d'Angleterre lui-même la lui signale. Il faut au plus tôt calmer l'émeute. Le pasteur de ces métis, Mgr Taché, 2e Évêque de Saint-Boniface, est chargé de cette délicate mission : il réussit ; la paix se fera moyennent concession de certaines garanties constitu-

tionnelles. C'est alors que fut dressé, par les soins du gouvernement provisoire des métis, une liste des garanties que ceux-ci réclamaient : c'est la fameuse liste connue dans l'histoire sous le nom de «liste des droits». Elle comprend en tout 20 articles, que reprend, développe, corrige et confirme le non moins fameux « acte du Manitoba », en 36 clauses remarquables. Les métis avaient formulé leurs volontés dans leur « liste des droits », le gouvernement leur accordait pleine satisfaction dans « l'acte de Manitoba ».

Ce n'est pas la place ici d'examiner en détail les 20 articles ; ils traitent de choses très variées qui n'ont rien de commun avec notre question : il nous suffira ici d'examiner l'article 7 de cette liste. Que réclame cet article ? Il demande : « Que les écoles « soient *séparées* et que les argents pour le soutien « des écoles soient divisés entre les différentes déno- « minations religieuses au prorata de leurs popula- « tions respectives. » Les métis demandent donc que l'ancienne coutume relativement aux écoles soit positivement maintenue ; et cela le gouvernement l'accorde très clairement dans la clause 22e de son fameux « acte ». Il est déclaré que dans la nouvelle province la législature locale pourra exclusivement décréter des lois scolaires, pourvu que les droits acquis soient respectés. « Rien dans ces lois, y disait-on, ne devra « préjudicier à aucun droit ou privilège conféré lors « de l'union par la loi et par la *coutume* à aucune « classe particulière de personnes dans la province « relativement *aux écoles séparées.* »

Voilà ce fameux paragraphe, qu'invoquent les catholiques Français ; il confirme clairement le système scolaire en usage jusqu'alors ; il favorise également

les protestants et les catholiques. Si, par hypothèse, les protestants étaient maintenant la minorité et les catholiques la majorité, et si ceux-ci voulaient reprendre à ceux-là leurs droits scolaires; les protestants opprimés pourraient se réclamer de ce paragraphe, tout comme les catholiques le font présentement. Ainsi était déclarée intangible l'ancienne coutume des écoles séparées ; ainsi les écoles catholiques et françaises devaient rester aux catholiques Français aussi longtemps qu'ils le voudraient.

L'acte constitutionnel allait même plus loin : il prévoyait le cas où une majorité inique essayerait de reprendre ses privilèges scolaires à la minorité. Dans ce cas, un sous-paragraphe de la même clause 22e décidait que, sur appel de minorité lésée, le gouvernement fédéral sommerait le provincial de réparer ses torts ; et en cas de refus de la part de celui-ci, qu'il émettrait lui-même toutes les lois nécessaires au rétablissement des droits scolaires de la minorité lésée.

Voilà qui est bien clair : le droit à des écoles séparées soit pour les catholiques soit pour les protestants est lumineusement établi. Voyons maintenant ce qui s'est passé dans la suite.

Les métis ayant pleinement obtenu tout ce qu'ils réclamaient, cessèrent toute résistance. Ils reçurent en amis le lieutenant gouverneur qui leur fut envoyé, et, aussitôt que la chose fut possible, le peuple élut son premier parlement. Les choses allèrent à la perfection : toutes les influences furent également favorisées. Les électeurs envoyèrent au parlement 12 députés catholiques, dont 6 métis français et 12 députés protestants dont 6 métis anglais.

Inutile d'expliquer ici les causes de cette parfaite symétrie. On comprend facilement qu'elle était le résultat d'une certaine géométrie électorale bien à sa place dans une société qui commençait son existence.

Tout était à créer dans la nouvelle province : on alla donc vite en besogne. Bientôt Manitaba fut doté d'un code aussi complet que possible. Dans cet ensemble de lois nous trouvons celles qui réglementent les choses scolaires. Tout y est fait en conformité avec l'ancienne « coutume » et les décrets de « l'acte de Manitoba ».

Protestants et catholiques, tous paraissent satisfaits. A ce moment les protestants anglais trouvèrent chose respectable les écoles catholiques françaises. A cette époque la vérité illuminait d'autant mieux ces gens-là qu'ils se sentaient alors en minorité ! Le moment d'invoquer le droit du plus fort n'était pas encore venu !

Mais les années se succèdent ; il survient une énorme immigration de protestants, et insensiblement les idées changent ; les Anglais devenus majorité commencent à trouver chose mauvaise les droits scolaires des catholiques. Déjà les élections de 1875 envoient au parlement quelques adversaires hâtifs de nos écoles ; mais la majorité trouve que ces gens sont trop pressés ; et nos droits scolaires sont maintenus.

Chaque année, une immigration de plus en plus forte ne cesse de fortifier l'élément protestant ; et nos droits constitutionnels paraissent baisser en proportion. L'ennemi n'osant tout entreprendre à la fois, s'en prend, pour le moment, à l'usage officiel du français ; et une loi est passée qui le supprime. Cette loi était attentatoire à l'acte constitutionnel. Le *veto* du gou-

verneur fédéral lui porta le coup qu'elle méritait; et nos ennemis ne recueillirent alors que la honte de leur défaite.

Nos droits scolaires vécurent ensuite dans une paix profonde jusque vers 1888. Cette année devait marquer le triomphe des libéraux au Manitoba. Ceux-ci, pour vaincre, avaient besoin de l'aide des catholiques; on fit donc à ces derniers les plus belles promesses : les écoles séparées devaient être scrupuleusement respectées, etc... Les libéraux anglais soutenus par les catholiques triomphèrent pleinement; mais maîtres du pouvoir, ils se hâtèrent d'oublier leurs promesses; et dès le 19 mars 1890, une législation nouvelle supprimait les écoles catholiques françaises. Désormais, les écoles publiques seront exclusivement protestantes et anglaises!

Il y a là une iniquité manifeste : les catholiques en sont convaincus; ils se tournent du côté des gardiens de la constitution, ils s'adressent au gouvernement fédéral; mais la politique, les intérêts, les faiblesses s'en mêlent; on laisse se passer le temps d'agir efficacement : le parlement fédéral se forge à plaisir ses propres chaînes. Le gouvernement fédéral pourrait si facilement « désavouer » la loi inique; mais il veut être très prudent; il aime mieux confier la cause aux tribunaux. On imagine des procès lamentables; on les traîne d'un tribunal à l'autre; on nous donne le spectacle étrange de jugements contradictoires. Nous perdons notre cause à Winnipeg; nous la gagnons devant la cour suprême du Canada, pour la perdre enfin à Londres devant le conseil privé de la reine. Nous avions droit, et nous perdions! Comment expliquer cela? On a dit que la cause avait été mal présentée. Eh bien, soit! Tout était-il perdu? Nos droits si certains devaient-ils rester méconnus? Non : il nous restait une planche de salut.

Nous avons vu plus haut comment « l'acte de Manitoba », dans sa clause 22me, établissait solidement le principe des écoles séparées, et comment, en cas de violation de ce principe, il accordait à la minorité lésée le droit d'appel au gouverneur en conseil. Il nous restait donc un droit d'appel : notre cause fut portée devant le gouverneur; mais les ministres fédéraux, avant d'agir, voulurent encore une fois consulter les tribunaux. La question était de savoir si le gouvernement fédéral avait le droit d'intervenir, et cela dans quelle mesure. Les décisions des tribunaux furent de nouveau contradictoires ; mais cette fois, le conseil privé d'Angleterre reconnut, en dernier ressort, la justice de notre cause : il déclarait formellement que nos droits scolaires avaient été lésés, et que cette injustice devait être réparée (2 février 1895). En conséquence, le 19 mars suivant, le gouverneur en conseil lançait son « arrêté réparateur », signifiant au gouvernement de Manitoba d'avoir à rendre leurs droits scolaires aux catholiques de la province.

A cette nouvelle, les catholiques Français du Manitoba poussèrent un long soupir de soulagement. L'oppression appesantie sur eux depuis 5 ans allait donc enfin finir. Eh bien, non ! l'heure du triomphe n'avait pas encore sonné pour nous. Le gouvernement de Manitoba ne voulut pas se soumettre, se sentant soutenu en haut lieu par des politiciens sans principes, il résista en forcené.

La cause de nos écoles entre ici dans une nouvelle phase : jusqu'alors, elle s'est traînée lourdement devant les tribunaux ; la voilà maintenant qui entre sur le terrain mouvant de la politique. La mêlée va être épouvantable : la justice sera foulée aux pieds ; seuls les appétits et les haines lèveront la tête; et des individus de notre sang, ajouteront à toutes ces hontes, celle de nous frapper en traîtres

par derrière. La confusion sera grande : les étrangers n'y comprendront rien, et c'est à peine si ceux du pays pourront s'y reconnaître.

Il existe dès lors comme un double champ de bataille : il y a à lutter au Manitoba entre le gouvernement provincial, soutenu par une majorité protestante fanatisée d'une part, et les catholiques de l'autre. Là règne l'ogre Greenway, chef du gouvernement provincial ; il est heureux d'opprimer les catholiques Français ; et ceux-ci lui vouent un mépris qui n'est que trop mérité. Mais le grand champ de bataille est à Ottawa, en plein parlement fédéral : conservateurs et libéraux y sont en présence : les premiers détiennent le pouvoir ; les autres sont dans l'opposition. Les premiers veulent rendre leurs droits scolaires aux catholiques du Manitoba, et venger ainsi la constitution ; les autres s'y opposent. D'après eux, le tyran Greenway doit être laissé libre d'opprimer les catholiques Français ; mais au fond ils espèrent renverser le gouvernement sur cette question aux prochaines élections générales. Bowel, puis Tupper, des Anglais protestants, sont à la tête des conservateurs ; et Laurier, un Canadien-Français, soi-disant catholique, commande les forces libérales. Ainsi, par une anomalie étrange, un protestant défendra la cause des catholiques du Manitoba et un catholique secondera Greenway, l'oppresseur de ces mêmes catholiques. Ainsi le veut la politique !

Les conservateurs d'Ottawa ont eu un commencement superbe : leur sommation a brillé comme un glaive sur le champ de bataille. Ils reculent maintenant, ils sont moins impératifs : Greenway leur a laissé entendre qu'ils ont été trop durs, et qu'à de certaines conditions, peut-être pourrait-on s'entendre. « Proposez vos conditions »,

réplique Ottawa. Mais Greenway, qui s'entend à merveille avec les libéraux du parlement, louvoie malicieusement, prend son temps, et finit par un coup d'éclat. Pour rafraîchir ses forces, il prononce la dissolution de son parlement et en appelle aux électeurs de sa province, sur la question des écoles. Une presse cynique déchaîne le fanatisme protestant; on agite les spectres français et papiste, et le tour est joué. Greenway triomphe et montrant son nouveau parlement au gouvernement d'Ottawa : « Vous le voyez, s'écria-t-il : la volonté de mon peuple reste inébranlable. Il n'autorise pas le rétablissement des écoles catholiques françaises. » (15 janvier 1896.)

Le devoir d'Ottawa était tout tracé. Sentant que le gouvernement fédéral est ridiculisé, et fort de la constitution Bowel, le chef ou fédéral fait préparer le texte d'un bill réparateur. L'effort de la lutte est maintenant en plein parlement d'Ottawa. Comme la bataille doit être terrible, Tupper, plus vigoureux, vient remplacer Bowel à la tête du gouvernement. Tous les conservateurs catholiques se rangent derrière lui, et à leur suite presque tous les conservateurs protestants. De l'autre côté se rangent tous les libéraux protestants et presque tous les libéraux catholiques, et Laurier se met à leur tête. Ce malheureux ne rougit point de soutenir Greenvay, l'oppresseur des catholiques Français!

Mais enfin, que veut donc Laurier? D'après lui, l'arbitraire de Greenway doit être respecté : c'est une enquête et non un bill réparateur qu'il faut. Une enquête n'est plus admissible, lui répond-on : elle remettrait en cause une chose définitivement jugée. Mais Laurier maintient sa tactique. Si son enquête ne fait pas l'affaire de la justice, ça lui est égal : les intérêts de sa politique priment tout. « Mais vous êtes catho-

lique et Français! lui crie-t-on. — En politique, répond Laurier, je suis seulement libéral, je ne relève que de moi. — Mais vous sacrifiez les droits acquis, vous foulez aux pieds les engagements les plus solennels! »

La politique de Laurier ne reconnaît ni les droits acquis ni les engagements solennels; pour lui, la force prime le droit. Tous les libéraux protestants hurlent avec lui, et presque tous les libéraux catholiques ne rougissent pas d'en faire autant.

Ce honteux spectacle émeut l'Épiscopat canadien; il réprouve l'attitude de Laurier et celle de ses partisans, il fait un devoir de conscience aux députés catholiques de voter le bill réparateur. Cette intervention si juste, si légitime est honteusement attaquée; les protestants crient au romanisme, et les libéraux catholiques à la tyrannie.

Arrive, alors, la discussion du bill; il est long, mais il est aussi parfait que possible, il a pour lui l'approbation des Évêques, et l'assentiment des catholiques du Manitoba. Et cependant, on l'attaque avec fureur. Les protestants s'en indignent, sous prétexte qu'il donne trop aux catholiques français, et les libéraux catholiques, variant la note, s'en plaignent parce qu'il ne leur donne pas assez; mais, au fond, ils se moquent des droits des catholiques Manitobains. Laurier essaie alors un coup d'éclat qui marque bien le vrai but des libéraux; il propose l'ajournement des débats à six mois. C'était vouloir enterrer le bill; mais il est honteusement battu. Il devient alors évident que le bill a pour lui la majorité, il sera donc voté; or, d'après l'intérêt des libéraux, rien ne doit être fait avant les élections. Que faire? Les libéraux ourdissent alors un complot avec quelques conservateurs ultra-protestants.

On est en mars; le parlement actuel prend fin en avril. Avec une obstruction savamment conduite, l'on peut arriver à ce terme avant la clôture des débats. On se met donc à l'œuvre; les libéraux se relaient avec méthode, ils donnent d'interminables discours qui ne disent rien. Tupper tient bon : à ces longs parleurs, il donne des séances très longues qui durent sans désemparer nuit et jour, pendant des semaines. Rien n'y fait, les obstructionnistes ne cessent de pérorer; pendant que les uns parlent, les autres vont dormir et ceux-ci viennent ensuite relever ceux-là. Quand ils n'ont plus rien à dire, ils font d'interminables lectures; traités de religion, de philosophie, de législation, tout est mis à profit, et cette comédie misérable, qui fausse la théorie du suffrage universel, dure un long mois. C'est fait; les pouvoirs du parlement expirent, le bill n'a pas été voté, la question des écoles reste sur le tapis plus ardente que jamais, et Laurier va l'exploiter autant qu'il sera en son pouvoir. L'astucieux Canadien tiendra deux langages : il hurlera en anglais avec les Anglais fanatisés, et il fera les plus solennelles promesses catholiques aux Canadiens catholiques de Québec. Ces promesses seront un leurre stupéfiant, mais qu'est-ce que cela peut faire à Laurier ? Il veut triompher : tant pis pour les naïfs qui se laissent tromper.

Les élections générales, fixées au 23 juin suivant, furent préparés chaudement. Laurier avait beau jeu de dire aux naïfs de Québec : « Ne suis-je pas de votre sang ? Ne suis-je pas Canadien-Français et catholique ? Et Tupper, n'est-il pas Anglais et protestant ? Vous devez plutôt croire aux promesses d'un des vôtres qu'à celles d'un étranger. » Tupper disait : « La constitution

violée réclame impérieusement le rétablissement des droits scolaires des catholiques français. » « Pour moi, exclamait Laurier, je suis catholique français, mais je suis aussi l'ami de Greenvay. Si j'arrive au pouvoir, je m'entendrai sûrement avec celui-ci et les choses ne pourront manquer de se régler à l'amiable pour le plus grand avantage des deux partis. » La parole de Tupper était nette; celle de Laurier ne l'était pas : sa phraséologie vague était terriblement significative. Un cynique déni de justice était en préparation, tous les esprits solides le comprirent. L'Épiscopat surtout fut à la hauteur des circonstances : il signala le danger dans des mandements. Mais les catholiques de Québec ne voyaient plus qu'une chose : avec Laurier ils avaient l'honneur de voir un des leurs à la tête du Dominion. Pour eux, du reste, Laurier n'avait-il pas fait les plus belles promesses, et ses candidats catholiques n'avaient-ils pas tous juré de voter le bill réparateur approuvé par les Évêques ? Mais pendant que les candidats catholiques de Laurier juraient cela, ses candidats protestants, en bien plus grand nombre, juraient le contraire; l'iniquité de la comédie était patente, mais les catholiques libéraux, fous de Laurier, n'étaient plus en état de saisir cela.

La journée du 23 juin fut un triomphe pour Laurier et ses libéraux. Chose étonnante, les provinces anglaises partagèrent également leur vote entre conservateurs et libéraux, entre amis et ennemis des catholiques du Manitoba. Ce furent les catholiques de Québec qui firent triompher les ennemis de nos écoles catholiques. Ce résultat lamentable déconcerta tous les vrais catholiques, et prit par surprise les protestants eux-mêmes. Nous étions en effet immolés par les nôtres.

Pourtant, certains parmi nous espérèrent encore; les

candidats libéraux catholiques n'avaient-ils pas signé la déclaration qu'ils voteraient pour la loi réparatrice, s'ils étaient élus ? Laurier lui-même n'avait-il pas promis que bonne justice serait rendue à ce sujet ? Et les conservateurs élus n'avaient-ils pas déclaré que les droits scolaires des catholiques devaient être respectés ?

Les choses en étaient là, quand Laurier vainqueur de Tupper, lui succéda au pouvoir. Les plus aveugles purent vite s'apercevoir qu'il ne pouvait plus être question de loi réparatrice. Laurier avait promis une loyale enquête. On attendit cette enquête. Certains mirent en elle quelque espoir ; mais les plus avisés n'en attendirent rien de bon. Toutefois, pour ne froisser en rien les maîtres du jour, ils gardèrent un silence absolu, attendant les résultats, la mort dans l'âme.

Pour diriger cette enquête, Laurier choisit un autre Canadien Français : Israël Tarte. — Retenez bien ce nom. — Et cet homme, ce ministre, à la place d'une enquête, fit un complot. Il vint au Manitoba, ne consulta que les traîtres et nos pires ennemis ; il n'ouvrit la bouche que pour couvrir d'injures ceux de sa race. Cet homme, qui portait, autant qu'il était en lui, le coup mortel à l'élément catholique français de notre province, osait traiter d'assassins de leur peuple, ceux qui nous soutenaient. Ce misérable, capable de toutes les palinodies et de tous les cynismes, calomniait lâchement les siens devant les Anglais et cajolait honteusement les bourreaux de sa race.

Il sortit de tout cela un règlement déplorable et hypocrite. L'iniquité scolaire de Greenway était maintenue, le contrôle de leurs écoles échappait totalement aux catholiques, les livres de leur religion en étaient strictement exclus. A leur place, on introduisait les

manuels civiques et les livres d'histoire chers au cœur des protestants; et les Français, ces découvreurs, ces premiers pionniers du pays, n'avaient pas plus de droit à l'enseignement de leur langue maternelle dans ces écoles que le dernier des Mennonites ou des Chinois.

A la première apparition de ce règlement, il y eut un moment de stupeur. Puis l'indignation des catholiques éclata. Les protestants eux-mêmes étaient surpris de tant de fourberie mêlée à tant de bassesse. Les catholiques maudissaient le règlement et l'Épiscopat le condamnait. Mais ce fut au Manitoba surtout que les catholiques surent s'élever à la hauteur des circonstances. Mgr Langevin, leur Évêque, fit entendre le premier sa solennelle protestation; il déclarait hautement, en pleine cathédrale, le règlement inacceptable et injuste. Tout le clergé, comme un seul homme, répondait avec une ardeur invincible au cri de détresse de son chef; et l'immense majorité des fidèles signaient en masse d'admirables protestions contre l'odieux règlement. Ce beau mouvement de réprobation gagna toutes les paroisses, et c'est à peine s'il se rencontra quelques traîtres qui osèrent prendre le parti de nos bourreaux.

Laurier sentit alors tout le poids de son iniquité; il comprit qu'il était temps d'essayer de donner le change à l'opinion. Il prononça de grands discours à Montréal, à Québec et ailleurs encore. Le discours de Montréal, surtout, eut du retentissement. Il fut prononcé au milieu d'un brillant banquet, devant des flots de gens accourus de tous côtés. Laurier s'y montra éloquent et habile autant qu'on peut l'être; mais la cause qu'il défendait était tellement mauvaise, qu'il ne put trouver un seul argument sérieux en sa faveur. En désespoir de cause, il osa affirmer que le droit des catholiques du Manitoba

à leurs écoles était seulement moral. Il ne pouvait plus misérablement reconnaître qu'il était à bout de preuves et que sa cause ne valait rien.

Mais le comble de l'impudence et de la maladresse fut la présence de Greenway lui-même à ce banquet. Greenway, l'auteur de tout le mal, le père de la loi scélérate, osa se lever après Laurier; il osa prononcer un discours devant une foule canadienne française qu'aveuglait l'esprit de parti; et cette foule en délire osa faire une ovation au bourreau de ses frères du Manitoba! Greenway lui-même fut surpris de tant de bassesse!

Mais, si d'un côté, des misérables applaudissaient à nos tyrans, de l'autre, un immense mouvement de pitié se déterminait pour nous. Des écoles libres catholiques et françaises s'élevaient dans toutes nos paroisses, et l'argent d'âmes généreuses nous arrivait de tous côtés pour le soutien de ces écoles.

Les libéraux français, en nous trahissant pour des raisons politiques, s'attendaient bien à quelque explosion d'indignation; d'avance ils avaient condamné ceux qu'ils appelaient, avant coup, des extrémistes. Mais quand ils eurent vus cette formidable poussée d'indignation chaque jour grandissante; quand ils eurent entendu le son retentissant de ces milliers d'offrandes à nos écoles françaises, ils commencèrent alors à trembler pour leur position. Fous de frayeur, ils entreprirent une campagne de mensonges éhontés; et comme ils avaient avant tout le clergé contre eux, ils ne reculèrent devant aucune calomnie à son adresse. Un des leurs osa même composer un livre contre le clergé canadien, qu'il accusait d'ingérence indue, et qu'il représentait comme faisant œuvre de parti. L'auteur eut la naïveté de croire que Rome approuverait son œuvre; il pensait sans doute

qu'il était aussi facile de tromper le Pape qu'un simple électeur de Québec. Il ne négligea rien de toutes les ruses utiles; toutes les ficelles de l'astuce furent mises en jeu, mais tout fut inutile. Le livre envoyé à Rome en reçut une sévère mais juste condamnation.

Nos sectaires aussi opiniâtres que pervers ne se tinrent pas pour battus; ils affirmaient bien haut que Rome condamnait tout bas le clergé canadien; et pour continuer leur jeu le plus longtemps possible, ils sollicitèrent de Rome l'envoi sur les lieux d'un délégué apostolique; et quand la chose fut décidée, ils l'annoncèrent comme une victoire. Il n'en était rien; là encore ils devaient être honteusement battus; mais, en attendant, ils donnaient le change à l'opinion et remportaient par ce moyen, quelques élections partielles. Le délégué, Mgr Merry del Val, n'était pas plus tôt arrivé, qu'ils l'indignaient de leurs mensonges; et que, commençant à soupçonner quelles pourraient bien être les conclusions du délégué, ils prenaient dès lors leurs précautions tortueuses à son égard. Du haut de la tribune parlementaire, l'inique règlement était déclaré intangible.

Ici encore nos politiciens éhontés seront tombés dans leurs propres filets. Le délégué qu'ils ont appelé eux-mêmes a vu de ses yeux leur étonnante mauvaise foi, et Rome a pu ainsi démêler des choses qu'elle n'aurait jamais pu bien comprendre autrement.

Le délégué remplit consciencieusement sa mission. Il vit en mille rencontres tantôt les amis, tantôt les ennemis de nos écoles; et afin que rien ne manquât à ses investigations, il voulut visiter les principaux centres intéressés à la chose. Québec, Montréal, Ottawa, Winnipeg et Saint-Boniface le virent successivement.

Nos Evêques avaient été représentés à Rome comme

des politiciens oublieux de leur sainte mission. D'après Laurier, Tarte et tous les faux frères, nos Évêques avaient bien plus en vue les intérêts du parti conservateur que celui de leurs écoles bien entendu. Les faux frères voulaient bien reconnaître qu'un peu de mal avait été fait par Greenway, en 1890; mais n'en avaient-ils pas obtenu ce fameux règlement que ses auteurs proclamaient si fort très satisfaisant et qu'ils avaient admiré jusqu'au point d'en faire l'apothéose au fameux banquet de Montréal (décembre 1896)? Mais les Évêques eux-mêmes ne voulaient rien entendre, ils ne voulaient pas recevoir tout ce bien qu'on leur offrait, ils réprouvaient, comme absolument défectueux et injuste, ce règlement si sage, si parfait, sorti tout entier du cœur généreux de Greenway, sous l'heureuse influence de Laurier et de Tarte.

L'Archevêque de Saint-Boniface, Mgr Langevin, était plus que tout autre l'objet de leurs attaques. Comme chef spirituel des opprimés, sa place à la bataille était naturellement la première; il n'avait pas failli au devoir, il avait ardemment revendiqué les droits des écoles catholiques et françaises. Sa vigoureuse défense lui avait attiré la haine de nos ennemis conjurés; leurs journaux lui avaient prodigue l'outrage, ils le représentaient comme un jeune brouillon sans discernement et comme le principal obstacle à la pacification des esprits. Ces calomnies avaient même passé nos frontières : des malheureux les avaient portées jusqu'à Rome. Les noms de ces malheureux sont connus; nous ne les citerons pas ici : mais si certains d'entre eux, en faisant cela, ne trahissaient que des devoirs d'hommes, d'autres plus coupables encore trahissaient en outre des devoirs plus sacrés encore!

Le Pape avait trop de sagesse pour recevoir ces calomnies comme l'expression de la vérité. Pourtant, elles descendaient de si haut parfois, et elles étaient présentées avec un art hypocrite si parfait, que le grand Pontife devait forcément rester perplexe sur quantité de points ; il put croire que les Évêques avaient mal défendu leur cause. De fait, personne n'ignore aujourd'hui qu'au moment où le délégué papal débarquait en Amérique, on le trouva fortement prévenu contre les Évêques du Canada en général, et spécialement contre l'Archevêque de Saint-Boniface. Mais quand le délégué eut vu de près nos Évêques et leurs ennemis à l'œuvre ; quand il eut lu les journaux de ceux-ci, et les stupéfiants travestissements de ses propres paroles qu'on y faisait ; alors ses doutes fâcheux tombèrent l'un après l'autre ; il comprit entre les mains de quels hommes nous étions restés abandonnés. Après sa visite à Winnipeg et à Saint-Boniface, la lumière pour lui devint complète. La vue de ces multitudes de catholiques, se pressant partout anxieux sur ses pas, l'émut profondément, il ne voulut pas nous quitter sans nous laisser une immense espérance. Il ne nous divulgua pas les secrets de son enquête ; il ne nous les résuma même pas ; il ne pouvait, il ne devait pas faire cela ; mais il voulut bien dire à tous ces catholiques anxieux « qu'il serait à Rome comme l'un d'entre eux », et cette parole, il parut prendre à tâche de la répéter dans toutes les circonstances les plus solennelles.

Personne ne pouvait s'y méprendre, l'enquête nous était évidemment favorable ; mais si les catholiques étaient contents, leurs ennemis ne l'étaient pas. Toutefois, ils n'entendaient pas se rendre si facilement. Aussi longtemps que le Pape lui-même n'avait pas parlé, il y avait toujours quelque espoir, sinon de triompher des Évêques, du moins d'obs-

curcir la vérité aux yeux du Souverain Pontife. On venait d'essayer de prévenir le délégué contre l'Épiscopat : cela avait mal tourné. Il n'y avait plus guère moyen d'employer cette machine de guerre ; il fallait trouver quelque chose de mieux. On convint auprès du Pape que les catholiques étaient restés trop sacrifiés, que le règlement était insuffisant ; mais on lui montra comment le malheureux Greenway se trouvait paralysé entre ses promesses inconsidérées et le fanatisme de sa majorité. Cet homme, selon eux, voulait beaucoup de bien aux catholiques, mais les concessions ne pouvaient se faire qu'insensiblement et en quelque sorte en cachette. Mais toutes ces belles remontrances paraissant produire peu d'effet sur l'intelligence du pénétrant Pontife, Laurier crut qu'il était temps de payer de sa personne, il alla lui-même se prosterner aux pieds du Pontife. Que lui dit-il sur la question de nos écoles ? et quelle fut la réponse du Pape ? Personne ne l'a encore divulgué. Quoi qu'il en soit des détails, il parut évident dès lors que Laurier revenait de Rome les mains vides. Et quand on considère attentivement les événements qui suivirent, on comprend facilement que le Pape dut dire à Laurier de faire tout son devoir dans le redressement des droits scolaires des catholiques ; et naturellement Laurier lui promit son concours dévoué. Les belles promesses coûtent si peu à de certains hommes !

Après cette fameuse entrevue, et pendant que se préparait la décision du Souverain Pontife comme conclusion de l'enquête de son délégué, la question des écoles paraissait sommeiller au Canada ; mais ce repos n'était qu'apparent. Pendant que l'Épiscopat et tout le peuple véritablement chrétien et français attendait avec confiance la décision du Pape, les deux gouvernements amis, celui

de Laurier à Ottawa, et celui de Greenway à Winnipeg, étaient en pourparlers suivis. Laurier faisait comprendre à Greenway, que le vide de leur règlement commun n'avait pas échappé à l'œil sagace du Pape, qu'il fallait quelque chose de plus, quelque comédie plus habile encore que celle du règlement. Greenway s'exécutait à sa façon; ses journaux le déclaraient animé des meilleures intentions; il faisait du reste des concessions sur les points indifférents, mais n'accordait pas un atome des droits essentiels des catholiques : de vagues promesses étaient faites, et tout était laissé à l'arbitraire de l'oppresseur. Pour mieux reprendre ensuite ces concessions, on se gardait bien de les appuyer par une loi, et quand même une loi eût été passée, nous ne savons que trop que les lois de Greenway ont juste la solidité de ses promesses; on les fait un jour, pour les supprimer le lendemain. La constitution elle-même ne compte pas pour cet étrange ami de Laurier.

Celui-ci, menacé d'une condamnation prochaine, paraît avoir obtenu un sursis du Pape pour faire de la bonne besogne. Nous venons de voir comment il s'en acquitta. Le moment pour le Pape de parler était venu. Il le fit dans son admirable lettre du 8 septembre 1897. L'encyclique *Affari vos* brillera parmi les plus remarquables que nous devons à la plume immortelle de Léon XIII. A la fois lumineuse, puissante et modérée, elle restera comme un monument de la sagesse du Souverain Pontife. Elle renverse facilement tous les sophismes de nos ennemis si laborieusement accumulés contre nos écoles, et elle venge pleinement nos Évêques des attaques injurieuses et injustes de nos adversaires. A vrai dire, elle envisage surtout deux choses : elle examine le passé qu'elle apprécie, et elle trace la marche à suivre pour l'avenir. Pour

ce qui est du passé, le Souverain Pontife examine la fameuse loi scolaire de Greenway, et il n'hésite pas à dire qu'elle est « *une loi nuisible* », elle est diamétralement opposée aux principes de l'enseignement chrétien, dont les bases essentielles sont : « *des maîtres catholiques, des livres d'enseignement approuvés par les Évêques, et la pleine liberté d'organiser l'école de façon que l'enseignement y soit en plein accord avec la foi catholique* ». Aussi était-ce un « *devoir pour les Évêques de protester ouvertement contre l'injustice de cette loi* ». Et comme les Évêques n'ont pas failli à ce devoir, le Souverain Pontife leur accorde sa complète « *approbation* ». Toutefois le Pape reconnaît qu'il est intervenu un certain règlement pour amender cette loi « *nuisible* », mais il déclare hautement cette nouvelle loi « *défectueuse, imparfaite, insuffisante* », et considère comme déplorable l'attitude de certains catholiques qui, pour faire triompher la cause de la justice, n'ont pas voulu « imposer silence aux intérêts des partis politiques ». Le Souverain Pontife déclare alors qu'il est grand temps « de pourvoir pleinement aux droits des catholiques et à l'éducation de leurs enfants au Manitoba... *C'est le but que l'on doit poursuivre désormais avec zèle et prudence* ».

Si parfois, continue le Souverain Pontife, les opinions pouvaient diverger ; tout devra être *pesé dans la charité* et réglé pour le mieux *dans une entente cordiale;* dans tous les cas, rien ne devra se *faire en dehors du conseil des Évêques*, « non sine consilio vestro ».

Quant aux catholiques du Manitoba, aussi longtemps qu'ils n'auront pu faire triompher toutes leurs justes revendications, c'est leur devoir pourtant de profiter de toutes les réparations simplement partielles, qui pourraient leur être accordées à de certains moments. Et

partout où le mal n'aurait pas d'autre remède, il faudra obvier par une généreuse libéralité en faveur des écoles catholiques libres.

On le voit, le Souverain Pontife se prononçait vigoureusement en faveur de nos écoles exactement comme nos Évêques; sa décision était une victoire insigne. Laurier, Tarte et leurs amis avaient tout fait pour obtenir que nos Évêques fussent blamés, comme ayant outrepassé les bornes, comme s'étant fourvoyés dans la politique; or, c'était eux-mêmes que le Pape réprouvait, c'était leurs propres menées de politiciens sans principe qu'il flagellait sans détour, avec une étonnante précision. Tout ce qu'ils avaient favorisé ou défendu, le Pape le condamnait; ils avaient fait le jeu de Greenway dans sa loi misérable, et le Pape la déclarait « nuisible », il la réprouvait tout comme les Évêques l'avaient fait; ils avaient imaginé de concert avec Greenway l'étrange règlement contre lequel tout l'Épiscopat s'était levé, et le Pape déclarait aux Évêques qu'ils avaient eu grandement raison de protester, et il disait à Laurier : « Votre règlement tant exalté par vous et vos amis est *défectueux, imparfait, insuffisant* ». Ainsi donc, en ce qui concernait le passé, les Évêques avaient droit sur toute la ligne, et leurs ennemis avaient tort du commencement à la fin. Cela était déjà très dur pour Laurier et les siens; c'était d'autant plus ennuyeux pour eux, qu'ils avaient couru d'eux-mêmes à ce piteux échec. Ce n'étaient pas les Évêques, c'étaient eux-mêmes qui avaient sollicité l'arbitrage du Pape. En vertu de quel aveuglement en étaient-ils venus là? On peut difficilement se l'expliquer, ils ne pouvaient à ce point se faire illusion. Le Pape, qui partout avait condamné les écoles neutres, comment aurait-il pu leur être favorable au

Manitoba? Ici plus hautement qu'ailleurs, il devait les condamner, puisqu'elles y avaient contre elles non seulement les principes chrétiens et la liberté naturelle, mais encore le droit constitutionnel lui-même. Pour débrouiller ce mystère, il est nécessaire de supposer que les ennemis de nos écoles comptaient malicieusement trouver dans la décision du Pape au moins quelque petite chose de défavorable aux Évêques. Ils ont dû se dire : Le Pape condamnera sans doute la loi de Greenway; sans doute encore il reconnaîtra que les Évêques ont combattu le bon combat, mais nous circonviendrons si habilement son délégué, et nous enverrons aux pieds du Pape lui-même des députations si soumises, qu'il ne pourra s'empêcher de voir en nous une immense bonne volonté, et en même temps trop de dureté dans nos Évêques : le Pape fera ressortir ces deux points. Nous prendrons alors cela ; nous le mettrons dans nos journaux ; et nous crierons au peuple : Vous le voyez, le Pape est avec nous ; il reconnaît notre bonne volonté, et il blâme nos Évêques. Eh bien, tant d'habileté fut inutile! Tous les calculs furent rendus vains! Mais ce n'est pas tout ; la défaite prit les proportions d'un désastre pour les adversaires de nos écoles. On ne les laissait pas libres de s'en tenir à un repentir platonique ; une réparation nécessaire leur était commandée. Tout citoyen, et surtout tout catholique canadien devait s'appliquer autant qu'il était en lui, à faire rendre à nos écoles la plénitude de leurs droits essentiels, c'est-à-dire, des maîtres catholiques, une organisation catholique, et des manuels approuvés par les Évêques. La prévoyance du Pape allait même plus loin ; dans ce travail de restauration chrétienne, il prévoyait que des divergences d'opinion

pourraient se produire, et ces divergences il les supprimait d'avance en décidant que tous les catholiques, gouvernants ou sujets, devraient se rallier toujours à l'avis des Évêques. Ce double devoir, celui de tendre sincèrement au rétablissement des écoles pleinement catholiques d'une part, et celui de n'agir jamais en cela qu'en parfaite soumission aux Évêques, voilà certainement le côté le plus important et le plus pratique du jugement du Pape. C'est à cette lumière facile que nous marcherons désormais. Tous les catholiques peuvent voir maintenant, quel est le but à atteindre, et sous la discipline de quels chefs ils doivent lutter, avec modération sans doute, mais avec une inébranlable fermeté. Désormais, les faux-fuyants vont devenir impossibles. Les adversaires de bonne foi, verront clairement leur erreur; ils reviendront à nous. — Et ceux-là sont nombreux dans la province de Québec que des politiciens sans principes avaient aveuglés. — Quant aux meneurs cauteleux, ils devront se soumettre ou se démasquer, et alors ils seront brisés. La juste indignation de tout un peuple chrétien les clouera au pilori de la honte!

A vrai dire, l'encyclique pontificale marquera le point culminant de la question de nos écoles. D'un côté l'on aura les événements et les luttes qui auront précédé et amené cette magistrale décision, et de l'autre les événements et les luttes qui l'auront suivie et qu'elle aura approuvés ou condamnés d'avance.

Personne ne peut dire quelle sera la durée de cette seconde et dernière phase de la question de nos écoles. Elle sera courte si nos gouvernants comprennent enfin que le redressement de nos droits scolaires, étant donné l'état social du Canada, est d'une nécessité inéluctable. Toutefois, quand on a vu à l'œuvre nos étroits

politiciens, quand on a pu constater de près tout le néant de leur portée politique, il est difficile de croire qu'ils ne s'attarderont pas à retenir sur la scène politique cette question brûlante. Faibles psychologues, politiciens sans principes, ignorant tout ce qu'il y a de puissance dans le sentiment religieux, ils croiront jusqu'au bout qu'ils peuvent jouer avec cela, comme ils jouent avec tant d'autres questions du domaine politique pur. Mais alors ce sera tant pis pour eux.

Nous estimons donc que le règlement équitable de cette question sera lent à venir, et tout ce qui s'est déjà passé concernant cette question depuis la publication de l'encyclique indique avec beaucoup d'évidence qu'il en sera ainsi. La place nous manque ici pour donner à notre pensée tous les développements qu'elle comporterait ; nous espérons le faire ailleurs. Pour le moment, nous nous contenterons de donner l'opinion des deux principaux organes gouvernementaux dans la province de Québec ; nous voulons parler des journaux *La Patrie* et *Le Soleil*. Remarquons que ces journaux veulent se donner comme très catholiques... et très soumis à l'autorité pontificale. Voici tout d'abord comment *La Patrie* annonce et apprécie la décision de Léon XIII. « Le Pape, dit-elle, invite les gouvernements à PERSÉVÉRER dans la voie où ils se sont engagés par amour de la justice, il leur laisse à eux et à l'électorat le choix des moyens les plus propres à assurer le succès de l'œuvre *si heureusement* entreprise. » Et elle ajoute cyniquement : « *La Patrie* adhère sans hésitation, avec joie, à la ligne de conduite tracée par le Souverain Pontife. » Ainsi donc le Pape condamne nos gouvernements, leur œuvre scolaire, la loi de Greenway, le règlement Laurier-Tarte-Greenway, les menées politiques de ces hommes

sans principe; et quand le Pape a formulé cela, le journal de M. Tarte vient nous dire que le Pape demande à ces mêmes gouvernements « de persévérer dans la voie où ils se sont engagés ». Ainsi pour Tarte, ministre des travaux publics, le bras droit de Laurier, l'ami de Greenway, dire aux gouvernements : « Vos lois scolaires sont ou nuisibles ou défectueuses, votre campagne à propos de ces lois est *déplorable*, vous avez sacrifié la *religion et la justice* à vos *intérêts de parti* ; vous avez vilipendé vos Évêques que *j'approuve hautement*, dire cela, c'est pour Tarte un engagement « *à persévérer* ». Et après avoir formulé l'expression de cette révolte honteuse, de ce mépris hypocrite et cynique du jugement du Pape, il ose ajouter qu'il « adhère avec joie à la ligne de conduite tracée par le Souverain Pontife ». Français de France, apprenez par là entre les mains de quels hommes depuis 7 ans nous sommes livrés ! Et ne l'oubliez pas, M. Tarte est l'ami politique inséparable de Laurier, chef du gouvernement. Et ces deux hommes sont des Canadiens français ! et ils se proclament catholiques tant qu'on le veut.

Quant au journal *Le Soleil*, tout en montrant moins de cynisme, il s'aveugle très volontairement, quand il dit : « La seconde proposition de la lettre encyclique est que pour arriver au but, les moyens à prendre sont *absolument discrétionnaires* ». Or le Pape dit précisément le contraire, il dit que ces *moyens* sont à *la discrétion des Évêques seulement* ; il demande à tous leur part dans la lutte sainte ; mais il subordonne tous ces efforts à la direction *unique* de l'Épiscopat canadien. Rien dans cette question, dit le Pape aux Évêques, « *ne devra se décider en dehors de votre direction :* non sine consilio vestro. »

Nous comprenons parfaitement pourquoi *Le Soleil*

tient tant à ses *moyens discrétionnaires :* avec cela nos gouvernementaux pourraient continuer la vieille tactique, ils pourraient répéter à leur aise dans leurs journaux comme auparavant : « Les nouvelles concessions de Greenway sont splendides, les Évêques ont bien tort de ne pas les agréer, ils font de la politique tandis que nous, nous sommes partisans de la paix. Les Évêques ont tort, et nous, nous avons raison. »

Le Souverain Pontife n'a pas voulu le renouvellement de la chanson, et très sagement il a dit au *Soleil* comme aux autres gouvernementaux : « Vous marcherez d'accord avec vos Évêques ; je les nomme vos chefs pour vous diriger dans la lutte pour le rétablissement complet de vos écoles catholiques et françaises. »

Un autre journal, *L'Écho du Manitoba*, fondé tout exprès pour la circonstance, vient de renchérir, si c'est possible, sur le système de *La Patrie* et du *Soleil.* Il n'hésite pas, dès son premier numéro, à conseiller, en face de l'encyclique réellement trop gênante, la méthode de « lecture entre les lignes » !!! Voilà ce nous semble le *nec plus ultra* du genre ; avec cela l'on peut passer partout. Sans vouloir analyser ici la pensée particulière de chacun des nombreux organes de la presse canadienne, nous dirons d'une façon générale que l'encyclique « *Affari vos* » a été accueillie avec respect par tous les journaux : catholiques et protestants ; conservateurs et libéraux ont admiré le génie perspicace de Léon XIII, ils ont tous remarqué cette modération du langage et cette force de la pensée qui paraissent plus spécialement distinguer ce Pontife incomparable. Mais cet accord se brise du moment qu'il s'agit de tirer les conclusions pratiques de l'important document. Les uns reçoivent loyalement la parole du Pape ; les autres, au

contraire, la violentent et l'outragent, en voulant l'harmoniser avec leurs intérêts de parti. Les conservateurs catholiques à l'unanimité et la grande majorité des conservateurs protestants accueillent loyalement la décision papale. La grande majorité des libéraux catholiques au contraire et tous les libéraux protestants s'efforcent d'en dénaturer le sens, chacun y mettant plus ou moins de cynisme et d'audace suivant la trempe de son esprit et l'avilissement de son caractère.

Cette tendance générale de nos anciens adversaires montre qu'ils ne sont pas de bonne foi ni prêts à faire la paix ; ils louent l'encyclique en bloc pour en mieux tourner les prescriptions et échapper à ses rigoureuses conclusions. Les gouvernements eux-mêmes ne paraissent pas plus sincères : ils se gardent de parler de nos écoles. A lire leurs discours du trône, la grosse question de nos écoles est pour eux comme si elle était morte, ils n'en disent pas un mot. Elle les gêne terriblement. Mais à qui la faute ? S'ils avaient laissé voter le bill réparateur, il y a de cela deux ans, ils ne subiraient pas ce lamentable malaise. D'autre part il est bon que la trahison emporte avec elle son châtiment !

Nous ne nous contenterons jamais de demi-mesures hypocrites; nous voulons, avec l'encyclique, le rétablissement complet de nos droits constitutionnels; nous voulons nos instituteurs, nos manuels et notre organisation propre; nous ne voulons pas recevoir ces choses des mains de nos ennemis. Nous les connaissons maintenant, nous savons qu'ils veulent notre perte. Ils nous perdraient en ayant l'air de nous aider; s'ils nous font quelques concessions de détail, nous les prendrons comme une parcelle de nos droits; mais nous ne cesserons de protester et de lutter que quand on nous aura rendu tous nos droits scolaires injustement confisqués.

LA COLONISATION AU CANADA

I. Étendue et avantages de la colonisation du Nord-Ouest Canadien

J'ai touché à cette question bien des fois dans certains chapitres précédents, mais ç'a été toujours par le détail et comme en passant : j'y exposais plutôt la vie du colon que la théorie de la colonisation elle-même.

Mais comme les soucis de la colonisation doivent être comptés parmi mes plus graves préoccupations, comme cette œuvre a été celle de tous les jours pour moi pendant dix ans, le lecteur me saura gré de me voir traiter spécialement ce sujet. Je serai court ; toutefois je m'efforcerai de ne rien omettre d'essentiel, ni même de sérieusement utile.

On ne l'a pas oublié, le Canada est à peu près grand comme l'Europe tout entière, et maintenant encore, à part la région orientale depuis longtemps découverte et plus facilement abordable, tout le reste de l'immense pays n'est, pour ainsi dire, pas habité. Le Canada pourra nourrir facilement 100.000.000 d'hommes : pour le moment il n'en possède que 5.000.000 et encore ces cinq millions se trouvent-ils massés presque en entiers dans la région du Saint-Laurent qui comprend à peine le dixième de la surface totale du pays. On peut donc

le dire, un million d'hommes seulement s'y partagent des terres plus étendues que la Russie d'Europe tout entière.

On le voit, il y a de la place ici pour le trop-plein de l'humanité de plusieurs autres régions. Mais quelle est la valeur de cette place? Elle est immense sous plusieurs rapports. Les forêts y sont incomparables; les régions de l'est, celles de la Colombie à l'ouest et presque tout le nord en sont largement couvertes. Les pêcheries elles aussi y sont comme inépuisables; les lacs si nombreux et les rivières sont remplies de poissons souvent d'une grande valeur. Quant aux richesses minérales, elles sont grandes partout. On rencontre le charbon de terre en abondance à l'est comme à l'ouest, dans le sud comme dans le nord. Le fer, le cuivre et les autres métaux s'y trouvent en proportion considérable. Les mines d'or du Yukon appartiennent au Canada, et ces mines, qui viennent d'être découvertes, sont de beaucoup les plus riches du monde.

Mais c'est surtout au point de vue de la colonisation par la ferme que nous voulons nous placer dans cette étude, soit comme culture, soit comme élevage. Entendue dans ce sens, la colonisation ne peut être également avantageuse. Toute la partie nord de l'immense pays, c'est-à-dire les deux tiers de sa surface totale, doivent être considérés comme point ou peu colonisables. Quant au troisième tiers, placé au sud de la ligne isotherme 0°, il est colonisable partout, mais pas au même degré.

Toute la région qui commence à l'est, aux rivages de l'Atlantique, et qui va continuant à l'ouest jusqu'au lac Winnipeg et son principal affluent au sud, la Rivière-Rouge, est une région tourmentée à l'infini en collines et

montagnes, et presque partout la forêt vierge et le dur granit s'y disputent la place. Le travail de pionnier y devient ainsi absolument lent et dur. Ce n'est donc point cette place que doit choisir le colon qui part d'Europe.

A l'ouest de cette vaste région s'étend une immense plaine, qui ne mesure pas moins de 840 milles, soit 1.351 kilomètres dans le sens de sa largeur de l'est à l'ouest; quant à la longueur de cette plaine, elle est presque incommensurable, c'est la plaine la plus étendue de notre planète. Le culture y est facile partout; on n'y rencontre pas les difficultés de la montagne, des forêts et des rochers. La forêt ne s'y trouve jamais qu'à l'état de petits îlots clairsemés dans la campagne, et on n'y rencontre la roche qu'à l'état de faibles blocs erratiques, généralement peu nombreux. Le sol y est partout une terre profonde, tantôt argileuse, tantôt siliceuse, et tantôt heureusement mélangée.

L'immense plaine dans son étendue totale est partout favorable à l'élevage, surtout à l'élevage en grand. On n'en peut dire autant par rapport à la culture. Le climat de cette plaine n'y est pas partout également humide et favorable à la croissance des plantes, surtout des céréales. Nous avons au sud-est de ces immenses territoires une plaine incomparable de fertilité; le sol y est profond et de premier choix; le ciel y est clément. Sans y apporter des ondées excessives, il y laisse tomber la pluie bienfaisante en quantité convenable et précisément au bon moment, celui de la germination et du développement des plantes au printemps et au commencement de l'été. Cette plaine étonnemment fertile, qui peut donner pendant longtemps des récoltes sans fumure, commence

à l'est avec les rivages de la Rivière-Rouge et du lac Winnipeg pour se continuer vers l'ouest, sans interruption, l'espace de 530 kilomètres environ, sur une moyenne de 330 kilomètres du sud au nord. La province du Manitoba et la partie orientale du territoire d'Assiniboia possèdent ce trésor. Plus loin, à partir de Régina, les pluies deviennent de plus en plus rares jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses ; si parfois les récoltes y sont bonnes, le plus souvent elles n'y réussissent pas, faute d'humidité. Toutefois le sol ne s'y dessèche pas au point de ne pas fournir son gazon : il y pousse une herbe courte, spéciale, qui faisait autrefois la nourriture des immenses troupeaux de buffalos sauvages, et qui sert maintenant à nourrir les immenses troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons des grands éleveurs canadiens. Cette dernière région, qui n'est que la continuation ininterrompue d'une même plaine, mesure de l'est à l'ouest, 900 kilomètres et 400 du sud au nord ; elle forme le district favori de l'élevage en grand. Au nord de cette région, le ciel devient plus humide et le sol produit à merveille de belles récoltes dans tout le bassin de la Saskatchewan. Il y a là un deuxième pays de culture qui ne mesure pas moins de 1.000 kilomètres de l'est à l'ouest, sur une largeur moyenne du sud au nord de 350 kilomètres. Le territoire tout entier de la Saskatchewan, tout le nord de l'Alberta et tout le sud de l'Athabaska sont renfermés dans cette région favorisée et bien irriguée, surtout vers le nord-ouest, au pied des Montagnes-Rocheuses.

Au-delà de cette vaste plaine canadienne, dont nous venons de décrire les trois grands districts, se dressent tout d'un coup les Montagnes-Rocheuses. Ces

montagnes, qui s'élèvent jusqu'à plus de 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, couvrent avec d'autres chaînes de montagnes moins élevées, tout un vaste pays qu'on nomme Colombie Britannique. Cette dernière région très humide, très tempérée dans les vallées, très montagneuse et toute couverte d'immenses rochers, est riche surtout en forêts incomparables et en mines inépuisables : c'est un pays propre surtout à l'industrie. Il pourra posséder de riches vergers, mais les vallées y sont partout trop étroites pour permettre à la grande culture de s'y développer.

Ainsi donc des trois immenses régions qui forment le Canada méridional, c'est vers celle du centre, celle des plaines que le fermier d'Europe doit se diriger de préférence, et dans ces plaines il devra choisir soit le sud-est, soit le nord-ouest et jamais le sud-ouest, qui n'est propre, à cause de la sécheresse de son climat, qu'à l'industrie de l'élevage en grand, chose à laquelle peuvent songer les puissants capitalistes seulement ; quant aux deux districts nommés, celui du sud-est et celui du nord-ouest, ils sont d'une fertilité étonnante et admirablement propres à ce qu'on appelle la ferme mixte : culture et élevage réunis.

Mais ces terres si fertiles, coûtent-elles cher ? Peut-on les acquérir à bas prix ? Disons-le d'un mot, les terres de nos fertiles prairies s'acquièrent avec une extrême facilité. Tout le pays habitable a été arpenté d'avance, d'une façon remarquable, en carrés parfaits, dont les lignes de base sont les méridiens naturels de l'est à l'ouest et le 49° de latitude nord. Ce n'est point le lieu d'entrer ici dans les détails techniques de cet ingénieux arpentage ; il nous suffira de dire qu'il est d'une unité parfaite et d'une exactitude mathématique.

En partant des lignes de base indiquées ci-dessus, tout le pays a été divisé en grands carrés de 6 milles de côté, c'est-à-dire 9.654 mètres, appelés townships ou cantons. Au moyen de 6 lignes droites transversales, tirées en croix, le township se fractionne en 36 sections de 1 mille de côté, portant chacune un des numéros de 1 à 36, en commençant toujours par la section sud-est. Prenez maintenant chacune de ces sections, et du milieu des côtés tirez deux lignes droites qui se croisent au centre de la section. Vous avez ainsi une section divisée en quatre carrés réguliers et égaux qui sont les carrés sud-est, sud-ouest, nord-est et nord-ouest. Ces derniers carrés s'appellent lots et sont formés de 64 hectares environ.

Toutes ces terres, le gouvernement se les est adjugées. Toutefois, afin d'encourager la construction des lignes de chemin de fer et autres entreprises, l'État a bien voulu céder une bonne partie de ces terres à diverses compagnies, ne se réservant généralement que les sections portant les numéros pairs, cédant les sections impaires aux compagnies de chemin de fer et autres.

Cela dit, quand un colon nouveau arrive au pays, sa première chose à faire est d'aller aux renseignements aux meilleures sources possible, auprès de ses connaissances, s'il a l'avantage d'avoir des amis qui l'ont précédé au pays; s'il ne connaît personne, il devra bien se garder de suivre les conseils des flâneurs qui circulent sans cesse autour des principales stations. On peut le croire, ces gens-là ont intérêt à proposer des choses aux nouveaux venus qui videront à leur propre avantage la bourse de ceux qu'ils s'offrent à diriger. Le nouvel arrivé devra s'adresser immédiatement à quelque bureau du gouvernement, qui lui renseignera

quelque bon district où il pourra trouver quelqu'un de sa nation. Arrivé au district indiqué, l'immigrant s'adressera aux fermiers les plus honnêtes qu'il pourra rencontrer, — cela est très important, — puis il aura soin de bien suivre leurs conseils. S'il possède quelque capital et s'il a une famille, il fera bien de choisir son lot immédiatement, il a le choix entre les terres du gouvernement et celles des compagnies. Il ne devra pas choisir trop loin des stations qui sont les marchés du pays. S'il reste à proximité quelques bons lots du gouvernement, c'est parmi ces lots qu'il choisira. Il s'adressera alors au bureau gouvernemental du district, qui lui concédera gratuitement le lot qui aura été choisi. Moyennant 50 fr. pour les frais de bureau, ce nouveau venu deviendra maître incontesté d'un homestead de 64 hectares. Il pourra obtenir d'autres lots du gouvernement, s'il le désire, mais ces derniers, il devra les acheter à un prix très bas, il est vrai, 33 fr. l'hectare. Si le gouvernement n'a plus de lots libres dans le district et si la localité est véritablement avantageuse, notre homme ne devra pas hésiter, il achètera quelque bonne terre des compagnies au prix moyen de 40 à 50 fr. l'hectare. Il payera en dix annuités, une première annuité au moment de l'achat, et chacune des autres à une année d'intervalle. Il vaut mieux acheter à ce prix une bonne terre bien située que d'aller prendre un homestead gratuit mais médiocre ou mal situé.

Le nouvel arrivé aura bien soin de prendre les conseils de ses voisins plus anciens que lui au pays, soit pour son installation, soit pour ses différents achats, soit pour la mise en culture de ses terres. Plus tard, quand il aura l'expérience du pays, il saura par lui-même, comment il doit s'y prendre. Dans les commen-

cements surtout, il se tiendra en garde contre les conseils intéressés ; il y a des exploiteurs partout, il y en a surtout dans les pays nouveaux.

La fertilité du sol et la facilité que celui-ci présente pour la mise en culture, sont les facteurs principaux d'une heureuse colonisation en pays nouveau ; mais ils ne suffisent pas à eux seuls ; différentes autres choses sont nécessaires : il faut en outre un climat salubre, une exploitation facile et peu coûteuse, des marchés assurés et avantageux, l'accès facile aux choses indispensables, comme l'eau et le bois. Disons-le de suite, nos plaines centrales offrent largement tous ces autres avantages. Déjà dès maintenant des chemins de fer sillonnent en tous sens ce pays, plongé encore, il y a 25 ans, dans la plus profonde solitude. Par les chemins de fer, le pays a ses débouchés naturels, chaque station devient un centre commercial important. C'est là que le blé se vend, c'est là que se trouvent les immenses élévateurs des compagnies puissantes qui achètent les grains de tout un pays. Il en est de même du beurre ; il se vend aux différents marchands des stations, quand de puissantes beurreries mécaniques ne sont pas là pour acheter la crème aux fermiers et fabriquer elles-mêmes un beurre de premier choix qui s'exporte en Angleterre. Quant au bétail, il s'achète sur place soit entre particuliers, soit par des acheteurs en grand, dont les agents parcourent sans cesse nos campagnes. Disons-le d'un mot, en tout cela, les prix sont très variables d'une année à l'autre. C'est au fermier qu'il revient d'être à la hauteur de toutes les circonstances ; il doit toujours être prêt à pouvoir vendre davantage quand les choses sont chères, et à faire ses réserves quand les ventes se font à bas prix.

L'eau et le bois sont un peu rare dans certains endroits; mais la chose est simple, il ne faut pas aller se perdre dans ces endroits, il y a tant de places où le bois et l'eau sont si parfaitement à la disposition du colon : c'est là que celui-ci doit se fixer; mais, à vrai dire, celui qui cherche bien, finit toujours par trouver l'eau en quelque endroit de sa terre; et quant au bois, les districts qui en sont complètement dépourvus sont très rares. Si les districts où il en est ainsi sont d'autres part très fertiles, ce n'est pas une raison pour ne pas y aller coloniser; on fera beaucoup de blé et le prix d'une charge de grain procurera tout le charbon de terre nécessaire pour passer l'hiver. Ce qui est essentiel, c'est de ne pas trop s'éloigner des stations dans le choix de l'homestead.

Nous ne dirons qu'un mot de l'exploitation agricole; elle est ici extraordinairement facile. Nous n'avons pas de défrichement pénible. La prairie, presque partout nette de forêts et de roches, n'impose aucune tâche pénible à la main de l'homme; la charrue conduite par des chevaux ou des bœufs se charge de toute la peine. Les machines agricoles jouent ici un grand rôle; le moindre fermier en a tout un attirail : semeuse perfectionnée, faucheuse mécanique, moissonneuse-lieuse, rien ne lui manque. Avec cela, l'ouvrage se fait avec une rapidité extrême, sans fatigue et à peu près sans domestiques, c'est pour cela que le fermier d'ici devient un si redoutable concurrent pour le fermier d'Europe. Il a l'immensité des terres presque pour rien, il opère sur de vastes surfaces, avec ses machines, sans faire la dépense de frais de domestiques. Les impôts sont presque nuls; il peut ainsi faire d'excellentes affaires, même en vendant son blé de moitié en dessous des prix d'Europe.

Enfin pour ce qui concerne le climat de nos plaines, nous dirons qu'il est absolument salubre. Ces régions, se trouvant situées à de grandes distances de la mer, jouissent, par le fait, d'un climat continental, plus chaud en été et plus froid en hiver que les pays maritimes sous la même latitude. Par contre, l'air qui y est généralement très sec, rend la chaleur moins pesante et le froid peu sensible. Nous l'avons dit plus haut : en été la chaleur monte quelquefois jusqu'à + 35° et + 40°, et en hiver, le thermomètre, très rarement, il est vrai, peut descendre jusqu'à — 40° et même encore plus bas. Mais généralement, ces températures extrêmes se produisent par un temps parfaitement sec, surtout quand il s'agit du froid. En ce qui concerne la saison chaude, nous avons l'avantage de nuits fraîches, venant à la suite des chaudes journées. Si l'on souffre un peu de la chaleur pendant le jour, l'on a ensuite une bonne nuit pour se refaire. Les nuits lourdes des pays méridionaux sont à peu près inconnues ici. L'hiver en particulier y est à ce point salubre, que les maladies y sont très rares et que les rhumes n'existent pas. Il offre pourtant deux inconvénients, qui sont sa longueur (5 mois) et ses tempêtes de neige. Toutefois ces tempêtes, toutes grandioses qu'elles soient, n'ont rien d'horrible. Avec quelque prévoyance, on s'en tire à merveille. Mais aussi quel ciel magnifique, quel air pur et admirablement sec l'hiver de nos régions ne nous procure-t-il pas ! et avec cela, jamais de boue, mais toujours une neige bien sèche, ne mouillant jamais les chaussures, et à ce point friable qu'elle n'y adhère même pas.

Nous avons expliqué plus haut l'origine de nos prairies. Si la forêt immense ne recouvre plus ces plaines, il n'en a pas toujours été ainsi. Il a été un temps, et



ce temps ne paraît pas être très éloigné, que la forêt couvrait tout le pays. Puis les feux allumés par les chasseurs ont commencé leur œuvre petit à petit, élargissant un peu tous les ans leur champ de dévastation. Mais partout où leur fureur n'a pu atteindre, ils ont laissé des témoins de la forêt disparue. C'est ainsi que des îlots d'arbres se rencontrent partout où la plaine se déroule en coteaux sinueux, comme cela se voit dans les coteaux de la montagne Cyprès, de la montagne de l'Orignal et de la montagne Tortue. Pour la même raison les îles des lacs et les presqu'îles des rivières ont pu conserver leurs forêts. Il y a plus : l'ancienne forêt détruite essaie de renaître tous les ans ; les vieilles souches sont restées vivaces : chaque printemps de nouveaux rejetons sortent de terre, qui deviendraient de grands arbres, si les feux annuels ne venaient les détruire. Mais quand les colons auront enfin tracé un peu partout leurs longues lignes de culture, les feux de prairie seront contenus ; et plus rien n'empêchera la forêt de reprendre partout où le colon le voudra.

II. — Succès de la colonisation des prairies canadiennes

Les choses les plus contradictoires ont été émises sur ce sujet : les uns ont déclaré extraordinairement heureuse la colonisation de nos « prairies » ; d'autres, au contraire, l'ont représentée sous les couleurs les plus sombres ; d'après ceux-là, les colons auraient réussi au-delà de toute espérance ; et d'après ceux-ci, ils auraient misérablement échoué.

Où est la vérité ? Un peu entre les deux.

Je le sais, certaines brochures faites par des agents rapaces, payés tant par tête d'immigrant, nous ont représenté ce pays, en somme, comme un nouvel Éden. A les entendre, depuis les bords de la Rivière-Rouge et le lac de Winnipeg à l'est, jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses à l'ouest, l'immense plaine était partout d'une fertilité prodigieuse. Eh bien, c'est faux. A côté des districts très fertiles, nous en avons d'autres qui le sont très peu. J'ajoute qu'il reste encore presque partout d'innombrables lots vacants de terre excellente, où, pendant des années encore, d'abondantes récoltes viendront sans fumure. La culture des grandes céréales : blé, avoine, orge, y réussit pleinement; mais l'industrie de l'élevage est peut-être ici encore en meilleure position. Les facilités y sont énormes pour l'élevage : il s'y fait presque sans frais et en proportion indéfinie : rien en Europe n'en peut donner une idée. Les cultures, elles aussi, s'y font avec une grande facilité, et, grâce aux coupeuses lieuses, les plus grandes récoltes sont vite effectuées : la mise en place des innombrables gerbes est peu fatigante. Notre fin d'été est très sèche, aussi les meules faites hâtivement en plein champ ne courent-elles à peu près aucun risque. Puis, c'est le tour des machines à battre, elles circulent partout dans la campagne : la vapeur fait merveille, chaque machine bat et crible facilement par jour de 500 à 1.000 hectolitres de grain. Naturellement c'est un rude jour que celui où les « batteurs » vous tombent sur une ferme; on craint ce jour d'avance; mais il est vite passé, et on se refait le lendemain.

Ajoutons, pour être complet, que tout colon, âgé d'au moins 18 ans, peut obtenir gratuitement, s'il le désire,

un lot de 65 hectares ; et s'il veut élargir davantage son domaine, la chose lui est très facile. Il peut acheter d'autres lots égaux pour la somme insignifiante de 4 à 500 piastres chacun, 2.100 à 2.700 francs en moyenne. Ici est grand fermier qui veut. Un colon bien ordinaire y peut récolter aussi facilement 2.000 minots, 780 hectolitres, qu'un confrère d'Europe 50.

Et, pourtant, si des colons sont en pleine réussite au bout de quelques années, quelques autres, au contraire, restent très malheureux. J'ai vu des citadins incapables dépenser ici plus de 30.000 francs en 5 ans, réduits à rien à la fin. Et d'autre part, j'ai vu de pauvres colons, chargés de nombreux enfants en bas âge, venus sans argent, finir, en quelques années, par être pleinement à l'aise. A quoi cela tient-il ? A une méthode différente : les premiers paresseux et viveurs, passaient plus d'heures à faire de leurs embarras qu'à retourner des sillons; ils n'avaient pas non plus l'habitude du métier. Les deuxièmes étaient actifs et courageux; saturés de privations dans les commencements, ils ont tenu bon, quand même, et ont fini par prendre le dessus.

Quand le colon ne réussit pas ici, la faute n'en est ni au sol, ni au climat; on peut faire de très belles affaires avec notre sol et notre climat; la faute en est au colon lui-même : ou bien il n'a pas pris les bons moyens, ou bien il était inapte aux travaux des champs.

Tout individu de la vieille Europe ne peut s'improviser bon fermier. L'homme des villes, l'employé de bureau, l'homme de professions libérales ne pourra se plaire ici : n'ayant pas l'habitude du travail des champs, il le trouvera vite insupportable. S'il dispose d'une volonté tenace, s'il persiste, son inexpérience des choses de la campagne l'exposera à de graves mécomptes. Il

sera venu au pays avec de fortes avances sur d'autres fermiers pauvres mais habitués aux choses des champs; il sera vite distancé par ceux-ci. Cette inégalité de position sera démoralisante pour lui, il n'aura plus de repos qu'il ne soit retourné au pays natal, où il espère trouver quelque emploi libéral qui le remettra au-dessus d'un vulgaire paysan.

Voilà les hommes qui sont allés dire partout qu'il n'y avait rien à faire ici : assurément pour eux il n'y avait rien à faire. Mais ils auraient bien dû préciser; ils auraient dû dire que pendant qu'eux-mêmes se ruinaient, d'autres, à côté deux, s'enrichissaient. Mais avouer cela eût été trop humiliant pour eux, il était bien plus commode de dénigrer un pays qui n'en pouvait rien pourtant.

Il existe, en outre, deux autres sources de mécompte. Certains colons étaient aptes aux travaux de la ferme; s'ils n'ont pas réussi, c'est parce qu'ils étaient paresseux, trop peu entreprenants et inconstants dans leurs projets. La chose va de soi : celui qui ne travaille pas ne peut guère récolter; et celui qui n'a pas de suite dans ses plans ne peut aboutir non plus : ce qu'il a commencé aujourd'hui, il le laisse demain, pour entreprendre d'autres choses qu'il ne finira pas davantage. La fin de l'année arrivera sans qu'il ait avancé d'un pas; il aura pu s'agiter beaucoup; mais ç'aura été en travaux improductifs.

D'autres, au contraire, échoueront par l'excès opposé: ils seront trop actifs, trop entreprenants, trop ambitieux. Pour aller plus vite, pour devenir riches en peu de temps, ils voudront procéder en grand : ils achèteront à crédit un trop gros matériel. Si après cela les années sont bonnes, ils pourront s'en tirer et même réussir à merveille; mais pour peu que les années soient dures, les

dettes, avec leurs intérêts exhorbitants, les écraseront certainement; ils auront beau se démener, ils devront passer par le fatal engrenage. J'en connais quelques-uns qui ont ainsi piteusement échoué.

Après cela, il est facile de voir quelle catégorie de colons réussira ici : c'est celle des laboureurs, celle des gens de la campagne.

Le simple journalier d'Europe se trouvera bien dans nos plaines. S'il n'a pas assez d'argent pour s'établir sur un lot dès son arrivée, il pourra facilement travailler chez quelque fermier du voisinage. Au bout de deux ans, il sera en état de s'établir, et trois années plus tard encore, s'il veut être prudent et laborieux, il sera certainement à l'aise.

Le petit cultivateur, qui dispose d'un modeste capital de 3 à 5 mille francs, trouvera plus de facilités encore pour s'établir ici.

Celui qui dispose d'une famille de garçons déjà grands ira merveilleusement vite, pour peu que cette famille soit économe et travailleuse.

Le colon pauvre, chargé d'enfants en bas âge, rencontrera beaucoup de difficultés dans les commencements; mais qu'il prenne courage et patience, il en sera admirablement dédommagé, dès que ses enfants pourront l'aider sérieusement !

Les meilleurs colons, ceux qui réussissent le mieux, sont les hommes mariés : leur vie n'est ni isolée, ni triste, ni décourageante. Ils n'ont pas à rechercher les distractions souvent dangeureuses et quelquefois malsaine du dehors. Il n'en est pas ainsi des garçons célibataires; leur vie est très fatigante. Aux temps des travaux, ils doivent se multiplier; ils sont obligés d'être à la fois aux travaux des champs et à ceux de la maison; en

somme, rien ne va, ni les choses du dehors ni celles du dedans. Le logis devient un taudis dégoûtant; les repas sont grossièrement préparés et indigestes, et encore ces misérables occupations de la maison font-elles un tort énorme à celles des champs. En hiver, c'est autre chose : le temps est bien long pour un homme tout seul dans sa cabane isolée. C'est pourquoi le jeune colon fait bien de se marier avant de venir ici; ou du moins doit-il le faire aussitôt qu'il le pourra commodément.

Je pourrais donner de plus grands développements à ces questions; mais je crois en avoir assez parlé pour être suffisamment compris.

Je me résumerai donc en disant que l'homme des champs, sérieux, travailleur, économe, peut venir ici hardiment : sa condition sera bien vite améliorée ; et il pourra considérer l'avenir avec confiance, non seulement le sien, mais encore celui de ses descendants. Nous ne connaissons pas ici l'exiguïté des champs ; nos lots y sont énormes, et quand on n'en a plus assez, il en reste à acheter à côté à prix très réduits et en aussi grande étendue qu'on peut le désirer. D'autre part, grâce aux machines agricoles qui abondent ici, un vulgaire cultivateur peut en faire tout seul autant que le gros fermier de France, avec toute une nuée de domestiques et de journaliers. Voilà pourquoi nous pouvons vendre nos blés à prix très bas et réaliser néanmoins de très beaux bénéfices. Mais l'homme des villes, l'ouvrier des manufactures et surtout l'homme de profession libérale réussiront rarement ici, et il leur sera difficile de s'y plaire.

J'en dirai autant du riche fermier d'Europe.

Ce pays doit être considéré comme particulièrement favorable au pauvre journalier, au petit et médiocre

fermier d'Europe. Ceux-ci réussiront-ils tous? Oui, s'ils travaillent raisonnablement; s'ils sont quelque peu économes et prévoyants; si, n'étant pas excités par une ambition effrénée, ils ne s'accablent pas sous le fardeau de dettes implacables. Ici, surtout, le crédit est très aléatoire : les intérêts y sont trop forts et le prix des denrées trop variable d'une année à l'autre. Dans ces conditions, celui qui ose affronter de gros crédits court de grands risques de se faire écraser, malgré la plus grande activité. Combien se sont fait broyer dans ce terrible engrenage!

Souvent, l'immigrant, à la recherche de nouveaux cieux, se représente d'avance le pays de ses désirs, sous les couleurs les plus belles; or les commencements sont partout nécessairement durs. Ces débuts, bien différents des représentations anticipées de l'imagination, en rebutent du coup quelques-uns, qui auraient réussi sans cela; ils prennent le pays en horreur, lui adressent les plus amères critiques, ne travaillent pas sérieusement, le moindre contretemps est pour eux l'occasion d'une sortie énervante. Je dirai donc à l'immigrant de se défier beaucoup de son imagination et de tous les beaux plans faits d'avance. Qu'il laisse là toutes ces choses trompeuses, qu'il se dise simplement. Il y a de l'avenir là-bas; mais les commencements seront durs, on me le dit et je le comprends. Eh bien, je serai patient et tenace.

A ceux qui pourraient croire que nous exagérons, nous conseillons la méditation des citations suivantes. Dans son admirable et patriotique lettre collective de 1871, l'Épiscopat canadien n'hésite pas à dire aux Canadiens français de Québec d'aller de préférence coloniser au Manitoba. « S'il en est, s'écrie-t-il, auxquels il faut un changement, et auxquels il répugne de s'imposer les

rudes labeurs de bûcheron (dans la province de Québec), à ceux-là veuillez indiquer la province de Manitoba... Ces contrées si nouvelles pour les individus, ne le sont pas pour le Canada. C'est l'énergie de nos pères qui les a découvertes, c'est le zèle de nos missionnaires qui les a régénérées et préparées à *l'ère de prospérité qui semble les atteindre.* Ces contrées lointaines ne sont pas la terre étrangère. Environ la moitié de la population y parle le français et est d'origine canadienne... En colonisant une partie du Manitoba, les Canadiens français s'assurent dans la législature fédérale l'équilibre qu'ils y possèdent aujourd'hui et qu'ils perdront nécessairement, s'ils ne sont pas en nombre dans le Manitoba et le territoire du Nord-Ouest. »

Ces nobles paroles sont tout à fois le cri du patriotisme et une recommandation éclatante des avantages du Nord-Ouest au point de vue de la colonisation. Voici un autre témoignage non moins remarquable : « Les hommes, dit Leroy-Beaulieu, le grand économiste français, les hommes ayant un petit capital, l'habitude du travail des champs, du courage et de la persévérance, sont assurés de réussir dans les établissements du *Nord de l'Amérique.* » Et lord Sydenham dit à son tour, en parlant du Canada : « Cette colonie s'offre à l'immigrant... comme un placement sûr et certain, que tout homme prudent et raisonnable peut aborder sans crainte. »

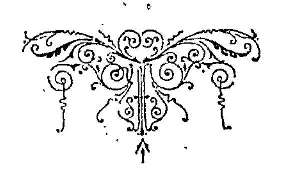
Enfin un voyageur et marin français, M. Ch. Benoît, qu'une mort prématurée a ravi à la patrie, nous dit, comme conclusion de sa belle et savante brochure : *Les Français et le Nord-Ouest Canadien* : « On trouve là un sol fertile, la certitude de se créer une position aisée, l'assurance, dans un pays où les terres sont en telle abondance, d'établir avantageusement ses enfants,

qui, au lieu d'être une charge, sont une aide, tant la main-d'œuvre est productive et chère. »

Ainsi donc personne ne pourra le nier; les avantages de la colonisation du Nord-Ouest Canadien sont incontestables; tout le monde s'accorde à le reconnaître. Et plus qu'aucune autre région du globe, pour le moment du moins, ce doit être le pays de choix de l'immigrant français. Là, il ne sera pas perdu pour la patrie française; là il retrouvrera les descendants des vieux Français, qu'il aidera à garder la langue et les nobles traditions de la vieille mère-patrie, là il pourra travailler au développement de la Nouvelle France de l'Amérique du Nord, et ces grandes choses, il les réalisera sans nuire en rien à ses propres intérêts particuliers : son travail sera facile et largement rénuméré.

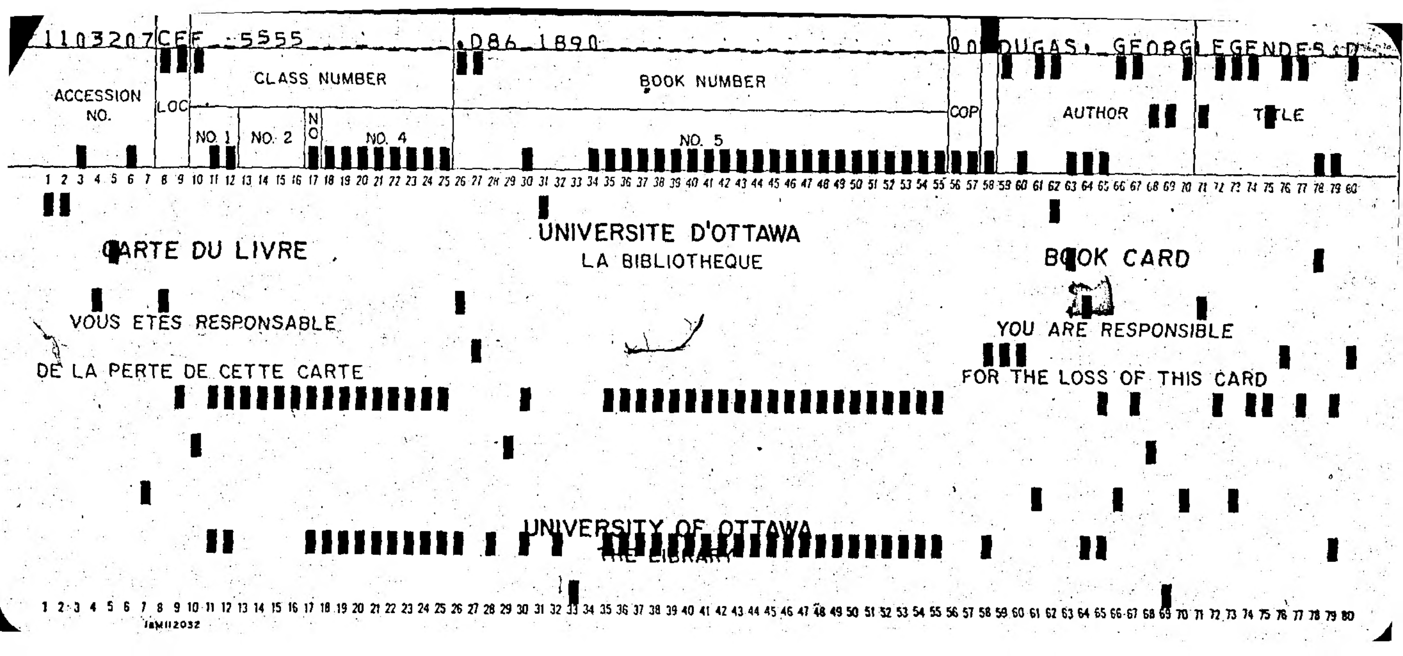
LILLE. — IMPRIMERIE DE L'ORPHELINAT DE DON BOSCO

TABLE DES MATIÈRES



Nota. — *Ce livre se vend* **3 frs**, *au profit de nos Écoles catholiques et françaises du Nord-Ouest Canadien.*

Saint Maurice, 144, 147



1103207CEF .5555 .D86 1890 00 DUGAS, GEORG LEGENDES-D
ACCESSION NO.
LOC
CLASS NUMBER
NO. 1
NO. 2
NO
NO. 4
BOOK NUMBER
NO. 5
COP
AUTHOR
TITLE
CARTE DU LIVRE
UNIVERSITE D'OTTAWA
LA BIBLIOTHEQUE
BOOK CARD
VOUS ETES RESPONSABLE
DE LA PERTE DE CETTE CARTE
YOU ARE RESPONSIBLE
FOR THE LOSS OF THIS CARD
UNIVERSITY OF OTTAWA
THE LIBRARY